This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579785 6

XAVIER DE MONTÉPIN.

GENEVIÈVE GALLIOT

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.
1857

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR D'UN PRINCE.

GENEVIÈVE GALLIOT.

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR D'UN PRINCE.

I

Madame de Créquy.

Dans le courant du mois de juin 1784, et vers les deux heures de l'après-midi, Victoire de Froulay, marquise de Créquy, — l'une des plus grandes dames et en même temps l'une des femmes les plus spirituelles de son époque, — à demi couchée sur une chaise longue dans le petit salon de son hôtel de la rue de Grenelle, tenait entre ses mains effilées et fluettes un livre d'heures richement relié et blasonné.

Mais ses doigts n'en tournaient point les feuillets, et ses lèvres murmuraient tout bas des prières qu'évidemment elle savait par cœur.

La marquise de Créquy, née en 1699, était alors âgée de quatre-vingt-cinq ans environ.

Elle avait été autrefois plutôt jolie que belle, et, malgré les nombreuses douleurs de sa longue carrière, on retrouvait encore sous ses rides la trace de ses charmes flétris.

Il y avait dans les traits de ce visage pâle une expression de bonté touchante, mêlée à un grand air de hauteur.

Le sourire de ses lèvres minces respirait tantôt la douce et facile indulgence, tantôt le dédain aristocratique et la piquante raillerie.

Le regard de ses grands yeux, d'un bleu pâle, semblait parfois caresser, et parfois lancer des éclairs.

Dans les changeants aspects de la figure que nous venons de décrire, la marquise de Créquy se retrouvait toute entière.

L'orgueil de caste se joignait en effet chez elle à une charité évangélique et à une compassion profonde pour toutes les infortunes.

La bienveillance formait le fond de son caractère, mais, quand on s'était attiré son aversion ou son mépris, elle était sans pitié et fustigeait jusqu'au sang ses victimes avec les lanières impitoyables de ses épigrammes acérées. — Ses *exécutions* étaient célèbres.

Enfin, elle professait à l'endroit de ses amis une affection sans bornes et un dévouement à toute épreuve, tandis qu'elle n'oubliait pas et ne pardonnait guère une offense.

La marquise de Créquy, du reste, — rare exception parmi ces temps de corruption facile et de folles débauches, — avait traversé le dix-huitième siècle tout entier sans souiller sa robe blanche dans les boues de ce monde aristocratique au milieu duquel elle vivait, et elle a emporté dans la tombe une réputation intacte que le souffle impur de la calomnie n'a pas même osé effleurer.

Madame de Créquy fut une des dernières véritables *grandes dames* qui aient existé en France. — Enfant encore et présentée à Louis XIV par madame de Maintenon, le roi lui prit la main et la lui baisa. — A quatre vingt-cinq ans de distance, Napoléon, qui n'était alors que le général Bonaparte, appuya

ses lèvres sur cette même main où Louis XIV avait mis un baiser.

Louis XIV avait appelé madame de Créquy : *Ma cousine.* — Bonaparte l'appela : *Ma mère.*

Cette marquise douairière, la dernière du nom de Créquy qui allait s'éteindre avec elle, car elle devait voir mourir successivement son fils et son petit-fils, était vêtue d'une ample douillette de soie d'un gris sombre.

Un nuage de poudre à la maréchale répandait sa teinte neigeuse sur des cheveux qui eussent pu rivaliser de blancheur avec elle, de même que ses mains luttaient sans désavantage contre les flots de dentelles qui les cachaient à demi.

Le petit salon dans lequel se trouvait la marquise, et qui attenait aux grands appartements de l'hôtel, était tendu, avec un luxe vraiment royal, de drap d'or semé de rameaux de pourpre en velours cramoisi.

L'étoffe des meubles assortissait celle de la tenture.

Le tapis était en velours gris, garni de franges d'or.

Madame de Créquy, — nous le répétons, — priait

mentalement, car son livre d'heures restait fermé sur ses genoux.

On frappa doucement à la porte.

La marquise releva la tête et dit :

— Entrez !

Un valet de chambre parut sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, Dupont? — demanda madame de Créquy.

Le valet s'inclina et répondit que M. Greuze se présentait à l'hôtel de la part de M. de Tessé et sollicitait l'honneur d'être reçu par madame la marquise.

— Je l'attendais, — fit cette dernière, — qu'il entre !

Au bout d'un instant, le valet de chambre introduisait le peintre célèbre dont nous venons d'écrire le nom.

Greuze, malgré son contact incessant avec les plus grands seigneurs de son époque, malgré la conscience de son talent incontestable et de sa juste renommée, n'avait jamais pu se défaire d'une timidité presque enfantine.

Cette timidité, jointe à l'expression de bonhomie qu'on remarquait dans le visage, dans le langage et

dans toutes les allures du peintre éminent, en faisaient une personnalité complétement à part et, comme on dit aujourd'hui, un *type*.

Au moment où Greuze entra dans le salon, madame de Créquy se leva et répondit par un sourire et par une gracieuse inclination de tête à son salut un peu embarrassé; — puis elle fit signe au valet de chambre de lui avancer un fauteuil.

— Monsieur Greuze, — dit-elle ensuite en entamant la première un entretien que l'artiste n'aurait osé commencer, — le marquis de Tessé, mon oncle, m'a fait espérer que vous voudriez bien me montrer quelques-uns de vos charmants tableaux...

— Madame la marquise, — répondit le peintre, — je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à M. de Tessé, qui a eu la bienveillance de me recommander à vous... J'ai eu l'honneur, du reste, de me conformer à vos ordres et aux siens.

— Vous vous êtes fait accompagner par quelques tableaux ?

— Oui, madame la marquise.

— Plusieurs?...

— Cinq ou six.

— Où sont-ils ?

— Dans l'antichambre de madame la marquise.

— Monsieur Greuze, vous êtes un homme charmant de ne m'avoir point fait attendre, — répondit madame de Créquy.

En même temps elle frappa sur un timbre.

Dupont se montra aussitôt.

— Apportez ici les tableaux que monsieur Greuze a laissés tout à l'heure dans mon antichambre, — lui dit la marquise.

Dupont sortit et revint au bout d'une minute, soutenant, avec l'aide d'un valet de pied, une large caisse qui contenait cinq ou si toiles de grandeurs différentes.

Le domestique de Greuze les accompagnait.

D'après les ordres de son maître il s'était muni d'un chevalet, afin qu'il fût possible de bien mettre dans leur jour les peintures qu'on allait examiner.

Greuze ouvrit la caisse et dit :

— Quand il plaira à madame la marquise.

— Tout de suite, — répondit cette dernière.

L'artiste déposa son chevalet à côté de l'une des croisées du salon, — il fit tomber les rideaux des deux autres fenêtres, afin d'empêcher les *faux jours* de se croiser et de se combattre ; — ensuite il installa

une de ses toiles sur le chevalet et il se recula de quelques pas, pour que madame de Créquy pût s'approcher et regarder à son aise.

Cette toile représentait une scène champêtre : le *Retour des moissonneurs à la ferme.*

C'était charmant, comme tout ce qui s'est échappé du pinceau si facile et si bien inspiré de Greuze.

Il n'y manquait aucun des éléments qui constituent le talent doux et original de l'auteur.

On y trouvait de bonnes et franches figures villageoises, — un air de fête et de bonheur, — un parfum de joie et d'innocence.

Un ronde de jeunes garçons et de jeunes filles entourait le chariot rustique qui ramenait à la ferme les dernières gerbes de la moisson, couronnées de fleurs et de rubans. — Il y avait de l'amour et du plaisir dans les yeux de toute cette jeunesse, gambadant aux accords douteux d'une flûte et d'un tambourin ; — mais cet amour était naïf, mais ce plaisir était honnête.

Sur le premier plan, un touchant épisode attirait les regards.

Deux petites filles, blondes et fraîches, aussi blanches et aussi fraîches que des amours mytholo-

giques, partageaient leur pain et une partie de leurs vêtements avec les pauvres enfants d'une famille de Bohêmes aventuriers.

Nous ne saurions dire assez quel charme infini et en quelque sorte rustique Greuze avait su répandre dans cette composition si simple.

Madame de Créquy admira fort, loua beaucoup, et étonna le peintre par la parfaite justesse de toutes ses observations.

Les éloges qu'elle donnait étaient judicieusement motivés, — aucune de ses petites critiques de détail ne portait à faux.

La marquise n'avait cependant pas le moins du monde la prétention d'être connaisseuse, mais elle jugeait avec son esprit, avec son cœur, et surtout avec ce tact parfait que chacun se plaisait à reconnaître et à applaudir en elle.

Au grand tableau succédèrent quatre têtes d'étude, — une Bacchante, une Vestale, Psyché, et une jeune fille italienne, avec le costume et la coiffure si pittoresques des femmes de son pays.

Chacune de ces têtes était un petit chef-d'œuvre qui résumait les qualités principales de la manière du grand artiste.

Quand madame de Créquy eut accordé à ces études un tribut suffisant d'admiration et d'éloges, Greuze alla prendre dans la large caisse une sixième toile et se disposa à la placer sur son chevalet.

Mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il parût surpris et troublé, et qu'au lieu d'étaler son œuvre au grand jour, comme il avait fait des précédentes, il se hâta de la faire disparaître dans le profondeurs de la caisse.

— Eh bien! — demanda la douairière, — qu'y a-t-il donc, monsieur Greuze, et ne puis-je voir cette étude que vous cachez ainsi?

— Mon Dieu! madame la marquise, — répondit le peintre, — dans la précipitation que j'ai mise à obéir aux ordres de monsieur de Tessé et aux vôtres, j'ai pris dans mon atelier une toile au lieu d'une autre...

— Qu'importe?... — fit madame de Créquy, — je ne veux pas que votre distraction me prive d'un plaisir. — Montrez-moi cette toile, je vous en prie...

— Mais, madame la marquise, — j'aurai l'honneur de vous faire observer que ce n'est qu'une ébauche.

— Tant mieux! l'ébauche d'un peintre de génie a

plus de mérite à mes yeux que l'œuvre achevée d'un artiste médiocre.

— Cependant... — hasarda Greuze.

— Encore une fois, — interrompit la marquise, — vous me désobligeriez en refusant.

— Je cède donc ! — fit Greuze avec un air de résignation, mais sans pouvoir cacher complétement la contrariété qu'il éprouvait.

II

Un portrait de Greuse.

Il tira lentement de la caisse le tableau qui venait d'être l'objet de ce petit débat, et il le posa sur le chevalet.

Madame de Créquy le regarda; — elle éprouva une sensation pareille à un éblouissement, et elle poussa un cri de stupeur et d'enthousiasme.

La toile qu'elle avait sous les yeux n'était point une ébauche — tant s'en faut!

Jamais, au contraire, Greuze n'avait produit quelque chose de plus complet et de plus merveilleux.

Une tête de jeune fille, qu'on aurait attribuée volontiers au magique pinceau de Raphaël, tant il y avait dans tous ses traits de noblesse naïve et de

candeur angélique, paraissait sortir de cette toile.

Ses grands yeux, d'un bleu sombre et profond, se levaient vers le ciel et semblaient envoyer à Dieu une pensée d'amour et de prière.

Un sourire d'une expression vraiment divine entr'ouvrait à demi les lèvres, et dévoilait sous leur corail humide la blancheur nacrée des dents.

Cette tête adorable, couronnée d'épais cheveux de ce blond cendré dont la nuance est si rare et si douce, se détachait vivement sur l'azur pâle d'un ciel sans nuages, et répandait autour d'elle une atmosphère si chaste, et en quelque sorte si religieuse, qu'on eût dit le portrait de la vierge Marie à dix-huit ans.

— Que c'est beau ! — mon Dieu, que c'est beau !.. — s'écria la douairière.

— Madame la marquise me traite avec trop d'indulgence! — répondit Greuze en s'inclinant.

— Il est impossible, — poursuivit madame de Créquy, — il est impossible que la nature ait jamais enfanté une créature aussi parfaite! — Cette tête est fille de votre imagination, n'est-ce pas?

Greuze ne répondit point, mais il s'inclina d'une manière tout à fait affirmative, — du moins la douai-

rière interpréta de cette façon son geste et son silence.

— Monsieur Greuze — continua-t-elle — je vous achète cette étude, quel que soit le prix que vous y mettiez vous-même.

Le peintre continua à se taire. — Il était très-rouge et son embarras semblait acquérir des proportions gigantesques.

A coup sûr, il ne savait plus quelle contenance garder.

— Madame la marquise, — balbutia-t-il enfin, — je serais heureux.... très-heureux sans contredit.... on ne peut pas plus heureux... d'accéder à votre désir... Quant au prix du tableau, il serait ce que vous jugeriez convenable de fixer... mais ..

Greuze s'interrompit.

Madame de Créquy attendit pendant un instant, puis, voyant que le peintre ne reprenait point le fil interrompu de son discours, elle répéta :

— Mais?...

— Mais, — continua Greuze avec une résolution désespérée, — c'est impossible...

— Impossible, dites-vous?...

— Mon Dieu, oui.

— Vous ne pouvez me vendre ce tableau?

— Non, Madame... par malheur!..

— Pourquoi donc?

— Parce que ce tableau est un portrait, et que ce portrait appartient à celui pour lequel il a été fait ...

— Ce tableau est un portrait!.... — répéta la douairière d'un air étonné.

— Oui, madame la marquise, — hélas! oui...

— Mais vous m'affirmiez tout à l'heure que cette toile reproduisait une tête de fantaisie.

— Ai-je donc affirmé cela?

— Non pas d'une façon positive, mais votre silence a dû me le laisser croire.

— C'est qu'alors — sans le vouloir — je me serai trompé...

— Monsieur Greuze, il y a dans votre trouble et dans vos réponses embarrassées je ne sais quoi de mystérieux!... — Vous me cachez quelque chose....

— Je supplie madame la marquise de ne pas douter de mon dévouement...

— Eh! je ne doute pas de votre dévouement! — Je doute de votre franchise, ce qui ne revient point au même!

Greuze soupira à deux ou trois reprises et appuya mélancoliquement la main sur son cœur, ainsi que

le ferait un honnête homme soupçonné injustement de quelque méchante action, et auquel, malgré tout, le respect pour l'accusateur fermerait la bouche.

La douairière reprit :

— Enfin, monsieur Greuze, vos secrets vous appartiennent et je n'insiste point pour les pénétrer; — seulement je vous répète une fois encore que vous me rendriez fort heureuse en consentant à me céder ce tableau ..

De rouge qu'il était d'abord, le peintre était devenu très-pâle.

— Demandez-moi ma vie, — balbutia-t-il, — mais ne me demandez pas cela !...

— Soit ! — dit madame de Créquy, — et, puisqu'il le faut, n'en parlons pas davantage et n'y pensons plus !...

Greuze, en entendant ces mots, sembla soulagé d'un grand poids.

La marquise, au contraire, paraissait triste et pensive.

C'est qu'elle éprouvait un chagrin véritable à la pensée qu'elle ne reverrait jamais cette tête angélique qui l'avait, dès l'abord, si fortement frappée et si tendrement émue.

Elle sentait qu'elle serait longtemps poursuivie par cette vision charmante au regard si profond et au sourire si doux.

Greuze, qui devina sans doute ce qui se passait dans l'âme de la marquise, se hâta de faire disparaître le portrait tentateur et se promit bien de ne plus avoir, à l'avenir, de distractions du même genre.

Cependant madame de Créquy s'absorbait toujours dans une sorte de rêverie pénible et mélancolique, à peu près semblable au sentiment qu'éprouverait une jeune fille romanesque qui verrait pour la première et dernière fois un jeune homme d'une beauté merveilleuse, sans savoir son nom, sans même avoir eu la joie d'en être remarquée.

En ce moment le valet de chambre Dupont rouvrit la porte du salon et annonça :

— Son altesse sérénissime monseigneur le duc de Penthièvre!

Le duc, après avoir présenté ses hommages à madame de Créquy, sa meilleure et sa plus ancienne amie, vint à Greuze avec une familiarité d'autant plus charmante qu'elle n'avait rien de hautain ni de protecteur.

— Eh bien, cher peintre, ne puis-je voir à mon tour les chefs-d'œuvre que cette large caisse de bois blanc doit, si je ne me trompe, recéler dans son sein ?...

— Ah! — fit madame de Créquy en intervenant, — votre altesse a bien dit le mot, ce sont, en effet, des chefs-d'œuvre!...

Greuze devenait pourpre de confusion modeste sous le feu croisé de ces louanges.

Il hésitait avant de faire une seconde exhibition de ses tableaux devant la marquise.

Cette dernière s'aperçut de son embarras et le rassura aussitôt.

— J'aurai plus de plaisir encore, — lui dit-elle, — à voir vos œuvres pour la seconde fois que je n'en ai eu la première : — toutes les choses vraiment belles produisent cet effet sur moi ..

Greuze, on le comprend, ne balança plus.

Il plaça sur le chevalet sa grande scène villageoise du *Retour des moissonneurs*.

— Mon cher Greuze, — dit le duc de Penthièvre après avoir regardé pendant un instant, — ce tableau est-il vendu ?

— Non, Monseigneur, — répondit le peintre.

— Alors je l'achète. — Sa place est toute marquée dans ma galerie de Sceaux.

— A partir de ce moment, il appartient à votre altesse.

— Cinq cents louis vous paraissent-ils un prix raisonnable?...

— C'est trop, Monseigneur, c'est beaucoup trop !

Le duc écrivit quelques lignes sur une page de son portefeuille, puis déchira cette page et la tendit à Greuze en disant :

— Faites présenter ceci à mon trésorier, je vous prie. — J'enverrai prendre demain chez vous ma nouvelle acquisition, dont je suis plus enchanté que je ne saurais le dire... — Maintenant, voyons le reste...

Greuze montra à M. de Penthièvre les quatre têtes d'études dont nous avons déjà parlé.

Le duc en acheta deux, qu'il paya avec la même libéralité que la *scène champêtre*.

— Est-ce tout? — demanda-t-il ensuite ..

— Oui, Monseigneur,— répondit l'artiste en jetant à madame de Créquy un regard suppliant.

La marquise comprit à merveille le sens de ce regard, mais elle n'en tint compte.

Elle voulait revoir une fois encore ce visage idéal qui l'avait tant émue.

— Monsieur Greuze ne dit pas la vérité, — fit-elle en souriant, — et c'est d'autant plus mal à lui que ce qu'il cache à votre altesse surpasse encore, je crois, ce qu'il lui a fait voir...

— Que veut dire cela? — demanda le duc.

— Cela veut dire qu'il y a une sixième toile, — continua madame de Créquy. — Allons, monsieur Greuze, exécutez-vous de bonne grâce !...

Ainsi poussé dans ses retranchements, l'artiste fit contre mauvaise fortune bon cœur et apporta sur le chevalet le portrait mystérieux.

Le duc, en regardant cette toile, éprouva à peu près ce que la marquise elle-même avait ressenti quelques instants auparavant.

Un trouble profond et involontaire s'empara de lui.

Il regarda longtemps, en silence, et avec une sorte de recueillement.

— C'est étrange ! — dit-il ensuite, — il me semble que j'ai déjà vu, autrefois, cette ravissante figure; mais j'ai beau fouiller dans mes souvenirs, je ne puis préciser si cette vision divine m'est apparue dans un songe ou dans la réalité...

— Cherchez!... — Cherchez et souvenez-vous!... — murmura avidement madame de Créquy.

— J'ai beau chercher, — poursuivit le duc, — plus j'interroge le passé, plus mes souvenirs deviennent indistincts... — Il me semble pourtant (si toutefois j'ai vu et non pas rêvé) que la jeune fille ou plutôt l'ange dont voilà le portrait était alors une enfant...

— N'est-ce pas, Monseigneur, n'est-ce pas que c'est beau?... — s'écria la marquise avec exaltation.

— C'est plus que beau! — répondit monsieur de Penthièvre, — produire une œuvre pareille, c'est presque égaler la puissance créatrice de Dieu!..

Il y eut un instant de silence, puis le duc ajouta en se tournant vers l'artiste :

— Je vous offre mille louis de cette toile, mon cher peintre...

— Ah! — dit madame de Créquy, — monsieur Greuze a déjà refusé de me vendre ce tableau dont j'avais la plus folle envie!..

— Est-ce possible?.. — demanda monsieur de Penthièvre.

— Monseigneur! — murmura l'artiste, — j'ai eu l'honneur de répondre à madame la marquise que le

portrait dont il s'agit ne m'appartenait point et que, par conséquent, je n'en pouvais disposer...

— Je n'insiste plus, — fit le duc, — et je suis bien certain que ce refus forcé vous peine aussi vivement que madame la marquise elle-même...

La conversation continua quelque temps encore, puis Greuze se retira, plus enchanté de pouvoir enfin soustraire à tous les regards le portrait malencontreux qu'il avait apporté par mégarde, que d'avoir vendu pour un millier de louis de tableaux.

Trois semaines environ après la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, — le huit juillet, c'est-à-dire la veille de la fête de sainte Victoire sa patrone, — madame de Créquy trouva dans son oratoire un large coffret d'ébène au milieu duquel ses armes se détachaient en haut relief sur un écusson de vermeil.

Une clef d'or, du plus beau travail de ciselure, était attachée à ce coffret par un ruban de velours blanc.

La marquise fit tourner précipitamment la clef dans la serrure.

Le coffret s'ouvrit et madame de Créquy poussa un cri de surprise et de joie.

Elle venait d'apercevoir une admirable copie, faite par Greuze lui-même, de la tête de jeune fille.

A côté de la toile, sur un petit carré de papier, étaient tracés ces mots :

« *A madame la marquise de Créquy, de la part de son vieil ami.* »

Il n'y avait pas de signature, mais madame de Créquy reconnut l'écriture à l'instant même.

C'était celle du duc de Penthièvre.

L'excellent vieillard avait insisté auprès de Greuze avec tant de bonne grâce, de persistance et de courtoisie, qu'il en avait obtenu une copie du tableau que désirait la marquise, et le peintre, voulant s'associer à la galanterie princière, s'était arrangé de façon à ce que l'envoi pût être fait la veille de la sainte Victoire.

Madame de Créquy, après avoir contemplé longtemps son tableau chéri avec une muette adoration, le fit exposer à côté d'elle, sur un chevalet d'ébène et de velours, dans le petit salon où elle se tenait habituellement.

III

Louis de Lamballe.

Le lendemain du jour de sa fête, la marquise de Créquy, vers les deux heures de l'après-midi, écrivait dans son oratoire quand on vint lui annoncer la visesse du prince de Lamballe.

— Priez monsieur le prince de m'attendre, — répondit la marquise, — et dites-lui que j'irai le rejoindre dans un instant.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, madame de Créquy eut achevé sa correspondance et elle se mit en route pour aller trouver le visiteur, sans avoir préalablement sonné afin qu'un de ses gens vînt ouvrir les portes devant elle.

Ceci, qui peut et doit paraître tout simple à nos lecteurs, était au dix-huitième siècle un oubli com-

plet de cette étiquette qui ne permettait point à une grande dame de se rendre le moindre service à elle-même.

Il y a apparence, du reste, que la marquise était coutumière du fait, car Madame de Maurepas disait un jour à la reine à son sujet :

— La douairière de Créquy, madame ! elle est courageuse et résolue comme un dragon ! — Si les sonnettes étaient dérangées chez elle, elle serait capable de m'ouvrir les deux battants de sa porte à elle toute seule, et je suis sûre que les ampoules ne lui seraient de rien !..

La porte du salon dans lequel se trouvait M. de Lamballe était entre-baillée et madame de Créquy arriva jusque-là sans avoir fait le moindre bruit, ce qu'il est d'autant plus facile de s'expliquer, qu'elle avait l'habitude de ne jamais faire ôter les tapis de son hôtel.

Elle aperçut le prince de Lamballe presque agenouillé et dans une attitude extatique, en face du portrait de Greuze.

Le prince était un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, grand et robuste et de proportions irréprochables.

Son visage exprimait fidèlement les passions vives et généreuses de son cœur agité et sincère.

Ses yeux, parfaitement semblables pour la coupe et la grandeur, étaient de couleur différente, ce qui donnait quelque chose de bizarre et d'inexplicable à sa physionomie.

Il avait des cheveux très-fins et très-abondants, mais d'une nuance blonde trop ardente, qui s'accordait bien du reste avec un teint d'une blancheur presque féminine et marqué d'imperceptibles taches de rousseur.

Sur cette figure caractérisée se reflétaient comme dans un miroir toutes les émotions, toutes les impressions du caractère du jeune prince, caractère à la fois mobile et déterminé, mais toujours bienveillant et généreux.

Au moment où M. de Lamballe venait d'être surpris par la marquise de Créquy, ses yeux, nous le répétons, s'attachaient avec une ardeur qui tenait du délire sur le noble et beau visage reproduit par le pinceau de Greuze.

Ses mains se joignaient comme pour une prière, et une expression de divine ivresse rayonnait sur son front attendri.

Madame de Créquy respecta pendant un instant ce qu'elle prenait pour un touchant hommage rendu au talent d'un grand peintre; mais, comme cette extase semblait devoir se prolonger indéfiniment, elle toussa à deux reprises, afin d'avertir M. de Lamballe de sa présence.

Le prince se retourna aussitôt et l'expression de ses traits changea comme par enchantement.

Il vint droit à madame de Créquy, qu'il était habitué depuis son enfance à traiter avec la tendre et respectueuse familiarité d'un fils envers sa mère; — il lui prit les mains, qu'il serra et qu'il porta à ses lèvres, et les premières paroles qu'il prononça furent celles-ci :

—Ma chère maman, qui vous a donné ce portrait, et comment se trouve-t-il ici ?

— Monseigneur, — répondit la marquise, — c'est monsieur le duc de Penthièvre qui me l'a donné.

— Mon père !.. — C'est mon père !.. — s'écria monsieur de Lamballe.

Puis, — sans avoir pâli, — sans avoir chancelé, — il tomba sur le tapis comme un homme frappé de la foudre.

Madame de Créquy, prodigieusement émue et in-

quiète de cet inexplicable événement, fit défendre sa porte à l'instant même et ne voulut souffrir auprès du prince pour lui donner des soins que Dupont, son premier valet de chambre, et la femme de ce domestique, qui, tous les deux, étaient à son service depuis plus de vingt ans.

Elle soupçonnait un mystère qu'elle ne pouvait pénétrer, et elle craignait que M. de Lamballe, en revenant à lui-même, ne parlât plus qu'il ne le voudrait, — plus qu'il ne le faudrait peut-être.

L'évanouissement fut long.

Le visage du prince était pâle et son cœur battait si faiblement qu'à chaque minute on eût dit que le mouvement de la vie allait s'arrêter en lui.

Enfin, cet évanouissement se termina par une hémorrhagie tellement violente que le sang jaillit sur tous les vêtements de M. de Lamballe, et que sa veste de satin gris perle et sa cravate de dentelles en furent entièrement couvertes.

Dès que madame de Créquy s'aperçut que le prince rouvrait les yeux, elle renvoya tout le monde.

— Mon Dieu !.. mon Dieu !.. — murmura le jeune homme d'une voix à peine distincte, quand ses lèvres

purent articuler un son, — mon Dieu ! comment cela est-il possible?..

Et à ces paroles succéda une violente crise nerveuse.

M. de Lamballe se tordait les mains, et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues décolorées.

Il semblait une vivante image de l'effroi et du désespoir.

— Qu'avez-vous, Monseigneur? — répondait madame de Créquy avec une tendre insistance. — Au nom du ciel, mon cher prince, dites-moi ce que vous avez...

Le prince ne semblait ni entendre ni comprendre les paroles de la marquise, — il ne répondait pas, — ses larmes coulaient toujours et il murmurait encore : — Mon Dieu !.. comment cela peut-il se faire?..

Enfin, à cette scène de désolation parut succéder un instant de calme.

Madame de Créquy en profita pour serrer doucement entre les siennes les deux mains de M. de Lamballe, et pour lui dire avec un accent de tendresse vraiment maternelle :

— Cher prince... pauvre enfant... vous dont je pourrais être la mère par mon âge.... vous dont je

suis la mère par mon cœur... vous que j'aime comme mon propre fils... vous avez un secret... vous avez un chagrin...

Le prince fit un signe de triste assentiment.

La marquise poursuivit :

— Mon enfant, mon cher enfant, — murmura-t-elle, — rien ne console, rien ne soulage comme de verser dans le sein d'une mère le secret de ses douleurs... Ayez confiance... dites-moi le vôtre...

— Oui, — répondit le prince, — oui, chère maman, vous saurez tout...

Il s'interrompit pendant une minute, puis il ajouta :

— Mais, d'abord, je vous en supplie... expliquez-moi ce que je ne puis comprendre... ce qui égare ma raison... ce qui me rendrait fou si vous n'en détourniez ma pensée...

— Quoi donc?.. quoi donc?.. — demanda vivement la marquise.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que cette tête de femme, ce portrait... car c'est un portrait... vous avait été donné par mon père?..

— Sans doute, — et je vous le répète

— Mais, comment... oui, comment ce portrait a-t-il pu arriver en sa possession ?..

— De la façon du monde la plus simple.

— Oh ! dites !.. dites, chère maman ! — Vous voyez bien que j'écoute... vous voyez bien que j'attends avec impatience !..

Madame de Créquy raconta à M. de Lamballe la visite de Greuze.

En entendant prononcer le nom de l'artiste, le prince tressaillit.

La marquise entra dans les détails relatifs à l'entrevue fortuite de M. de Penthièvre et du peintre, dans ce même salon de l'hôtel de Créquy ; — elle dit le trouble, l'embarras, les réticences de Greuze à l'endroit du mystérieux portrait, et elle termina par le récit de la princière galanterie du père de M. de Lamballe.

Ce dernier, après avoir écouté la marquise, sembla un peu rassuré et consolé.

Mais la commotion avait été trop forte pour qu'elle ne laissât pas après elle des suites durables

Pendant plus d'une heure une sorte de tressaillement nerveux agita les mains du jeune prince.

— Chère maman, — demanda-t-il enfin à la mar-

quise, — consacrez-moi, je vous en prie, toute votre journée d'aujourd'hui... — Ne sortez pas... — ne recevez personne... — Je vous ai promis une confidence et cette confidence est longue... — Dites, ferez-vous ce que je désire?...

— Oui, certes! je le ferai, et de tout mon cœur encore! — répondit la marquise.

— Eh bien! — continua monsieur de Lamballe, — poussez la bonté jusqu'à me laisser seul pendant quelques instants; — j'ai besoin de prendre un peu de repos... — J'ai besoin de commander à mon cœur... — j'ai besoin de dominer cette émotion qui me tue!... — Bientôt je serai plus calme, je le sens... et je pourrai vous laisser lire à livre ouvert dans mon âme et dans mes souvenirs...

Madame de Créquy accéda aux souhaits du prince et sortit aussitôt du salon.

Son absence dura à peu près une heure.

Quand elle revint, elle trouva, comme la première fois, monsieur de Lamballe presque agenouillé devant le tableau de Greuze.

Sa figure avait repris son expression habituelle, et un sourire doux et triste effleurait de temps à autre ses lèvres.

— Vous avez fait défendre votre porte, n'est ce pas, chère maman?... — demanda-t-il.

— Oui, — répondit la marquise.

— Ainsi, personne ne pourra ni nous entendre, ni nous interrompre?

— Personne au monde.

Le prince reprit après un instant de silence :

— Vous avez conservé pour moi cette tendresse si bienveillante que vous ressentiez autrefois?...

— Comment pouvez-vous m'adresser une semblable question, cher enfant?... — Est-ce que vous doutez de moi?

— Dieu m'en garde! mais c'est que, voyez-vous, j'ai besoin plus que jamais de toute votre affection, de toute votre indulgence!...

— Elles vous sont acquises d'avance.

— Vous m'écoutez?...

— Avec mes oreilles qui sont encore bonnes, quoique bien vieilles, et avec mon cœur, qui est toujours ce cœur que vous connaissez.

— Oh! oui, je le connais! — murmura le prince en portant à ses lèvres la main de la marquise.

— J'attends, — fit celle-ci.

Monsieur de Lamballe fit asseoir dans un haut

fauteuil à dossier blasonné, celle qu'il appelait : *sa bonne mère.*

Lui-même prit à côté d'elle un siége un peu plus bas. — Il attacha ses regards chargés de tendresse sur le portrait de Greuze qui se trouvait en face de lui et il commença.

IV

La Thymérale.

— Vous savez, chère maman, — dit-il — que j'ai passé toute mon enfance au château d'Anet, dont mon père est possesseur à titre de prince d'Anet et comte du Véxin.

— Oui, je sais cela, — répondit madame de Créquy.

— Êtes-vous allé à Anet, chère maman?...

— Jamais.

— Alors, — reprit le prince, — je ne saurais vous faire comprendre rien qu'avec des paroles la splendide beauté de ce pays, l'un des plus pittoresques et des plus délicieux qu'il y ait au monde. — Ce sont des forêts immenses, — des arbres dix fois séculaires qui forment des voûtes de verdure impénétrables

aux rayons du soleil; — ce sont des roches abruptes, des eaux bondissantes, un ensemble, enfin, tantôt gracieux, tantôt sauvage, mais toujours grandiose et magique.

« Je ne sais si c'est à l'aspect de cette nature si remplie d'une sève vigoureuse que je dois attribuer l'ardente soif de mouvement et de liberté qui me dominait pendant mon enfance; — mais il est certain que je n'avais point de plaisir plus vif, de bonheur plus complet, que quand j'avais pu me dérober à la surveillance de mon gouverneur, m'échapper du château et m'enfoncer, tout seul, dans les bois et dans les campagnes.

» Ces escapades n'avaient pas de but, — pas d'autre du moins que de porter au hasard mes pas indépendants... — Je me sentais isolé, — je me sentais libre, — le caprice et la fantaisie guidaient ma course errante; — le jour me semblait plus pur, — le soleil plus radieux, ma poitrine se gonflait d'orgueil en aspirant un air d'une fraîcheur exquise et chargé du délicieux parfum des fleurs des gazons, et des résines des bois.

» Je suivais, pendant des heures entières, les fantasques sinuosités d'un ruisseau.

» Je pourchassais les biches et les chevreuils que, bien entendu, je n'atteignais jamais.

» J'entrais dans une cabane de bûcheron, — j'y mangeais du pain bis trempé dans du lait frais, et ce simple repas me plaisait mille fois plus que toutes les inventions gastronomiques des maîtres d'hôtel et des cuisiniers d'Anet.

» Parfois je suivais jusqu'au cimetière l'enterrement de quelque pauvre paysan.

» Je marchais le dernier de tous, la tête baissée et les mains jointes, et je m'enfuyais effarouché aussitôt que je m'apercevais que j'étais reconnu et qu'on me regardait avec respect et étonnement.

» Ces absences fréquentes et prolongées plongeaient mon malheureux gouverneur dans des accès de désolation et de désespoir dont, à vrai dire, je ne m'inquiétais pas beaucoup.

» Mon père, — lui, — mon père, la douceur, l'indulgence, la tendresse, la bonté mêmes, semblait comprendre ces irrésistibles aspirations de ma nature. — Il ne s'en étonnait pas, — il ne s'en irritait point.

» Un jour, — j'avais, ce me semble, douze ou treize ans, — je l'entendis qui disait à l'abbé de Flo-

rian, avec cette voix que vous lui connaissez, cette voix qui part du cœur pour aller droit au cœur :

« — Laissons-le faire... — si nous le tourmentons il s'en ira peut-être si loin que nous aurons peine à le retrouver ! — Il est agité par un esprit et par un besoin d'indépendance dont il ne sait que faire, et dont il ne fait pourtant pas mauvais usage ; — et, par exemple, hier il est allé dire ses prières du soir avec l'ermite de la Chesnaye. — Surveillez-le bien, mais ne le punissez pas, — je le défends. »

« Ces paroles produisirent sur moi une impression bien autrement profonde que ne l'auraient fait des menaces et des reproches.

» Je me dis et je me répétai qu'il était mal et impardonnable de causer même l'ombre d'une inquiétude et d'un chagrin à un si bon père, et, à partir de ce moment, mes excursions vagabondes devinrent infiniment plus rares.

» Cependant, à de certains jours, mes velléités errantes me reprenaient avec une force si grande que je ne pouvais leur résister et que je m'échappais comme autrefois.

» Mais alors ma joie n'était ni pure ni complète.

— Il s'y mêlait une tristesse vague et en quelque sorte du remords...

» Je vous dis tout cela, chère maman, j'entre dans de pareils détails, afin de bien vous faire comprendre ce que j'étais pendant ma première jeunesse... D'ailleurs, ce que je viens de vous raconter est l'indispensable préface de ce qui me reste à vous dire...

— Continuez, mon cher enfant, — répondit madame de Créquy, — rien de ce qui vous concerne ne peut manquer d'avoir pour moi un intérêt profond...

Monsieur de Lamballe reprit :

— A un quart de lieue, environ, du château d'Anet, se trouve un lieu singulièrement accidenté et tellement sauvage, qu'il en peut paraître effrayant.

» Figurez-vous, sur la lisière d'une forêt de grands chênes et de châtaigniers gigantesques, un amoncellement d'énormes rochers noirs, jetés les uns sur les autres, entremêlés de cavités béantes et dominés par une pyramide granitique d'un seul jet et d'une prodigieuse hauteur, que les paysans, je ne sais pourquoi, ont nommée *l'Aiguille du Diable*.

» Tout à l'entour le terrain est nu et stérile, semé de roches à fleur de terre et ne produisant que des

herbes bien vite desséchées et des touffes de buis rabougris.

» Cet endroit s'appelle dans le pays *la Thymérale*, et semble devoir être le produit de quelque convulsion terrible du globe.

» Il est assez facile de gravir la colline rocheuse jusqu'au pied de *l'Aiguille du Diable*, et de là on domine un immense et magnifique paysage.

» Un soir, — je revenais de l'une de ces excursions dont je vous parlais tout à l'heure et auxquelles je n'avais pas eu la force de renoncer entièrement.

» J'escaladai la Thymérale, je m'assis sur un bloc de granit et je regardai à l'horizon.

» Le spectacle qui s'offrit à mes yeux était grandiose et ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» La journée avait été belle, mais à cette journée succédait une soirée orageuse.

» De grands nuages sombres couraient dans le ciel et prenaient des aspects bizarres et changeants en se rencontrant et en se heurtant.

» Le soleil noyait son disque éclatant dans le sein de ces nuages dont il métamorphosait une partie en une fournaise ardente, tandis qu'il frangeait les autres de pourpre, d'argent et d'or.

» C'était un de ces spectacles sublimes comme Dieu en donne au monde qui, trop souvent, ne les regarde pas.

» Moi, j'abandonnais mon âme au religieux enthousiasme qui s'emparait d'elle toute entière.

» Un bruit soudain qui se fit au-dessous de moi m'arracha à cette contemplation.

» Je regardai, et je vis une petite fille de huit à neuf ans qui conduisait une chèvre au bout d'une corde et ne pouvait venir à bout de l'animal capricieux et rebelle.

» La petite fille s'efforçait d'avancer.

» La chèvre, au contraire, attirée sans doute invinciblement par quelque belle touffe de serpolet ou de romarin, reculait avec obstination.

» De là, une lutte entre elle et l'enfant.

» Au bout d'une ou deux minutes, cette lutte eut un dénoûment auquel je ne m'attendais guère et qui m'effraya outre-mesure.

» La chèvre fit un brusque écart et, après deux ou trois gambades, essaya de s'enfuir.

» L'enfant ne voulut pas lâcher la corde, et, comme la chèvre était la plus forte, elle entraîna la petite fille qui tomba.

» Dans sa chute son front porta sur l'angle d'un quartier de roche.

» Je vis le sang couler, — je poussai un cri, — je m'élançai à travers les buissons d'épines et les pierres roulantes, sans souci de m'y briser cent fois. — Je m'agenouillai auprès de l'enfant et je la relevai dans mes bras.

» La blessure n'était rien, et, aussitôt que mon inquiétude se fut dissipée, je restai plongé dans une admiration profonde en face du délicieux visage de cette petite fille.

» Jamais je n'avais vu, jamais je n'avais rêvé rien d'aussi beau, d'aussi parfait !

» L'enfant me sourit au travers de ses larmes, et de ma vie je n'oublierai l'expression adorable de ce divin sourire.

» — Ce n'est rien du tout... rien du tout!...— me dit la petite, d'une voix qui avait une douceur infinie.

» Je pris mon mouchoir et j'essuyai les quelques gouttes roses qui coulaient de la blessure de son joli front.

» Elle me souriait toujours, elle me regardait, et ce regard et ce sourire me remuaient l'âme, me troublaient le cœur.

» Je n'avais plus peur, et cependant je me sentais tellement ému que mes mains tremblaient malgré moi et que mes lèvres tremblaient aussi.

» La petite fille avait cessé de pleurer; — elle était tout à fait consolée de sa chute et elle s'inquiétait de sa chèvre.

» Je la lui montrai à quelques pas de là, broutant cette touffe de serpolet qui avait été la cause de tout le mal.

« — Je vais la chercher, — dit-elle.

» — Pour qu'elle vous renverse encore une fois! — m'écriai-je.

» — Oh! peut-être ne sera-t-elle pas si méchante! — fit l'enfant avec un sourire. — Et puis, d'ailleurs, il faut bien que nous retournions au Fresnoy.

» — C'est donc au Fresnoy que vous demeurez?

» — Oui, avec ma mère.

» — Alors, je vais vous y conduire, et je réponds bien que la chèvre ne me résistera pas, à moi...

» Je courus aussitôt après le rétif animal.

» Je le rattrapai sans peine; mais il ne se souciait pas plus d'obéir à moi qu'à sa jeune conductrice, et d'autres tiges de serpolet exerçaient sur lui leur puissante attraction.

» Cependant je ne cédai pas et j'allais avoir le dernier quand la corde se rompit.

» J'étais piqué au jeu. — Je pris mon écharpe, je l'attachai aux cornes de la chèvre, et je la traînai triomphalement derrière moi au moyen de ce lien improvisé.

» Nous nous dirigeâmes du côté du Fresnoy, qui était un hameau que je connaissais à merveille.

» L'enfant marchait à côté de moi en frappant joyeusement dans ses petites mains et en s'arrêtant de temps à autre pour cueillir des brins d'herbe qu'elle présentait ensuite à la chèvre, sans doute pour lui prouver qu'elle n'avait pas de rancune et pour lui faire trouver sa captivité plus douce.

» — Comment vous nommez-vous? — lui demandai-je chemin faisant.

» — Geneviève.

» — Geneviève quoi?...

» — Geneviève Galliot. — Et vous?...

» — Moi, je m'appelle Louis, — répondis-je.

» Puis j'ajoutai :

» — Dites-moi, Geneviève, votre mère, que fait-elle?...

» — Elle file du lin avec son rouet ; mais dans ce

moment-ci elle est malade et ne peut rien faire, ma pauvre maman...

» Et, tandis que Geneviève Galliot me répondait ainsi, je voyais une larme ou plutôt une perle se suspendre aux longs cils de ses grands yeux.

» — Et votre père? — demandai-je après un instant de silence.

» — Il est mort... — murmura la petite fille d'une voix tremblante.

» — Mort! — répétai-je avec une émotion si grande, qu'on eût dit qu'il s'agissait de l'un des miens.

» — Oui, — continua Geneviève d'une voix à peine distincte, — il a été tué d'un coup de corne, par un taureau, dans la ferme de la Vicomterie où il servait, et qui est à Monseigneur...

» Geneviève pleurait.

» Je ne cherchais même pas à la consoler; car, moi aussi, je me sentais le cœur gros, et il me semblait que si je disais un seul mot mes larmes allaient déborder.

» Je me tus et nous continuâmes silencieusement notre chemin.

» Nous marchions l'un près de l'autre; — je tenais sa main et je la serrais doucement, voulant

ainsi lui faire comprendre que je partageais sa douleur.

» Tout d'un coup, et en tournant l'angle de la Vénerie, je me trouvai face à face avec mon père.

» Il allait faire une promenade; il était entouré de ses gentilshommes et d'une suite assez nombreuse.

» Je fus étonné d'abord et interdit; mais je me rassurai en réfléchissant que je n'avais rien fait de mal.

» Mon père me fit signe d'approcher.

» J'obéis. — Il m'interrogea, et je lui racontai rapidement et sincèrement ce qui venait de se passer.

V

Suzanne Galliot.

» — Tandis que je parlais à mon père, — continua M. de Lamballe, — je regardais attentivement son visage, sur lequel ne venaient se peindre ni mécontentement ni surprise.

» Quand j'eus achevé, il me prit la main, cet excellent père, et me dit avec un sourire :

» — Allez, mon fils ; — non-seulement je ne vous blâmerai pas de ce que vous avez fait, mais je vous en approuve de toute mon âme. — Certes, M. de Fénelon valait mieux que vous, et on l'a vu reconduire au bercail (en habit d'évêque) une pièce de gros bétail qui s'était échappée de l'étable d'une pauvre femme. — Allez donc, je vous le répète, et

continuez jusqu'au bout votre œuvre de charité.

» Ensuite mon père s'adressa à un de ses gentilshommes et lui dit :

» — Monsieur de Baudesson, accompagnez, s'il vous plaît, mon fils.

» Geneviève, quand elle avait vu tant de monde, n'avait point osé s'approcher, si bien qu'elle n'entendit aucune des paroles que mon père venait de prononcer.

» Nous nous remîmes en marche et, au bout d'un peu moins d'une demi-heure, nous arrivâmes au Fresnoy.

» La maison de la mère de Geneviève était une chaumière bâtie avec des troncs d'arbres et recouverte de chaume.

» Un vieux marronnier en ombrageait la porte. — Un petit jardin, planté d'arbres fruitiers, s'étendait à l'entour.

» A ce jardin attenait un arpent de terre environ, ensemencé de seigle et d'orge.

» Quelques ruches d'abeilles et le revenu de ce champ composaient toute la fortune de Suzanne Galliot, la mère de Geneviève.

» Au moment de franchir la porte de la chau-

mière, un sentiment dont je ne me rendais pas compte à moi-même me fit désirer qu'un étranger n'y pénétrât pas en même temps que moi.

» Je me retournai donc et je dis au gentilhomme qui me suivait à une distance de cinq ou six pas :

» — Je me sens un peu fatigué, monsieur de Baudesson, je vous saurais gré d'aller me chercher mon carrosse, que j'irai rejoindre au bout de l'avenue de la Vicomterie.

» Monsieur de Baudesson s'éloigna aussitôt.

» J'entrai avec Geneviève.

» En franchissant le seuil, mon cœur battait violemment.

» Si l'on m'avait demandé pourquoi, je n'aurais pu répondre, car, en vérité, je ne le savais pas.

» L'intérieur de la chaumière était pauvre, mais de la plus irréprochable propreté.

» Le lit, en bois de chêne noirci par le temps et verni par la fumée, avec ses quatre colonnes autour desquelles se drapaient des rideaux de serge à larges raies blanches et rouges, — un vieux fauteuil recouvert d'une tapisserie toute fanée, — quelques chaises de bois, — une table à pieds contournés, — une haute armoire de chêne, — un dressoir, dont

les rayons supportaient des assiettes de faïence ornées de grossières enluminures, — et, enfin, un berceau d'enfant placé près du lit, — tout cela était aussi brillant et aussi bien tenu que le plus splendide mobilier.

» Cet intérieur respirait une vertu simple, une piété douce et profonde.

» Sur le manteau de la cheminée se voyait une petite statue en plâtre de la Vierge Marie; — quelques images de dévotion étaient attachées aux murailles avec des épingles, et, entre les rideaux du lit, on voyait un bénitier en terre commune orné de rameaux de buis béni.

» Au moment où nous entrâmes dans la chaumière, Suzanne Galliot filait.

» Les mouvements de son rouet étaient lents et inégaux, car la pauvre femme était faible et se mourait d'une maladie de poitrine.

» Elle paraissait jeune encore, et on distinguait sur son visage les restes d'une grande beauté que les souffrances et les chagrins n'avaient pu flétrir entièrement.

» Son histoire était bien courte et bien triste.

» Les réponses de Geneviève à mes questions me l'avaient déjà apprise en partie.

» Dix ans auparavant, Suzanne avait épousé par amour Remy Galliot, qui passait dans le pays pour un honnête jeune homme et pour le plus beau garçon de la principauté d'Anet.

» Dieu avait béni d'abord et fécondé leur union, — Une fille leur était née : — Geneviève.

» Mais soudain la foudre avait grondé dans le ciel calme et souriant de ce ménage jeune, honnête et amoureux.

» Un taureau, quasi-sauvage et tout à fait indomptable, s'était échappé un matin de la ferme de la Vicomterie pour aller répandre dans la contrée l'effroi et la désolation.

» Remy Galliot s'était offert pour essayer de soumettre ce taureau, et il avait péri victime de son courage et de son dévouement.

» Suzanne était laborieuse et bonne mère, et elle aurait gagné facilement avec son rouet la vie de Geneviève et la sienne.

» Mais la maladie arriva et suzanne ne put guère filer.

» Excusez tous ces détails, chère maman, et ne vous en étonnez pas ..

— Dites, mon enfant, dites toujours... — répondit madame de Créquy, d'une voix dont elle ne cherchait point à dissimuler l'émotion : — vous voyez bien que votre récit met des larmes dans mes yeux...

M. de Lamballe continua :

« — Suzanne Gaillot, — dit-il, — ne s'attendait point à voir Geneviève rentrer au logis accompagnée d'un enfant un peu plus âgé qu'elle. — Elle parut d'abord étonnée de ma présence, puis elle me remercia avec effusion aussitôt que Geneviève lui eut raconté ce que j'avais fait.

» — Ah ! — murmura-t-elle, — si nous n'avions pas été si pauvres, je ne laisserais pas ma chère Geneviève aller ainsi seule, au risque de ce qui peut lui arriver de malheureux !... Mais il le faut !... il le faut !...

» Cette pensée qui se présenta à moi que, faute d'un peu d'argent, Geneviève s'exposait à des périls, remua douloureusement toutes les fibres de mon cœur.

» Je n'avais dans ma poche qu'un louis d'or de

quarante-huit livres, je mis ce louis dans la main de Suzanne, et, afin que mon offrande n'eût pas l'air d'une aumône, afin surtout de ne blesser aucune susceptibilité délicate, je murmurai ces quelques mots, qui renfermaient un mensonge que, devant Dieu, je crois innocent :

» — C'est ma mère, Madame, qui vous envoie ceci et qui m'a chargé de vous dire que désormais elle ne vous laisserait manquer de rien...

» — Oh ! — s'écria Suzanne, — que le bon Dieu vous bénisse, vous et votre mère, mon enfant ! — ma reconnaissance priera jour et nuit pour vous deux, car vous éloignez la misère et la faim de ma pauvre enfant... de ma Geneviève...

» Et elle prit Geneviève dans ses bras et elle la serra sur son cœur en versant de douces larmes.

» — Comment s'appelle votre mère ? — me demanda-t-elle ensuite ; — dites-moi son nom, afin que je ne l'oublie jamais...

» Je restai muet pendant un instant.

» La question si simple qui venait de m'être adressée me troublait profondément et me désolait.

» Il me semblait que ma réponse allait changer

complétement ma position vis à vis de Geneviève et de sa mère.

» Il me semblait que mon nom allait creuser un infranchissable abîme entre cette humble famille et moi.

» Il me semblait enfin qu'aussitôt que ce nom aurait été prononcé, je ne serais plus l'ami de Geneviève, mais son seigneur et son suzerain.

» J'hésitai donc, je baissai les yeux, puis je répondis en balbutiant :

» — Le nom de ma mère est *Modène.*

» Et je ne mentais pas, car ma mère se nommait, comme vous le savez, chère maman, Marie-Thérèse d'Este de Modène.

» — *Modène!* — répéta Suzanne en ayant l'air de chercher dans sa mémoire.

» Puis elle regarda Geneviève et elle reprit :

» — Il y a tant de *bourgeois* par ici que nous ne connaissons point!. .

» Et Geneviève ajouta, d'un air d'affection et de reconnaissance qui me remplit d'une joie surhumaine :

» — Nous demeurons *tant* loin du bourg!...

» Je ne voulus pas rester plus longtemps ce jour-là.

» Je craignais que mon carrosse ne fût arrivé déjà au bout de l'avenue de la Vicomterie, ainsi que je l'avais demandé, et que monsieur de Baudesson n'eût l'idée de me venir chercher dans la chaumière.

» Geneviève avait ramené la chèvre à son étable. — Elle rapporta mon écharpe et voulut me la rendre.

» Je refusai de la recevoir.

» — Gardez-la, — lui dis-je, — ce sera plus solide qu'une corde pour conduire votre chèvre aux rochers de la Thymérale...

» Geneviève mourait d'envie d'accepter, — je le voyais bien, — mais elle n'osait pas.

» Elle regarda sa mère.

» — Prends, ma Geneviève, — lui dit cette dernière, — puisque ce cher enfant t'offre de si bon cœur. — Seulement, cette belle écharpe de soie blanche ne peut pas servir à mener une chèvre aux champs!... Je vais la joindre, comme une relique, à mon cierge de mariage.

» Suzanne ouvrit l'armoire de chêne, — elle y prit

un cierge tout jauni, et autour de ce cierge elle noua mon écharpe.

» Que se passa-t-il alors en moi? — Je ne le sais. — Seulement je pris la main de Suzanne Galliot et j'y appuyai mes lèvres avec un aussi grand respect que si cette main avait été celle de la reine de France.

» — Que Dieu bénisse votre mère! — répéta Suzanne, — et je suis bien sûre qu'il le fera, car c'est déjà une bénédiction qu'un enfant comme vous!...

» Puis de ses bras défaillants elle me souleva à demi et elle m'embrassa sur le front.

» Mon cœur était trop plein, — il allait déborder.

» Je sortis de la chaumière et je me dirigeai lentement vers l'avenue de la Vicomterie.

» D'instant en instant je me retournais.

» Geneviève était debout sur le seuil, — elle me souriait, — elle étendait vers moi ses deux petites mains, — elle attachait sur moi des regards... quels regards! mon Dieu!...

» Vingt fois je fus au moment de retourner sur mes pas, de courir à elle et de la serrer dans mes bras avec transport.

» Mais j'entendais hennir et piaffer mes chevaux,

et j'apercevais dans le lointain la grave figure de monsieur de Baudesson qui se dirigeait du côté du Fresnoy.

» Je m'armai de courage et je poursuivis ma route... »

Le prince de Lamballe s'interrompit.

— Vous sentez vous fatigué, mon enfant? — lui demanda madame de Créquy avec une tendre sollicitude.

— Non, chère maman, — répondit le jeune homme; — mais si vous saviez ce que sont pour moi ces souvenirs!... — Si vous saviez ce qui se passe en moi quand je me reporte à ce temps où, pour la première fois, je sentis le cœur d'un homme battre dans la poitrine d'un enfant!... — Oh! mes souvenirs, mes beaux souvenirs!... Le bonheur de ma vieillesse (si Dieu me donne une longue vie) sera de ne vous avoir point profanés!...

— Mon enfant, — dit madame de Créquy, — il n'y a pas de cœur en ce monde qui vous comprenne mieux que le mien.

Un regard du prince remercia la marquise.

Il y eut encore un moment de silence, puis M. de Lamballe reprit :

— Nous ne nous étions point dit, Geneviève et moi, que nous dussions nous revoir, et pourtant le lendemain, aussitôt qu'il me fut possible de m'échapper du château, je courus aux rochers de la Thymérale.

» Je savais bien que Geneviève y viendrait.

» Elle y vint en effet.

» Elle s'attendait à m'y trouver comme je m'attendais à l'y voir.

» Elle avait besoin de moi autant que j'avais besoin d'elle. — Aucun de nous deux, désormais, ne pouvait se passer de l'autre.

» Dites, chère maman, dites, n'y avait-il pas quelque chose d'adorablement doux et touchant, quelque chose de presque angélique dans cette mutuelle, naïve et profonde tendresse qui commençait entre deux enfants, l'innocence, la pureté mêmes?... — dans cette affection naissante qui devait être unique, infinie, indissoluble?...

Madame de Créquy ne répondit point à ces paroles prononcées avec un enthousiasme exalté.

— Continuez! — dit-elle seulement.

VI

Geneviève et Louis.

— Geneviève revint le lendemain comme elle était revenue la veille, — reprit M. de Lamballe ; — elle revint ainsi tous les jours.

» Aussitôt qu'était passée l'heure du travail avec mon gouverneur, je m'enfuyais par une petite porte du parc et je courais à perdre haleine, afin d'arriver le premier aux rochers de la Thymérale.

» Geneviève ne tardait pas à m'y rejoindre.

» Là nous passions ensemble de longues heures qui nous semblaient plus courtes que des minutes.

» Nous cherchions des cailloux brillants et de petits fragments de cristal de roche que nous faisions scintiller au soleil.

» Nous cueillions de l'herbe pour la chèvre dont l'incartade passée avait été la cause de ce bonheur présent (ce dont nous lui étions reconnaissants, naïvement et de bonne foi, comme si elle avait agi avec connaissance de cause et en prévision de l'avenir). — Le soir, elle s'en retournait à l'étable, les mamelles lourdes et pendantes.

» Nous faisions des chapelles et des cabanes avec des branchages desséchés.

» Nous faisions des bouquets et des guirlandes avec des fleurs des champs.

» L'intimité la plus douce, la plus tendre, la plus confiante, régnait entre nous; mais, cependant, une certaine réserve se mêlait, de la part de Geneviève, à cette intimité.

» Ainsi, je la tutoyais et je n'avais jamais pu obtenir d'elle qu'elle m'appelât autrement que : *Monsieur Louis.*

» — Pourquoi donc, — lui demandais-je souvent, — pourquoi donc ne pas me dire *tu*, ma Geneviève?...

» — Parce que cela ne se peut pas, — me répondait-elle.

» — Mais, encore une fois, pourquoi?... — ne suis-je pas ton ami... ton frère?...

» — Bien sûr que oui...

» — Eh bien?..

» — Dam! monsieur Louis, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... — Vous savez bien que vous êtes un bourgeois et que, moi, je suis une petite paysanne...

» — Mon Dieu, Geneviève, que fait cela?...

» — Cela fait que c'est plus fort que moi et que je ne peux pas vous dire *tu* comme vous le voulez...

» Cette involontaire obstination de Geneviève me désolait, mais comme au fond j'étais bien certain qu'elle ne m'aimait pas moins que je ne la chérissais moi-même, mes chagrins à ce sujet duraient peu.

» — Geneviève, — lui disais-je, — voilà de l'argent pour ta mère... comment va-t-elle aujourd'hui, ta mère? ..

» — Elle est faible, faible, faible, et il me semble que sa pauvre figure devient plus blanche et plus maigre tous les jours... elle sera bien contente de ce que vous lui envoyez, monsieur Louis ..

» Et, comme je voyais que tandis que Geneviève me faisait cette réponse son cœur grossissait

et que des larmes montaient à ses yeux, je me hâtais d'ajouter, pour l'arracher à ses pensées tristes :

» — Je te donnerai, à toi, pour tes étrennes, une belle croix d'or...

» Le regard de l'enfant devenait radieux.

» — Avec un ruban de velours noir? — me demandait-elle curieusement.

» — Oui, Geneviève, avec un ruban de velours noir.

» — Et un cœur d'argent?...

» — Avec un cœur d'or, comme la croix, — répondais-je tout haut, — et, comme le tien... — ajoutais-je tout bas.

» Geneviève bondissait de joie et je m'écriais avec transport :

» — Je t'aime tant, ma Geneviève, je t'aime tant, vois-tu, que je voudrais pouvoir te donner tout ce que je possède et tout ce que je posséderai jamais !...

» — Oh ! moi aussi, monsieur Louis... — disait-elle vivement.

» Puis elle ajoutait, en baissant les yeux et avec un air de tristesse et de résignation douce et confiante :

» — Mais, c'est que je n'ai rien pour vous...

» Un matin, elle était arrivée sur la Thymérale avant moi.

» Quand je la rejoignis, il y avait dans son tendre sourire je ne sais quoi de mystérieux et de satisfait.

» Elle cachait sa main derrière elle.

» — Je vous apporte quelque chose, — me dit-elle...

» — Quoi donc, ma Geneviève?

» — Devinez.

» — Un papillon, — une pétrification, — un petit oiseau?...

» — Oh! vous ne devinez pas bien, et j'aime mieux vous montrer tout de suite...

» Elle avança sa main et elle me fit voir un bouquet de primevères des bois.

» C'étaient de petites fleurs d'un jaune pâle.

» — Je les ai cueillies pour vous tout le long du chemin, — ajouta-t-elle, — et j'ai eu bien de la peine à les apporter jusqu'ici, car la chèvre sautait continuellement après moi pour les brouter... — Cependant je les ai défendues et les voilà...

» J'embrassai Geneviève, je pris les primevères et je les serrai avec attendrissement contre mon cœur.

» Je l'ai toujours gardé, ce bouquet, ce pauvre petit bouquet de fleurs des bois... — Je ne m'en séparerai jamais ..

» Il est dans une cassette où j'ai serré tout ce que je possède au monde de plus précieux et de plus sacré : — une prière écrite par saint Louis, — une relique de la vraie croix, — une lettre de notre aïeul Henri IV, — un bracelet de perles avec un portrait de ma mère, — des cheveux de ma sœur, — l'anneau de mariage de Suzanne Galliot, et les primevères de ma jeune amie, ma première, ma seule amie, ma chère Geneviève !...

» Cependant nous touchions à la fin d'octobre.

» J'avais cueilli pour Geneviève, dans le parc d'Anet, des grappes de petits fruits rouges sur un arbre dont j'ignore le nom, et je savourais d'avance la joie de ma Geneviève qui ne manquerait point de se faire un collier et des boucles d'oreilles avec ce corail improvisé.

» Quand j'atteignis les rochers de la Thymérale il n'y avait personne encore.

» Je m'assis sur la mousse et j'attendis.

» Le soleil montait à l'horizon sous une couche de vapeurs grises et froides. — L'heure habituelle

de nos rendez-vous était passée, et Geneviève n'arrivait pas.

» Je gravis l'éminence, jusqu'à moitié de sa hauteur à peu près, et je regardai du côté du Fresnoy.

» Le chemin déroulait ses sinuosités au milieu des touffes de verdure rougies et jaunies par l'automne, — un bûcheron passait en chantant, et Geneviève n'arrivait pas !...

» Je montai plus haut. — J'atteignis le pied de *l'Aiguille du Diable.*

» De là je dominais la contrée, — je voyais distinctement le toit de chaume de Suzanne Galliot.

» Un filet de fumée bleuâtre s'élevait au-dessus de cette maisonnette et ne tardait pas à se confondre avec les teintes grises du ciel.

» Geneviève ne venait toujours pas. — Dans toute la longueur du sentier on ne voyait ni sa jupe de laine rayée, ni son bonnet de velours, ni sa chèvre blanche et noire.

» Je descendis du haut des roches et je me mis à marcher rapidement dans la direction du Fresnoy.

» Mais à peine avais-je fait quelques pas, que je m'arrêtai tout à coup.

» Une pensée m'était venue.

» — Si Geneviève allait arriver par un autre chemin, — m'étais-je dit, — que supposerait-elle en ne me trouvant point?...

» Je revins aussitôt en arrière, et je regagnai la Thymérale.

» Hélas! Geneviève n'était pas venue!

» Depuis le jour de notre première rencontre, elle n'avait jamais manqué à ce rendez-vous quotidien.

» — A demain! — m'avait-elle dit en me quittant la veille.

» Que se passait-il donc? — qu'allait-il arriver?

» Par instant il me semblait entendre le bruit d'un pas léger qui froissait les feuilles sèches...

» Mon cœur bondissait de joie, et je m'écriais :

» — La voici!...

» Ce n'était pas elle!... — Ce n'était personne!... — Le pied d'aucun être vivant n'avait touché, près de moi, le sol aride de la Thymérale.

» Mon imagination, troublée par l'inquiétude, enfantait des bruits décevants!

» Toute la journée se passa ainsi.

» Cette journée fut horrible pour moi. — Une fièvre brûlante faisait battre mes tempes et mes artères. — La sueur me coulait sur le front : — la

raison vacillait dans mon cerveau trop ébranlé.

» La nuit vint. — J'attendais encore.

» J'aurais attendu ainsi jusqu'au lendemain, si je ne m'étais souvenu que mon gouverneur, en ne me voyant pas rentrer, allait s'inquiéter et se mettre à ma recherche avec tous les domestiques du château.

» Or, je tenais par-dessus tout à ce que personne ne connût le but de mes excursions. — Je me dirigeai donc vers Anet.

» On me servit à souper, je ne mangeai pas et je donnai pour prétexte de ce manque d'appétit inusité que je me trouvais un peu souffrant.

» Mon visage pâle et mes yeux rougis confirmaient éloquemment mes paroles.

» Aussitôt après le repas, je dis à mon gouverneur que j'avais besoin de repos, — je montai dans mon appartement et je laissai mes valets de chambre procéder à mon coucher comme d'habitude.

» Mon père se trouvait à Rambouillet avec sa cour; — il n'était, par conséquent, resté à Anet que les gens nécessaires à mon service, et, au bout d'une heure, tout le monde était endormi dans le château, excepté mon gouverneur qui jouait au tric-trac avec

l'abbé de Florian dans un grand cabinet attenant à mon appartement.

» Il était onze heures du soir.

» Je sautai en bas de mon lit et je courus pousser sans bruit les verroux intérieurs de ma chambre à coucher.

» Je me mis ensuite à m'habiller, et jamais toilette ne fut achevée plus rapidement.

» Mon parti était pris. — Je voulais aller au Fresnoy, afin de savoir ce qui avait empêché Geneviève de venir à la Thymérale.

» Je comptais bien sortir de mon appartement avec assez de précautions pour ne point donner l'éveil, mais, dans le cas contraire, je sentais à merveille que personne n'aurait assez d'autorité sur moi pour me retenir.

» Jamais on ne me voyait faire un acte de puérilité dangereuse ou déraisonnable ; — tous les domestiques de la maison de mon père m'affectionnaient beaucoup et me craignaient un peu.

» Enfin, je serais mort cent fois plutôt que de rester dans la dévorante inquiétude où je me trouvais plongé.

» Je vous ai dit que, pendant toute la journée, le temps avait été sombre et pluvieux.

» Au moment où je rentrais au château, la pluie commençait à tomber, et depuis lors un véritable ouragan s'était déchaîné dans les airs.

» J'entendis de grosses gouttes de pluie, chassées par une bise impétueuse, fouetter mes vîtres ébranlées, — j'entendis le vent tourmenter les girouettes et gémir dans les longs corridors.

» Mais, que m'importait cela ?

» J'ouvris la fenêtre de ma chambre à coucher.

» Une des raffales de la tourmente s'y engouffra aussitôt avec violence, éteignit ma lumière et me plongea dans l'obscurité.

» Je ne m'en préoccupai guère.

» Mon appartement se trouvait au premier étage et il n'était point possible de se précipiter de cette hauteur sans se briser dans la chute.

» Je le savais et je ne l'essayai pas.

» Je descendis en me cramponnant avec les mains, les pieds et les dents, aux figures en relief sculptées sur les murailles.

» Cette périlleuse entreprise eut une issue heureuse.

» Mon pied toucha le sol.

» Je bondis comme un daim jusqu'à la petite porte du parc, je l'ouvris et je m'élançai sur le chemin du Fresnoy.

» La nuit était tellement noire que le ciel se confondait avec la terre et qu'aucune lueur, si faible fût-elle, ne permettait de distinguer les objets.

» La tempête grondait avec plus de force que jamais. — La pluie me fouettait au visage et changeait les ravines en autant de torrents.

» Bien des gens, et des plus hardis, eussent hésité, même en plein jour, à se mettre en route par un temps pareil.

» Moi, je courais d'une course insensée, — ne m'arrêtant pas pour reprendre haleine, — franchissant les obstacles que je ne voyais point, — guidé enfin et soutenu par la main de Dieu, car un miracle de sa bonté pouvait seul permettre que j'arrivasse vivant en face de la maisonnette du Fresnoy.

» Je m'arrêtai près du grand marronnier qui en ombrageait le seuil.

» Mon cœur se soulevait impétueusement et il me semblait, à chacune de ses pulsations, qu'il allait briser ma poitrine devenue trop étroite.

» Des paillettes de feu passaient devant mes regards.

» De vagues bruissements emplissaient mes oreilles.

» J'allais m'évanouir.

» Il y avait un banc sous le marronnier, — je me laissai tomber sur ce banc.

VII

L'histoire d'une nuit.

Le prince de Lamballe interrompit pendant un moment son récit.

— Mon pauvre enfant, — lui dit madame de Créquy, — vous avez commencé bien jeune à savoir ce que c'était que le chagrin... — je prie le ciel de ne pas vous réserver pour l'avenir une expérience plus pénible encore!

— Chère maman, — demanda le prince, — ne croyez-vous pas, comme moi, que les grandes douleurs doivent précéder ou suivre les grandes joies?

— Je n'en sais rien, — répondit la marquise, — évidemment la vie humaine est semée de bons et de mauvais jours... — quelquefois toutes les joies

se suivent, — quelquefois ce sont tous les chagrins, — la volonté de Dieu en décide. — Mais pourquoi cette question, mon enfant?..,

— Vous le comprendrez bientôt, bonne mère, — dit M. de Lamballe, et il reprit :

— Cet état d'anéantissement dont je vous parlais tout à l'heure ne fut pas de longue durée.

» Les battements de mon cœur s'apaisèrent, les feux follets qui éblouissaient mes yeux s'éteignirent.

» Je regardai la chaumière de Suzanne Galliot.

» Une clarté faible et vacillante brillait derrière les carreaux dépolis de sa petite fenêtre.

» Je ne sais comment la vue de cette lumière ne me plongea pas dans un étonnement profond.

» Au village, — à cette heure, — dans cette saison, — Geneviève et sa mère auraient dû, depuis longtemps, être couchées et endormies dans l'obscurité.

» Mais de ce que Geneviève n'était pas venue aux rochers de la Thymérale, il résultait pour moi que tout devait être bouleversé dans l'ordre naturel des choses.

» Je rapportais tout à Geneviève, — je ne pen-

sais qu'à elle, et, quant au reste, je ne m'en préoccupais point, je ne m'en apercevais même pas.

» Combien restai-je de temps à regarder cette pauvre chaumière et cette lueur presque indistincte, — je ne saurais le dire.

» Il me semble cependant que cette contemplation fut longue.

» Je n'osais point m'approcher davantage, mais (dussé-je rester jusqu'au lendemain matin là où j'étais) j'avais la certitude de voir Geneviève un peu plus tôt un peu plus tard. — Elle me dirait la cause de son absence, — elle m'expliquerait les obstacles insurmontables qui l'avaient retenue, — elle me répéterait que sa tristesse, en ne pouvant me rejoindre, avait été aussi vive que la mienne en ne la voyant pas venir...

» Elle était là, — j'étais ici, — près d'elle, — tout près d'elle, et je sentais à cette pensée que le calme rentrait en moi...

» Il me semblait que je n'avais plus rien à désirer, — plus rien à craindre, — et qu'il me suffisait, pour éprouver un bonheur parfait, de me tenir tranquille et de rester là jusqu'au point du jour.

» Je ne sentais pas la pluie, — je n'entendais ni

le vent ni l'orage, — mon âme vivait seule et j'avais oublié mon corps.

» Tout à coup je tressaillis.

» A dix pas de moi, la porte de la chaumière venait de s'ouvrir, — une vieille femme parut et elle s'avança en dehors.

» De la main gauche elle tenait une lampe qu'elle s'efforçait de protéger avec sa main droite contre le vent et contre la pluie.

» Au bout d'une seconde elle comprit sans doute qu'elle entreprenait là une tâche impossible, car elle rentra, posa sa lampe dans l'intérieur et ressortit en ayant soin de laisser la porte ouverte derrière elle.

» Cette femme était petite et courbée, la clarté qui venait de la chaumière ne me permettait point de distinguer ses traits, — je vis seulement qu'elle était coiffée d'une sorte de mouchoir rouge tourné autour de sa tête.

» A peine avait-elle fait quelques pas, que le vent détacha ce mouchoir et que ses longs cheveux gris s'éparpillèrent autour d'elle, ce qui lui donna, à mes yeux du moins, un aspect lugubre et sinistre.

» Elle passa à côté de moi, sans me voir, et se

dirigea du côté de la petite haie qui entourait le jardin.

» Elle se pencha, elle coupa une branche d'arbuste et elle reprit le chemin de la chaumière.

» Par cette nuit terrible et par cet ouragan qui mugissait dans le ciel, cette vieille femme aux cheveux épars avait toute l'apparence d'une sorcière recueillant des herbes magiques pour en composer ses maléfices.

» Une idée sombre et que je ne pus définir traversa mon esprit.

» J'entrai dans la chaumière à la suite de cette femme.

» Mon lugubre pressentiment ne me trompait point, — la mort était en effet dans la maison de Suzanne Galliot.

» Je cherchai des yeux Geneviève... — Geneviève que je voulais voir avant tout!..

» Elle était agenouillée au chevet de sa mère agonisante.

» Le vieux curé de Rouvres, debout auprès du lit, administrait à Suzanne le sacrement de l'extrême-onction.

» Je vins me mettre à genoux à côté de Geneviève.

» Le regard qu'elle laissa tomber sur moi fut égaré, presque indifférent.

» Ses yeux, ses beaux yeux noyés de pleurs, étaient fixés sans cesse sur le visage de plus en plus livide de sa mère.

» La pauvre enfant s'absorbait dans une contemplation déchirante, dans une désolation suprême en face de cet immense malheur qui venait l'accabler, et qu'elle n'avait jamais prévu.

» Suzanne ne respirait presque plus.

» Ses lèvres entr'ouvertes étaient déjà pâles, et on voyait cependant, à l'expression de ses yeux tournés vers le ciel, que l'âme habitait encore son enveloppe terrestre, et que la mourante s'unissait d'intention aux prières que l'on murmurait autour d'elle.

» Alors le vieux prêtre se mit à réciter à demi-voix les psaumes des agonisants.

» En ce moment, j'avais tout oublié, — tout, même Geneviève, dont les vêtements touchaient presque les miens.

» J'étais absorbé et comme anéanti dans cette

grande vision de la mort, et d'une mort chrétienne, qui m'apparaissait pour la première fois.

» Aussi, quel tableau, ma bonne mère, quel tableau que celui qui frappait à la fois mes yeux et mon âme!..

» Figurez-vous l'intérieur de cette cabane isolée que je vous ai décrite.

» On entendait mugir au dehors l'aquilon qui venait raffaler jusque dans les flammes de l'âtre.

» La porte de bois et le vitrail rustique à petits compartiments garnis de plomb, s'agitaient comme si des mains invisibles les eussent secoués depuis le dehors, et l'on eût dit en même temps que des voix plaintives imploraient et gémissaient.

» Une villageoise se mourait sur son lit de serge rayée, — un prêtre de campagne bénissait son dernier soupir, — une vieille paysanne posait un rameau de buis entre ses mains défaillantes, et deux enfants agenouillés pleuraient et priaient tout bas.

» La lumière douteuse d'une petite lampe de cuivre éclairait cette scène.

» Un léger tressaillement courut soudain dans les membres déjà roidis de Suzanne.

» Elle fit un mouvement pour se soulever et pour étendre les mains vers Geneviève...

» Elle essaya de prononcer quelques mots...

« Mais ses lèvres ne purent articuler aucun son; — elle retomba en arrière; — sa respiration s'arrêta tout à fait...

» Elle était morte!..

» Alors le vieux prêtre étendit la main sur elle et dit d'une voix solennelle et avec une expression d'autorité surhumaine :

» — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous absous de tout ce que vous avez pu faire de mal ou d'imparfait dans ce monde!.. — Partez, âme chrétienne!.. allez rejoindre votre Créateur!..

» Il me sembla qu'en effet je voyais l'âme s'envoler et que les cieux s'ouvraient devant moi.

» Je ne pus contenir mon émotion et mon religieux enthousiasme, et je m'écriai :

» — Amen!

» Le curé de Rouvres ne m'avait pas encore aperçu.

» En entendant une voix d'homme dans cette chaumière où, croyait-il, il n'y avait que des femmes, il tressaillit et se retourna.

» Il me reconnut aussitôt et me dit avec étonnement :

» — Quoi, Monseigneur!.. c'est vous!..

» — Oui, mon bon monsieur, — lui répondis-je, — c'est moi, et j'ai une grâce à vous demander...

» — Parlez, Monseigneur, — dit-il.

» — Vous voyez cette pauvre enfant, — continuai-je, — la fille de cette morte qui est au ciel... Geneviève... Geneviève Galliot... — Prenez-la chez vous, je vous en prie, monsieur le curé! — Je vous paierai la pension de Geneviève... Mais, prenez-la... emmenez-la!.. Vous l'emmènerez tout à l'heure, n'est-ce pas, afin qu'elle ne couche pas seule ici?..

« Geneviève, en entendant dire que sa mère était morte, s'était jetée à corps perdu sur le lit, et elle étreignait dans ses deux bras le cadavre de Suzanne en criant à travers ses sanglots qu'elle allait réchauffer et ranimer sa mère!..

» C'était un spectacle déchirant.

» Le curé de Rouvres, qui est aujourd'hui prieur d'Anet, a toujours été l'homme le meilleur et le plus charitable qu'il y ait au monde, et cela avec une simplicité parfaite et sans la moindre ostentation.

» — Ce que vous me demandez, Monseigneur, — me dit-il, — je le ferai de grand cœur et je le ferai pour rien. — Oui, j'accepte la charge d'élever cette pauvre orpheline et je vous remercie de m'avoir suggéré cette pensée, qui peut-être ne me serait pas venue sans vous; mais la Providence a ses volontés cachées, ses intentions secrètes qui nous dirigent à notre insu; je n'en avais jamais douté, Monseigneur, et j'en doute bien moins encore en voyant comment la main du bon Dieu vous a amené ici, tout juste pour me recommander Geneviève, au moment de la mort de sa mère et à côté des reliques de cette sainte femme, car son âme est devant le bon Dieu et c'était un ange de vertu!..

» Malgré la douleur que je ressentais, je fus frappé de la réponse du vieux prêtre comme d'une chose belle et grande.

» Il me sembla que cet homme, m'attribuant la plus grande partie du mérite de l'action charitable qu'il allait faire et m'en remerciant si simplement, était bien l'auguste et vénérable représentant de la vertu évangélique.

» Je balbutiai quelques paroles d'actions de grâces, puis je me tournai vers Geneviève.

» Elle était toujours étendue, immobile et presque anéantie, sur le corps de sa mère.

» — Mon enfant, — lui dis-je, — d'un accent presque paternel, — vous avez entendu que monsieur le curé de Rouvres veut bien se charger de vous et vous emmener dans sa maison... — Vous allez l'accompagner, n'est-ce pas?...

» Geneviève, en entendant ma voix, avait relevé la tête.

» — Je ferai ce que vous voudrez... — murmura-t-elle.

» — Alors, — dit le prêtre, — venez, ma chère fille.

» Geneviève dénoua lentement ses bras qui avaient enlacé le cadavre, — elle se leva et vint à nous.

» Elle était très-pâle, — ses longs cheveux blonds ruisselaient de chaque côté de son visage, — ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

» Elle semblait marcher d'une façon machinale et sans avoir la conscience distincte de ce qu'elle faisait.

» Le curé lui prit la main et l'emmena du côté de la porte.

» Elle le suivit docilement d'abord, mais, au mo-

ment de franchir le seuil, elle s'arrêta et se retourna.

» Ses lèvres décolorées tremblaient, — sa poitrine se soulevait avec violence, — un tressaillement convulsif secouait tout son corps.

» Cette effrayante agitation dura à peu près une minute, ensuite Geneviève quittant la main du prêtre s'élança de nouveau vers le lit, couvrit de baisers dévorants le visage livide et les lèvres glacées de Suzanne, puis revint à moi, se jeta dans mes bras et éclata sur ma poitrine en sanglots et en un déluge de larmes.

» En ce moment un pas rapide retentit auprès de la chaumière, et un jeune paysan entra en se décoiffant respectueusement de son bonnet de coton bariolé.

» Il venait chercher le curé de Rouvres.

» Le vieux prêtre n'en avait point fini avec la mort cette nuit-là. — Une autre agonie réclamait le secours de son saint ministère.

» L'excellent curé ne se fit point attendre.

» Il sortit en recommandant à la vieille villageoise d'emmener Geneviève le plus tôt possible au presbytère de Rouvres.

» La pauvre enfant avait été un peu soulagée et

un peu calmée par les larmes si abondantes qu'elle venait de répandre.

» Elle aurait voulu demeurer auprès du corps de sa mère.

» — Monsieur Louis, — me dit-elle d'une voix suppliante, — voulez-vous permettre que je reste ici ?..

» — Chère Geneviève, — répondis-je, — tu sais bien que c'est impossible...

» — Pourquoi ?...

» — Qui te nourrirait?... — Qui prendrait soin de toi ?...

» — C'est vrai !... et cependant, m'en aller quand elle est encore là !...

» Et Geneviève désignait la couche funèbre sur laquelle reposait Suzanne. — Son cœur se gonflait de nouveau, la crise de désespoir nerveux allait recommencer.

» Je compris que de pareilles émotions tuaient la pauvre enfant, et que ces émotions subsisteraient tant que Geneviève n'aurait pas quitté la chaumière.

» Je dis à la vieille femme de l'emmener.

» — Non !... Non !... — s'écria l'enfant, — je ne veux pas sortir !...

» — Geneviève... ma Geneviève... — murmurai-je, je t'en supplie...

» — Non !... non !... — répétait-elle.

» — Au nom du ciel...

» — Je ne veux pas !...

» Je compris que les prières n'obtiendraient rien dans la disposition de corps et d'esprit où se trouvait la chère petite...

» Je pris un ton d'une gravité ferme et je dis :

» — Je le veux !

» C'était la première fois que Geneviève m'entendait parler ainsi, — elle en resta saisie. — Toute velléité de résistance s'éteignit en elle et elle obéit à l'instant même:

» D'où me venait cette autorité subite? — Où avais-je pris la force de commander à Geneviève? — C'est qu'il était survenu dans mon âme une révolution complète, — je me trouvais chargé de ma jeune compagne. — J'étais devenu subitement un homme, un être puissant par la volonté, et je puis assurer qu'à partir de ce moment-là, je n'ai pas eu, depuis l'âge de quatorze ans, une seule pensée d'enfance.

» Quand je me trouvai seul dans la chaumière avec celle qui n'était plus, mes regards furent attirés par le berceau qui servait à Geneviève lorsqu'elle était tout à fait petite et qui se trouvait à côté du lit de sa mère.

» Je m'approchai de ce berceau et je vis qu'il contenait tous les présents enfantins que j'avais faits à Geneviève et qu'elle avait pris l'habitude d'y arranger chaque soir avec un ordre parfait.

» Cette vue me mit dans les yeux des larmes d'attendrissement.

» Pardonnez-moi, chère maman, la puérilité de ces observations, mais vous savez combien les moindres détails deviennent précieux quand ils se rapportent à ceux qu'on aime parfaitement...

» — Oui, mon enfant, — répondit madame de Créquy, — je le sais et je l'ai éprouvé plus d'une fois, dans le cours de ma longue vie...

» — Vous, chère maman, — poursuivit M. de Lamballe, — vous, âme d'élite; vous, cœur généreux, vous devez avoir au plus haut point le culte des souvenirs...

» — Mon enfant, — interrompit la marquise, — continuez-moi votre récit et ne venez pas me dis-

traire de vos peines par la pensée de mes propres afflictions!

Le prince continua :

— Je voulus aller me mettre à genoux et en prières auprès du corps de Suzanne, mais il me sembla que j'avais à remplir, avant toute chose, une autre sorte d'obligation, plus urgente encore et plus sacrée.

» Je m'approchai de cette femme endormie d'un sommeil éternel, — de cette femme dont la chair était inanimée, la figure morte, le cœur inerte et les entrailles muettes, et je lui dis, tout haut et comme si elle avait pu m'entendre :

» — Oh! soyez en paix! j'aime votre fille, — je l'aime, votre enfant!... — je la respecterai, je l'aimerai comme on aime les anges du ciel avec qui votre esprit veillera sur nous deux!... — Je l'épouserai! (ajoutais-je avec l'accent d'une voix si profonde et si mâle que j'en fus surpris moi-même et que ma propre voix me fit tressaillir comme si j'avais entendu parler un autre que moi). — J'épouserai Geneviève, Geneviève Galliot, votre fille!... je le jure sur la sainte image du Christ que je fais toucher à vos lèvres!...

» Je pris sur la poitrine de la morte le crucifix grossier que le curé de Rouvres y avait placé et je l'appuyai en effet contre ses lèvres.

» Je sentis alors mon cœur inondé par un attendrissement si grand, dominé par un tel respect, que malgré moi mes larmes coulèrent.

» Je m'agenouillai au bord de la couche mortuaire, — je pris la main rude et gercée de la défunte et, sur cette main, j'appliquai respectueusement un baiser filial.

» Pauvre paysanne humble et ignorée, pauvre Suzanne, veuve Galliot, je vous ai tenu cette parole donnée, — je vous ai tenu ce serment solennel et le nom du mari de votre fille est Louis de Bourbon, prince de Lamballe!...

Monsieur de Lamballe s'interrompit.

La marquise écoutait toujours — en silence et les yeux baissés.

— Chère maman, — fit le prince au bout d'un instant, — ce que je viens de vous dire là, vous étonne profondément, n'est-ce pas?...

— Mon enfant — répondit madame de Créquy, — ce que vous venez de me dire m'afflige, mais ne m'étonne point...

— Comment? — demanda le jeune prince.

— Croyez-vous donc — continua la marquise — que je n'aie pas vu et deviné depuis longtemps que votre affection enfantine pour Geneviève Galliot allait se changer bientôt en un ardent amour de jeune homme?...

— Sans doute... — murmura le prince.

— Croyez-vous donc — reprit madame de Créquy — que je n'aie pas reconnu dans Geneviève Galliot l'original de ce portrait de Greuze qui m'a été donné par le duc votre père?...

— Eh bien? — demanda M. de Lamballe.

— Eh bien! — ajouta la marquise avec une dignité remplie tout à la fois de douceur et de noblesse, — croyez-vous donc que j'aie pu supposer un seul instant que vous alliez me prendre, moi la vieille amie de votre père, moi la marquise de Créquy, pour confidente d'une séduction? — Non, mon enfant, il est impossible que vous ayez cru cela!...

— Vous avez raison, chère maman, — répondit le prince, — raison, comme toujours!...

Il y eut de nouveau un instant de silence, puis M. de Lamballe reprit :

— Mais pourquoi vous affliger de ce que vous venez d'apprendre?

— Pourquoi? — répéta la marquise.

— Oui.

— Pour des raisons nombreuses et graves que je vous dirai plus tard, et pour une, surtout, que je vais vous dire tout de suite...

— Laquelle, chère maman?...

— Celle ci : Louis, mon enfant, vous n'êtes pas heureux!

Le prince hésita avant de répondre.

La marquise reprit :

— Vous n'êtes pas heureux, et, si vous voulez être franc, vous en conviendrez avec moi.

Après une nouvelle hésitation, le prince murmura :

— C'est vrai.

— J'en étais sûre, — fit madame de Créquy, — et un mensonge de vous ne m'aurait pas trompée... — Maintenant, mon pauvre enfant, continuez, je vous en prie...

— Je passai toute la nuit dans la chaumière du Fresnoy, — dit M. de Lamballe, — tantôt priant, tantôt me laissant aller malgré moi à une sorte de somnolence douloureuse et inquiète...

» Pendant les longues heures de cette nuit, — dans cette maison isolée, — auprès de ce cadavre, — je n'eus pas, je vous l'assure, une seule de ces terreurs superstitieuses qui viennent assaillir l'enfance.

» C'est que ce corps inanimé sur lequel je veillais était celui de Suzanne Galliot, — une amie, — une mère !...

» Le matin arriva.

» Avec lui commencèrent les apprêts funèbres.

» Ce furent d'abord des femmes qui enveloppèrent le corps dans un grand drap de toile blanche, et qui attachèrent ce linceul.

» Puis on apporta une bière de bois blanc dans laquelle fut couché ce pauvre corps.

» A mesure qu'on enfonçait, un à un, les clous de cette bière, il me semblait sentir mon cœur bondir et se déchirer sous les coups du marteau.

» Enfin le curé de Rouvres revint.

» Il ne s'attendait guère à me retrouver encore là, et je vis clairement qu'il ne savait à quel motif attribuer une dévotion si grande chez un enfant si jeune.

» Je lui demandai des nouvelles de ma chère Geneviève.

» Il me répondit qu'elle avait passé tout le reste

de la nuit à pleurer et à se désespérer ; mais, vers l'aube du jour, la fatigue avait fini par la plonger dans un sommeil lourd et profond.

» Je fus bien aise de savoir que la pauvre petite dormait, et ma liberté d'esprit en devint plus grande.

» Dans le lointain, les cloches de l'église de Rouvres tintaient l'enterrement.

» Le modeste convoi sortit de la chaumière.

» Il ne se composait que de cinq ou six personnes tout au plus; mais, chemin faisant, des paysans en assez grand nombre se joignirent au cortége.

» Ce fut une joie pour moi de penser que Suzanne marchait vers sa dernière demeure entourée de gens qui l'avaient connue, qui l'avaient aimée et qui parlaient de ses vertus.

» Je vous ai déjà dit, ma bonne mère, qu'il m'était arrivé bien souvent de suivre à l'église et jusqu'au cimetière le convoi de villageois qui m'étaient inconnus.

» Personne ne songea donc à s'étonner de ma présence, d'autant plus que, comme de coutume, je marchais le dernier et la tête baissée.

» Il y avait loin du Fresnoy à Rouvres, et, ce jour-là, le trajet semblait d'autant plus long que les che-

mins avaient été défoncés par l'effrayant orage de la nuit précédente.

» Nous arrivâmes cependant.

» Il y avait beaucoup de monde dans l'église. — Les cérémonies religieuses s'accomplirent ; ensuite, on porta le cercueil dans le cimetière.

» La fosse était prête. — Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis les premières pelletées de terre commencèrent à tomber sur la bière qu'elles cachèrent à demi.

» Je me jetai à genoux, — je me prosternai sur le sol.

» Jamais, oh ! non, jamais plus ardente prière ne fut prononcée sur une tombe !...

» Quand tout fut fini, quand un petit monticule s'éleva sur la place où la sépulture avait été creusée, le vieux prêtre prononça quelques paroles bien simples et bien dignes.

» En peu de mots, il fit le juste éloge de celle qui venait de quitter ce monde, et il dit que sa mort avait été calme parce que sa vie avait été pure.

» Tous les fronts s'inclinèrent tandis qu'il parlait ainsi, et je vis des mains rudes essuyer des larmes furtives.

» Comme j'aurais embrassé de bon cœur ces bons paysans qui avaient su comprendre, qui savaient regretter Suzanne !

» Cependant tout le monde s'était dispersé et le curé de Rouvres se dépouillait des ornements sacerdotaux dans la sacristie de son église.

» J'allai le rejoindre.

» Je désirais revoir Geneviève ; — il me semblait qu'un mot de moi serait puissant, sinon pour effacer, du moins pour calmer sa douleur.

» — Monsieur le curé, — dis-je au vieux prêtre, — je voudrais causer pendant un instant avec vous ; — voulez-vous me permettre de vous accompagner ?...

» — Venez, Monseigneur, — me répondit-il.

VIII

Le Curé de Rouvres.

— Le curé de Rouvres me conduisit au presbytère — continua le prince de Lamballe.

» Ce presbytère touchait à l'église.

» C'était une gracieuse petite maison, bien bâtie et presque coquette, abritée par des massifs de grands arbres qui la couvraient de verdure et d'ombre.

» Au-devant s'étendait un quinconce de tilleuls sous lesquels le vieux prêtre venait chaque après-midi réciter son bréviaire, pendant les chaleurs de l'été.

» Derrière la maison se trouvait un petit potager rempli de légumes, d'arbres fruitiers et de belles fleurs qui, le plus souvent, ne quittaient leurs plates-

bandes que pour aller orner l'autel de la Vierge.

» Au-dessus de la porte d'entrée, en guise d'écusson seigneurial, une croix sculptée dans la pierre semblait dire à tout venant :

» — *Ici est la maison de Dieu. — Entrez, vous serez bien reçu.*

» Du premier coup d'œil je remarquai tous ces détails.

» Rien de ce qui concernait le presbytère ne m'était indifférent, maintenant que Geneviève allait l'habiter.

» Nous fûmes accueillis par une femme âgée, de l'extérieur le plus respectable.

» C'était la sœur du curé de Rouvres. — Le vieux prêtre n'était pas riche et sa sœur vaquait à tous les soins de son humble ménage.

» Il lui demanda, en entrant, comme s'il eût deviné ce qui m'occupait si vivement :

» — Comment va la petite Geneviève ?...

» — Elle dort toujours — répondit la sœur.

» — Tant mieux ! — fit le prêtre ; — puisqu'elle dort, elle ne souffre pas...

» — Vous vous trompez, mon frère !...

» — Comment, je me trompe ?

» — Oui, — la fatigue et le chagrin ont à la vérité endormi le corps de la pauvre enfant, mais non pas son âme; — ses yeux sont fermés, mais de longs soupirs s'exhalent de sa poitrine et de grosses larmes s'échappent de ses paupières closes...

» — Trop de cœur! — s'écria le curé! — la chère petite ne sera pas heureuse en ce monde!...

» J'aurais voulu m'écrier :

» — Son cœur lui servira pour m'aimer, et cet amour fera son bonheur! — mais je n'osai pas.

» — Voulez-vous me suivre, Monseigneur?... — ajouta le prêtre

» Il me fit monter à sa suite au premier étage de la maison, et nous entrâmes dans une grande pièce qui était tout à la fois sa chambre à coucher, son cabinet de travail et sa bibliothèque.

» Tout à l'entour, de compactes in-folios et de petits in-dix-huit, rangés symétriquement sur des tablettes de bois, exhalaient une senteur de parchemin.

» Une statuette de la Sainte-Vierge, en pierre grossièrement sculptée, un crucifix et deux vases de grès, remplis de belles fleurs, formaient les seuls ornements de cette pièce.

» Un lit, une table en bois noir et quelques chaises foncées de paille en composaient le mobilier.

» Le curé m'avança une des chaises, en prit une autre pour lui-même et me dit :

» — Vous avez désiré me parler, Monseigneur, — j'attends et j'écoute.

» Je ne sais pas mentir, — je ne sais pas même altérer la vérité de cette façon qu'on est convenu d'appeler *innocente* — bien à tort selon moi.

» Aussi mon embarras fut grand, en face de la question si nette et si précise du prêtre.

» Ma réponse ne pouvait être franche, — j'allais entrer dans des détours et dans des voies tortueuses, aussi je répondis avec un involontaire tremblement dans la voix :

» — Vous avez bien voulu, monsieur le curé, vous charger de Geneviève Galliot...

» — Oui, Monseigneur, et j'ai déjà eu l'honneur de vous remercier, ainsi que je le devais, de m'avoir suggéré la pensée d'en agir ainsi.

» — Permettez-moi, monsieur le curé, de vous dire quelles sont mes intentions à l'égard de Geneviève.

» — Vos intentions?.. Monseigneur!... — répéta le prêtre avec étonnement.

» — Oui, — je pense à son avenir, et c'est de cet avenir que je veux vous parler...

» — Vous vous intéressez donc beaucoup à elle, Monseigneur?..

» — D'une façon toute particulière.

» — Je l'ignorais — répondit le curé.

» — C'est bien simple... — ajoutai-je vivement, — le père de Geneviève à péri au service de ma famille de la façon la plus malheureuse, — la pauvre petite a été la compagne de mes jeux, — j'aimais sa mère d'une affection presque filiale, et, d'ailleurs, je ne suis que l'interprète des volontés de mon père dans ce que je vais vous dire...

» Tandis que je prononçais ce dernier mensonge, le rouge de la honte me monta violemment au visage.

» Mais le bon prêtre avait trop de simplicité dans l'âme pour s'apercevoir de ma confusion et pour se douter que je cherchais à le tromper, et, de plus, qui pouvait soupçonner un enfant de mon âge d'un attachement qui n'avait rien d'enfantin?

» — J'attends que Monseigneur s'explique — me dit-il.

» Je poursuivis :

» — Geneviève est pauvre, — sa mère n'avait rien, et, dans l'ordre naturel des choses, la misère attend cette chère enfant...

» — Le travail sait toujours éloigner la misère — répondit le curé.

» — Sans doute, mais je ne veux pas que Geneviève travaille.

» — Que voulez-vous donc, alors ?

» — Je veux la faire riche, — je veux, quand elle aura seize ans, lui donner une dot et lui trouver un bon mari...

» Le vieux prêtre s'inclina en signe d'assentiment.

» Il me sembla que les paroles que je venais de prononcer me brûlaient les lèvres.

» Je venais, moi, Louis de Lamballe, je venais de parler de Geneviève Galliot comme si j'acceptais l'idée de la jeter entre les bras d'un autre !.. — C'était à n'y pas croire !..

» Je me tus, épouvanté de ce que j'avais dit.

» Au bout de quelques secondes, le curé de Rouvres rompit le silence.

» — Monseigneur, — me dit-il, — si Dieu me laisse vivre assez longtemps pour cela, je marierai

Geneviève quand le jour en sera venu ; mais vous ne m'avez pas expliqué ce que vous attendiez de moi jusque-là.

» Il fallait achever ce que j'avais commencé, — je m'armai de courage et je continuai :

» — La naissance de Geneviève est obscure, mais honorable, — la dot que je lui donnerai sera suffisante pour qu'il lui soit permis d'aspirer à plus haut qu'elle ; — il faut donc que l'éducation qu'elle recevra ne puisse être un obstacle aux destinées que le ciel lui garde peut-être...

» — Soit ! — répondit le vieux prêtre, — le mari de Geneviève, — quand bien même il serait gentilhomme, — quand bien même il lui mettrait au front une couronne de comtesse, — n'aura point, je vous l'assure, à rougir de sa femme. — Mais, en vérité, je ne sais pas, Monseigneur, si vous travaillez au bonheur de la pauvre enfant !..

» — Pourquoi donc? — demandai-je avec un serrement de cœur, car il me semblait que j'allais entendre une funeste prophétie.

» — Dieu avait fait naître Geneviève dans une classe humble et laborieuse, continua le curé de Rouvres ; — peu de besoins et peu de désirs, voilà

quel devait être son sort. — Plus la vie est simple et plus le bonheur est facile, je vous le dis du haut de l'expérience de mes quatre-vingts ans! — L'éducation — celle du moins que vous souhaitez pour elle — donnera à Geneviève des besoins factices, des désirs agrandis, et, j'en ai peur, d'inévitables chagrins. — Mais, après tout, je puis me tromper, et votre volonté sera faite, Monseigneur...

» En ce moment, la sœur du curé entra dans la pièce où nous nous trouvions.

» Elle venait dire à son frère que Geneviève était réveillée, et qu'ayant appris ma présence au presbytère, elle avait voulu se lever afin que je ne m'éloignasse point sans l'avoir vue.

» Nous descendîmes aussitôt.

» Geneviève nous attendait dans le jardin.

» Dès qu'elle m'aperçut, elle courut à moi avec son effusion et sa tendresse habituelles.

» Geneviève avait à peine huit ans. — Rien au monde n'était plus pur et plus innocent que ses caresses fraternelles, et cependant, pour la première fois, ces caresses me troublèrent profondément et produisirent en moi une vive et indéfinissable émotion.

» C'est que, depuis la scène de la nuit précédente, — depuis ce serment que j'avais fait à Suzanne morte de devenir le mari de sa fille, — je ne pouvais plus considérer Geneviève comme une sœur, mais comme une fiancée.

» La pauvre enfant n'avait pas encore revêtu des vêtements de deuil.

» Elle portait son costume de tous les jours, — son caraco de futaine brune, — sa jupe de laine blanche et noire, — son petit bonnet de velours.

» Sa pâleur faisait mal à voir ; — ses joues étaient marbrées de teintes violettes, — ses yeux rougis et gonflés s'entouraient d'un cercle bleuâtre, et cependant elle était adorable ainsi.

» On eût dit que la douloureuse expression de son visage l'embellissait encore,

» Elle savait qui j'étais, — elle ne s'en étonnait point, et ne s'en réjouissait pas davantage ; — elle n'avait jamais ignoré que j'étais un *bourgeois* (ainsi qu'elle disait elle-même), et le nom de Lamballe et la qualité de prince ne lui paraissaient rien de plus.

« Je me dégageai doucement de son étreinte et je lui dis :

» — Un grand malheur, un malheur irréparable

t'a frappée, ma Geneviève ; mais songe que ta mère est là-haut et que ton désespoir, si tu ne le modérais pas, troublerait la joie dont elle jouit!

» Ces mots semblèrent produire une vive impression sur l'enfant.

» Ses larmes se séchèrent peu à peu et elle balbutia :

» — Comme vous êtes bon... monsieur Louis!... sans vous, que serais-je devenue?..

» Je ne répondis pas à ces tristes paroles et j'ajoutai :

» — Monsieur le curé de Rouvres veut bien te garder auprès de lui, et se charger entièrement de toi... — J'espère, ma Geneviève, que tu le satisferas en toute chose...

» — Je tâcherai... — murmura l'enfant.

« Puis elle ajouta :

» — Mais vous, monsieur Louis, est-ce que je ne vous verrai plus?

» — Si, certainement, tu me verras encore.

» — Comme autrefois?..

» — Pas aussi souvent, ma Geneviève.

» — Pourquoi donc? vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?..

» — Et de toute mon âme! — m'écriai-je; — mais, ici, tes occupations seront nombreuses, et mes visites te distrairaient si elles étaient trop fréquentes.

» — Allons, — répondit Geneviève tristement, — il en sera comme vous voudrez, monsieur Louis... je ne me plaindrai jamais, seulement je mourrais de chagrin si vous alliez ne pas revenir...

» Elle secoua la tête comme pour chasser cette pensée, et elle ajouta :

» — Dites-moi, monsieur Louis, que va-t-il arriver de cette pauvre maison où je suis née et où... où elle est morte?..

» — Cette maison est à toi, ma Geneviève... — la porte en sera fermée et personne n'y mettra les pieds jusqu'à ce que tu y retournes...

» Un regard céleste de l'enfant me récompensa de ce que je venais de dire.

» — Et, — continua-t-elle, — ne pourrais-je avoir mon petit berceau dans lequel j'ai rangé tout ce que vous m'avez donné, monsieur Louis?..

» — Il sera ici dans une heure.

» — Il y a aussi ma chèvre, — poursuivit Geneviève : — qui donc en prendra soin, maintenant que je ne suis plus là?..

» — Je vais te faire amener ta chèvre, Geneviève, et tu la soigneras toi-même, comme autrefois.

» Les lèvres de l'enfant s'entr'ouvrirent dans un pâle sourire.

» — Merci ! — murmura-t-elle.

» Quelques paroles furent encore échangées, — puis je pris congé du curé de Rouvres, — je serrai la main de Geneviève que je n'osais plus embrasser, et je m'éloignai du presbytère.

» J'allai d'abord à la chaumière de Suzanne Galliot afin d'accomplir les promesses que j'avais faites à ma petite amie. — Je repris ensuite la route du château.

» Chemin faisant je rencontrai un de mes valets de chambre qui poussa à ma vue de grands cris de surprise et de joie.

» Il me dit que pendant la nuit précédente mon gouverneur ayant voulu entrer dans mon appartement, afin de s'informer si mon malaise était dissipé, avait trouvé la porte fermée en dedans, et, ne recevant de moi aucune réponse, avait pris le parti de la faire enfoncer.

» Inquiet de ne me point trouver, et supposant que j'avais dû m'échapper par la fenêtre restée ou-

verte, il avait mis aussitôt à ma recherche les gens du château, qui avaient battu jusqu'au matin le parc et la campagne.

» Les recherches n'ayant produit aucun résultat, mon gouverneur me croyait décidément perdu et s'arrachait les cheveux.

» Je me hâtai d'aller le rassurer et je me réjouis de l'absence de mon père, dont les angoisses eussent été terribles.

» Interrogé sur les motifs de mon escapade, je refusai positivement de répondre, et mon gouverneur, fort peu satisfait de moi, m'entoura pendant quelque temps d'une surveillance beaucoup plus rigoureuse que par le passé.

» Cette surveillance se ralentit cependant peu à peu, et je pus reprendre le cours de mes excursions vagabondes qui n'avaient désormais plus d'autre but que le presbytère de Rouvres.

. . . . . .

» A quoi bon, chère maman, entrer avec vous dans le détail des quelques années qui suivirent?

» Geneviève grandissait en grâce et en vertu. — Sa brillante intelligence se développait dans la même proportion que sa beauté, et les charmes de

sa personne n'étaient égalés que par les trésors de son cœur.

» Ainsi que vous me le disiez il n'y a qu'un instant, mon affection enfantine était devenue un ardent amour de jeune homme, un de ces amours infinis et inébranlables, les seuls que puissent ressentir les cœurs faits comme le mien.

» De son côté, Geneviève m'aimait d'une chaste et profonde tendresse, j'en avais la certitude.

» Elle avait près de seize ans.

» J'en avais vingt-trois passés.

» Il me sembla que le moment était venu d'accomplir le serment que j'avais fait à Suzanne Galliot, et de récolter ce bonheur que je semais depuis si longtemps.

» Je me rendis donc au presbytère de Rouvres, et je fis demander au vieux curé de m'accorder un instant d'audience.

» Il me reçut dans cette même pièce où jadis je lui avais recommandé l'éducation de Geneviève.

» Il n'avait point changé depuis cette époque.

» L'innocence d'une vie sainte avait conservé au vieux prêtre la force et la verdeur de ses dernières

années et rien ne se pouvait voir de plus vénérable que son aspect.

» Il était assis dans un grand fauteuil de tapisserie, les deux mains jointes sur sa poitrine, — les boucles de ses cheveux, aussi blancs que la neige, encadraient sa noble et calme figure.

» — Que voulez-vous de moi, Monseigneur ? — me demanda-t-il.

» — Monsieur le curé, — lui dis-je, — je vous en prie, appelez-moi votre enfant...

» — Eh bien, — reprit-il, — que voulez-vous de moi, mon enfant ?

» — Deux choses.

» — Lesquelles ?

» — Vous prier de recevoir une confidence grave ; — vous demander les secours de votre saint ministère...

» — Je suis prêt à l'un comme à l'autre.

» — Ce que j'ai à vous dire est grave, je vous le répète, monsieur le curé, — promettez-moi donc le secret...

» — Je vous le promets, comme s'il s'agissait de recevoir votre confession.

» — Alors, mon père, écoutez-moi...

» J'hésitai pendant un instant, puis je dis d'une voix ferme et d'un cœur résolu :

» — J'aime Geneviève Galliot.

» — Vous l'aimez d'une affection sincère et fraternelle, — répondit le vieux prêtre, — je n'en doute pas, mon enfant...

» Je secouai la tête, et j'ajoutai :

» — Vous vous trompez, mon père, je l'aime d'un amour qui a commencé avec les premiers battements de mon cœur et qui ne finira qu'avec ma vie...

» Le curé leva les yeux et les mains vers le ciel.

» — Que me ditez-vous là?... — s'écria-t-il.

» — La vérité, mon père.

» — Mais, du moins, ma chère fille Geneviève ne partage point, je l'espère, cet amour insensé ?

» — Geneviève m'aime d'une tendresse égale à celle qu'elle m'inspire.

» — Malheureux enfants!... — malheureux enfants!... — murmura le prêtre.

» — Voilà, — repris-je, — voilà la confidence que j'avais à vous faire. — Maintenant, mon père, voici quel est le service que j'attends de vous...

» Le regard du curé de Rouvres exprima claire-

ment qu'il s'effrayait d'avance de ce que j'allais lui demander.

» Je poursuivis :

» — Je viens vous supplier, mon père, de bénir le plus tôt possible mon union avec Geneviève.

» — Un mariage secret!... — dit-il.

» — Un mariage secret, oui, mon père. — Je voudrais, vous le comprenez bien, pouvoir entourer ce mariage de pompe et de solennité, car jamais fille de sang royal ne me rendrait aussi fier de son alliance que je le serai de celle de Geneviève; mais, par malheur, c'est impossible!... Ainsi donc, je vous le demande avec instance, mon bon père, fixez le jour de notre union...

— Non! — répondit lentement le prêtre, — non, je ne fixerai pas ce jour.

— Pourquoi donc?... — demandai-je avec stupeur.

— Parce que, — dit-il, — je ne célébrerai point ce mariage.

» — Et qui vous en empêchera?...

» — Ma conscience, — mon devoir, — le respect que je dois à votre famille, — l'intérêt que je vous porte, — l'affection que j'ai vouée à Geneviève ..

— Quoi! — m'écriai-je, — l'intérêt que vous me

portez, l'affection que vous avez vouée à Geneviève, vous empêchent de consentir à notre bonheur commun!...

» — Oui, — dit le vieillard, — et je vais vous le prouver...

» Mais je ne lui laissai pas le temps de parler.

» — Comment, — poursuivis-je, — votre conscience peut-elle vous empêcher de bénir une union légitime?... — Je ne peux pas, je ne veux pas comprendre cela et, sans mon respect pour vos cheveux blancs et pour le caractère sacré dont vous êtes revêtu, je dirais que vous cherchez à me tromper, dans quelque but que j'ignore!...

» J'avais prononcé ces dernières paroles avec amertume et avec colère.

» Le curé de Rouvres sourit tristement.

» — Voilà donc, — dit-il, — voilà par quel chemin fatal les passions conduisent à l'aveuglement et à l'injustice!...

» Ce peu de mots me rappelèrent à moi-même.

» — Mon père, — murmurai-je, — pardonnez-moi!... — je regrette vivement les paroles qui viennent de m'échapper...

» — Je ne m'en souviens plus, — répondit le

prêtre, — et je vous prie, mon enfant, de m'écouter pendant un instant avec attention...

» — Je vous écoute, mon père.

» — Ma conscience, vous ai-je dit, — reprit le curé, — m'empêche de consentir à ce que vous demandez de moi. — La raison en est bien simple. — Dieu lui-même a prescrit aux enfants le respect et la soumission envers leurs parents; — or, le mariage étant un des actes les plus graves et les plus importants de la vie, est celui auquel ne doit, dans aucun cas, manquer la sanction paternelle! — Comment voulez-vous donc que je puisse bénir consciencieusement une union qui, j'en suis certain, serait loin d'être approuvée par votre père?...

» Je ne répondis pas.

» Le vieux prêtre reprit :

» — J'en arrive au respect que je dois à votre famille. — Songez donc, mon enfant, au nom que vous portez! — Songez donc que le sang de Henri IV coule dans vos veines! — Songez donc que vous êtes cousin du roi, et pensez à la colère et surtout au chagrin de tous les vôtres en apprenant une mésalliance...

» — Une mésalliance! — m'écriai-je, — quel mot déplorable et quelle idée absurde!... — Quoi! Gene-

viève, Geneviève qui possède la jeunesse et la beauté, toutes les grâces et toutes les vertus, Geneviève ne me vaudrait point, parce qu'elle n'a pas comme moi cette longue suite d'aïeux illustres que le hasard m'a donnés ; et je m'abaisserais en la prenant pour femme !... — Allons donc !... — Vous, monsieur le curé, vous, ministre du Dieu fait homme et venu au monde dans une étable, ce n'est pas sérieusement que vous pouvez me parler ainsi !...

» — Mon cher enfant, — répondit le curé, — au point de vue évangélique vous avez cent fois raison... — Un jour viendra (je l'espère du plus profond de mon cœur), un jour viendra où s'effaceront ces distinctions vaines de caste et de naissance, et où la seule vertu sera la vraie noblesse ! — Mais ce jour-là n'est point encore arrivé, et il ne nous appartient pas de nous révolter contre les lois et contre les usages de la société au milieu de laquelle nous vivons ! — Je suis bon Français, Monseigneur, et le respect que je dois à mon roi m'interdit de consacrer l'union du prince de Lamballe avec Geneviève Galliot !

» Je baissai de nouveau la tête.

» Pour la seconde fois, je ne trouvais rien à répliquer à la logique inflexible du curé de Rouvres.

» Le vieillard continua :

» — Ce n'est pas tout ! — j'en arrive à mon intérêt pour votre bonheur personnel et à ma tendresse pour Geneviève, qui me défendent impérieusement de faire ce que vous me demandez... — En ce moment, cette passion juvénile qui cause tant de malheurs en ce monde et qu'on nomme *l'amour*, vous aveugle et vous éblouit ; mais, croyez-moi, mon enfant, ce mariage que vous souhaitez ne vous rendrait pas longtemps heureux... — Un jour (jour plus prochain que vous ne le pensez), une légitime ambition, l'orgueil de votre rang, reprendraient le dessus dans votre âme, vous gémiriez tout bas d'avoir placé devant vous un infranchissable obstacle, vous maudiriez cet obstacle, et la pauvre Geneviève, s'apercevant de vos tristesses et de vos chagrins, paierait de bien des larmes la position que vous auriez voulu lui faire, position légitime sans doute, mais, à tout prendre, douteuse et équivoque... — Voilà mes raisons, mon enfant ; — qu'avez-vous à répondre ?...

» Je ne cherchai même point à réfuter ce que le curé de Rouvres venait de me dire. — Je sentais trop bien qu'il aurait toujours le dessus dans une discussion sérieuse et raisonnée.

» J'essayai de le convaincre par l'attendrissement.

» — Mon père! — m'écriai-je, — je ne m'appartiens plus! — J'ai fait un serment, un serment sacré; et vous ne voudriez point me faire manquer à la parole jurée, à ma parole de gentilhomme!...

» — Un serment... — répéta-t-il.

» — Oui, mon père; et je vais vous dire dans quelles circonstances, et vous verrez si ces circonstances ne le rendent pas plus inviolable encore...

» Alors, chère maman, je commençai au curé de Rouvres le long récit que je viens de vous faire, et je le continuai jusqu'au bout.

» Plus d'une fois, tandis que je parlais, je vis les yeux du vieux prêtre devenir humides, et son visage peindre les profondes émotions que ressentait son cœur.

» Pour la seconde fois il leva ses regards et ses mains vers le ciel, quand je parlai de la promesse solennelle faite à Suzanne Galliot, une heure après sa mort.

» — Eh bien! — lui dis-je à mon tour quand j'eus achevé, — que me répondrez-vous, mon père?...

» Le vieillard baissa la tête pendant un instant, puis il me dit :

» — Mon pauvre enfant, rien n'égale l'imprudence du serment que vous avez fait ; mais je vous délierai de ce serment fatal, et, si vous ne croyez point que mon autorité soit suffisante pour cela, je m'adresserai à plus haut que moi et je remonterai, s'il le faut, jusqu'au pape...

» — Ah ! m'écriai-je, — et me relèverez-vous aussi des serments de mon cœur ? me relèverez-vous de ma tendresse ? — Je veux Geneviève pour femme ; j'aime mieux mourir que de ne la point avoir, et je vous supplie, mon père, je vous supplie à deux genoux de me la donner !...

» — Je ne peux pas, — répondit le prêtre.

» — Ainsi, vous refusez !...

» — C'est mon devoir de le faire...

» — Adieu ! alors, adieu ! vous qui brisez mon cœur et qui causez mon désespoir ! Adieu ! et ne vous en prenez qu'à vous de tous les malheurs qui vont arriver par votre faute !...

» Je m'élançai hors de la chambre et je quittai le presbytère, la tête perdue et à moitié fou. »

VIII

Philippe d'Orléans.

— Mon enfant, — dit alors madame de Créquy, — n'admirez-vous pas combien les cœurs honnêtes et les esprits justes se rencontrent facilement? — Les paroles de ce bon curé de Rouvres, lorsqu'il vous prédisait que votre union avec Geneviève ne vous rendrait heureux ni l'un ni l'autre, sont presque celles dont je me suis servie tout à l'heure au même sujet; et ses pensées, à propos de tout le reste, sont entièrement et identiquement les miennes.

— Chère maman, répondit le prince, — vous et le curé de Rouvres, vous vous êtes trompés tous les deux.

— En quoi donc?

— En cela que ce qui manque à notre bonheur vient uniquement, ainsi que vous le verrez bientôt, de ce que je ne puis pas me donner tout entier à mon amour. — J'aime Geneviève, — je l'aime comme jamais femme n'a été aimée, — je l'aimerai toujours; et, bien loin de la considérer comme un obstacle et de me lasser d'elle, je la mets mille fois au-dessus de cette ambition, de cet orgueil de caste et de tous ces autres préjugés dont me parlait le curé de Rouvres, et qui, selon moi, ne sont que de grands mots sonores et vides!... — Eh! que m'importent, après tout, ma naissance et ma fortune?... — Que m'importent mon blason et mes apanages?... — Marquise de Créquy, vous connaissez la modestie de mon père, mais vous ne savez pas combien mon cœur a de simplicité!... — C'est à me faire douter quelquefois que je so is du sang royal!...

— Mon enfant, — répondit la marquise, — ne tombez pas dans des déclamations philosophiques et dans des amplifications d'écolier. — Ce n'est pas une dissertation que vous avez à me faire, c'est un récit que vous devez m'achever.

— Je continue — fit M. de Lamballe.

Et il reprit :

— Vous jugez bien, chère maman, que, pendant toute la journée et toute la nuit qui suivirent l'entretien que je viens de vous raconter, il me fut impossible de goûter aucun calme. — Mes pensées bouillonnaient dans mon cerveau comme le contenu d'un creuset placé sur une braise ardente ; — je formais les projets les plus extravagants, et j'y renonçais au bout d'une minute. — Je maudissais le curé de Rouvres, et je me plaignais de la destinée qui m'avait fait, pour mon malheur, naître dans un rang si élevé !...

» Le lendemain, je repris le chemin de Rouvres.

» Je voulais voir Geneviève, — lui raconter ce qui s'était passé la veille et chercher avec elle un moyen d'arriver à ce mariage qui devait combler tous nos vœux.

» En arrivant, je trouvai fermée la porte du presbytère, qui d'habitude était toujours ouverte.

» Je sonnai.

» Ce ne fut pas la sœur du curé qui vint m'ouvrir, ce fut le vieux prêtre lui-même.

» En le voyant, toute mon exaltation tomba.

» — Monseigneur, — me dit-il, — que demandez-vous?...

» Je ne répondis pas. — Après ce qui s'était passé entre nous je pressentais bien qu'il ne me laisserait point parler à Geneviève.

» Au lieu de me faire entrer il sortit avec moi. — Il me prit la main et me conduisit, à travers le cimetière, jusque dans la sacristie de son église.

» Là il reprit, d'un ton grave et avec un visage sévère :

» — Mon enfant, votre âme est malade, je le sais. — Elle se complaît dans son mal et mes paroles, que Dieu dictait, ont été impuissantes pour la guérir. — Hier, en me quittant, vous m'avez menacé de malheurs qui devaient retomber sur ma tête. — Cette menace ne m'épouvante point, cependant je tâcherai d'en prévenir l'effet, sinon pour moi, du moins pour une autre personne à laquelle je m'intéresse profondément... — Vous devinez de qui je veux parler. — Or, voici ma volonté suprême et mon irrévocable résolution : — je vous ai promis le secret relativement à votre démarche d'hier et je tiendrai ma promesse, mais je n'ai pas promis de ne point agir et j'agirai en effet. — Geneviève Galliot est orpheline,

elle est ma pupille, elle est ma fille devant Dieu! Je dois veiller, je veillerai sur elle. — Le presbytère vous est désormais fermé, vous ne verrez plus Geneviève, vous ne lui parlerez plus, et, si vous vous efforciez de tromper ma vigilance, si vous ne reculiez pas devant un éclat qui perdrait la pauvre enfant, je chercherais pour elle, dans un cloître, un tranquille refuge, un asile inviolable. — J'ai dit, — Monseigneur, — n'essayez point de m'ébranler car vous n'y parviendriez pas...

» Le curé de Rouvres attendit pendant un instant ma réponse, — puis, voyant que je restais muet et anéanti, il s'inclina devant moi et me laissa seul.

» A partir de ce moment jusqu'à celui où je me retrouvai dans mon appartement, au château d'Anet, je n'eus ni la conscience de mes actes, ni celle de mes pensées.

» Mon apparence devait être celle d'un homme dont la raison vient de s'évaporer tout à coup.

» Enfin je revins à moi-même et ce fut pour éprouver dans toute son angoisse le sentiment de la plus amère douleur que l'âme humaine puisse ressentir.

» Ainsi donc, c'en était fait de tous mes rêves, — de toutes mes espérances !...

» J'étais à jamais séparé de Geneviève ! — Oui, à jamais, car je savais bien que le curé de Rouvres serait inflexible et je ne pouvais songer à un éclat dont l'unique résultat devait être de désespérer ma famille sans me rapprocher de celle que j'aimais.

» D'un autre côté, je me représentais Geneviève, désolée comme moi et comme moi pleurant, et maudissant la tyrannie qui nous éloignait l'un de l'autre.

» Je ne trouvai pas en moi-même de forces suffisantes pour lutter contre mon chagrin. — Je m'abandonnai sans résistance au flot amer qui m'emportait, je souhaitai de mourir, et comme si le ciel avait entendu et avait exaucé mes vœux, je tombai dangereusement malade.

» Pendant quelques jours, je fus — dit-on — entre la vie et la mort, — puis la vigueur de ma constitution, réunie à celle de ma jeunesse, m'arracha au péril. — J'appris que j'étais sauvé et je m'en affligeai dans toute la sincérité de mon âme.

« Ma convalescence touchait à son terme quand je

vis entrer dans ma chambre un domestique qui se nommait Champagne.

» Ce jeune homme, celui de tous mes gens que j'aimais le plus, était mon filleul, et, tout à la fois, mon inspecteur du manége et mon homme de confiance — Il avait environ deux ans de moins que moi.

» Il s'approcha doucement de mon lit.

» Je ne dormais pas.

» — Que veux-tu ? — lui demandai-je.

» — Monseigneur, — me répondit-il, — il y a en bas un individu qui insiste pour avoir l'honneur d'être admis auprès de Monseigneur...

» — Un individu ?...

» — Oui, — un jeune homme.

» — Comment s'appelle-t-il ?

» — Il refuse de décliner son nom.

» — De quelle part vient-il ?

» — Il ne veut pas le dire et prétend ne pouvoir répondre qu'aux questions qui lui seront adressées par Monseigneur lui-même...

» — Quelle est l'apparence de cet homme ?

» — Il me paraît tenir le milieu entre le laquais et l'intendant. — Son visage est sournois et son regard ne me semble pas franc,

» — Je ne puis recevoir tous les inconnus qui jugeront à propos de se présenter... — répliquai-je.

» — C'est précisément ce que je lui ai dit, et j'hésitais même avant de prévenir Monseigneur ; mais il a tant appuyé sur l'extrême importance de ses communications que je n'ai pas osé prendre sur moi de le congédier sans en avoir reçu l'ordre.

» — Il n'y a pour moi — pensais-je — qu'une seule chose au monde qui soit importante, et ce ne peut être pour cela que vient cet homme !...

» Puis je donnai tout haut l'ordre de le renvoyer.

» Champagne sortit de ma chambre.

» Il y revint au bout de cinq minutes. — Sa physionomie semblait embarrassée et il tenait un carré de papier plié en forme de lettre et soigneusement cacheté.

» — Eh bien ! — lui dis-je, — qu'y a-t-il encore ?...

— Monseigneur, — répondit-il, — cet homme n'a pas voulu partir. — Il m'a demandé du papier et une plume, et il a écrit pour Monseigneur quelques lignes que voici...

» Je pris avec impatience le billet que me pré-

sentait Champagne, je le décachetai et j'y jetai les yeux.

» Jugez, chère maman, de la profonde stupeur avec laquelle je lus ce qui suit :

» Monseigneur,

» Le plus humble de vos serviteurs prend la li-
» berté de solliciter de vous un moment d'audience.
» — Il doit vous remettre en main propre, ainsi
» qu'il en a mission, une lettre venue de haut lieu
» et dans laquelle il s'agit de M. le curé de Rou-
» vres, ET ENCORE D'UNE AUTRE PERSONNE. » —

» Ces derniers mots étaient deux fois soulignés.

» — Champagne, — m'écriai-je, — amène-moi cet homme, amène-moi cet homme à l'instant !...

» Au bout de quelques minutes, employées par moi à me torturer l'esprit pour chercher le sens des lignes mystérieuses que j'avais sous les yeux, Champagne rentra avec l'inconnu.

» Ce dernier était bien le personnage que mon valet m'avait dépeint un instant auparavant.

» Il était jeune encore, — de taille moyenne, — vêtu de brun de la tête aux pieds comme un mar-

chand ou comme un bourgeois, et ses longs cheveux plats, sans poudre, tombaient de chaque côté de sa figure olivâtre, régulièrement belle, mais hypocrite et astucieuse et offrant le type italien le plus prononcé.

» Cet homme me déplut souverainement.

» Je fis signe à Champagne de sortir.

» Nous restâmes seuls.

» — Vous avez désiré me parler et ne parler qu'à moi?..... — dis-je alors.

» — Oui, Monseigneur, — me répondit-il.

» — Vous m'avez fait passer ces quelques lignes?...

» — Oui, Monseigneur.

» — Qui prétendez-vous désigner — demandai-je — par ces mots que vous avez soulignés : *Fe[illegible]e une autre personne?*

» — Je prétends désigner — répliqua-t-il — mademoiselle Geneviève Galliot.

» En entendant ce nom prononcé par une telle bouche, je ressentis un petit frisson.

» — Qui êtes-vous? — m'écriai-je alors, — et de quelle part venez-vous à moi?

» — Je suis l'homme de confiance de monsei-

gneur le duc d'Orléans, et je viens de sa part.

» — De la part du duc d'Orléans! — répétai-je avec stupeur et ne pouvant croire ce que j'entendais.

» — Oui, — continua cet homme avec une netteté singulière et un aplomb prodigieux, — de la part du duc d'Orléans, le gendre de son altesse sérénissime monseigneur le duc de Penthièvre et le beau-frère de monseigneur le prince de Lamballe à qui j'ai l'honneur de parler.

» Vous savez, chère maman, que depuis que mon père, par déférence pour la volonté du roi, a donné la main de ma pauvre sœur à Philippe d'Orléans, lequel est bien loin de la rendre heureuse, mon aversion naturelle pour ce prince n'avait fait qu'augmenter chaque jour, et j'avais cessé d'avoir avec lui d[illegible] rapports de famille que ceux que l'étiquette exigeait impérieusement.

» Rien au monde ne pouvait donc me surprendre davantage que de recevoir à l'improviste un message de mon beau-frère, et à quel sujet encore?... Au sujet de Geneviève Galliot!

» Comment le duc d'Orléans avait-il pu surprendre le secret de mon amour, que je croyais enseveli dans une nuit profonde et connu seulement de trois

personnes, Geneviève, le curé de Rouvres et moi?...

» Il y avait là quelque chose d'absolument incompréhensible.

» Je me tournai vers l'émissaire du Palais-Royal, et je lui dis fort sèchement :

» — Que me veut votre maître?

» — J'ai là une lettre qui répondra mieux que mes paroles à la question de Monseigneur.

» — Donnez.

» Le messager de mon beau-frère portait, sous son bras gauche, un large portefeuille de maroquin noir.

» Il l'ouvrit et il en tira une enveloppe de grande dimension, scellée de cire rouge aux armes de la maison d'Orléans.

» Je pris cette enveloppe et je parcourus précipitamment la lettre qu'elle contenait.

» Je ne me souviens pas des expressions de cette lettre, mais en voici le sens littéral : — Le duc d'Orléans, dans les termes de la plus bienveillante affection, me témoignait tous les regrets qu'il éprouvait de voir qu'un nuage passager s'était interposé entre nous. — Il venait de trouver une occasion de m'être agréable et il la saisissait avec empressement, espé-

rant me faire ainsi revenir sur des préventions aussi injustes que désolantes. — Le hasard lui avait appris ma profonde tendresse pour une jeune paysanne — un ange! — disait-il, — qui s'appelait Geneviève Galliot. — Il n'ignorait ni ce que j'avais fait déjà pour cette jeune fille, ni mes projets à son égard. — Il savait que le curé de Rouvres avait refusé de prêter les mains à un mariage secret, — il savait que je ne pouvais plus voir Geneviève et que la maladie qui avait failli me tuer provenait du chagrin de cette séparation. — Il ajoutait que si je voulais bien le venir voir au Palais-Royal, il se faisait fort de mettre un terme à mes soucis et à mes chagrins d'une façon qui me satisferait entièrement. — Il terminait, enfin, par de nouvelles et véhémentes protestations d'attachement.

» Je dis à l'envoyé de mon beau-frère qu'il me fallait le temps de réfléchir avant de répondre à la lettre qu'il venait de m'apporter, mais que cette réponse ne se ferait pas attendre.

» Une fois seul, je m'enfonçai en effet dans une méditation sérieuse et profonde.

» Mon irrésolution était extrême.

» D'une part, un rapprochement avec le duc d'Or-

léans ne me plaisait guère, et il me répugnait de voir ce prince, le héros cynique de tant d'orgies crapuleuses, de tant de bacchanales inouïes, s'entremettre dans mes chastes amours.

» Je me disais cela et je me décidais presque à repousser des offres qui, sous leur bienveillance apparente, pouvaient cacher un piége.

» Mais, d'un autre côté, si je n'agissais pas sans retard, Geneviève était perdue pour moi. — Il fallait donc, à tout prix, en obtenir la possession immédiate. — Or, le duc d'Orléans pouvait être disposé sérieusement et de bonne foi à me venir en aide et dans tous les cas il lui était impossible, quoi qu'il fît, d'empirer la situation des choses. — D'ailleurs, un amant désespéré est comme un nageur qui se noie, il se raccroche à tout ce qui (à tort ou à raison) peut lui paraître une planche de salut.

» Je résolus de tenter la fortune.

» En conséquence je répondis au prince que je me rendrais au Palais-Royal aussitôt que le rétablissement de ma santé me le permettrait.

» Cela ne tarda pas.

» Je m'étais repris à une espérance; — ma vie avait un but; — les forces me revinrent rapidement,

» Au bout de quelques jours, j'arrivais à Paris et je me faisais conduire au Palais-Royal.

» Le duc d'Orléans me reçut avec une tendresse si expansive que j'en fus touché, je l'avoue, et que je me demandai si mes préventions à son endroit n'étaient pas complétement injustes ou tout au moins exagérées.

» Il ne me fit point languir, et sachant combien je devais avoir hâte de lui voir aborder le sujet à propos duquel il m'avait écrit, il me parla de Geneviève et il le fit dans les termes d'une délicatesse infinie.

» Il me dit que je devais m'estimer heureux d'avoir rencontré sur le chemin de ma vie le plus précieux des biens de ce monde, — le diamant sans tache et presque introuvable, — l'amour d'une femme comme Geneviève.

» Il blâma énergiquement le rigorisme outré du vieux curé de Rouvres, il déclama contre les préjugés du vulgaire et l'inégalité des conditions sociales, et il termina en m'offrant de faire consacrer mon mariage dans la chapelle du Palais-Royal par son aumônier l'abbé Maguire.

» Cette proposition me combla d'une joie si vive que je me jetai dans les bras de mon beau-frère et

que je l'embrassai en le remerciant et en lui demandant pardon d'avoir douté jusqu'alors des véritables sentiments qui l'animaient à mon égard.

» — Voulez-vous me prouver, — me dit-il, — que vous êtes entièrement revenu sur mon compte et que vous m'avez rendu toute cette affection que je souhaite vous inspirer ?...

» — Oui, je le veux... — répondis-je, — et de grand cœur !...

» — Eh bien ! accordez-moi la faveur d'être l'un des témoins de votre mariage...

» — Si vous ne me l'eussiez proposé, je vous l'aurais offert moi-même.

» — Merci ! mille fois merci ! — s'écria-t-il, — je ne saurais vous dire combien vous me rendez heureux !...

» Je m'absorbai pendant un instant dans le radieux délire qui s'emparait de moi, puis une pensée soudaine me vint et je dis :

» — Il y a un obstacle.

» — Lequel ?

» — Geneviève est à peu près prisonnière au presbytère de Rouvres... Je ne puis ni la voir ni lui parler...

» — N'est-ce que cela? — Vous vous tourmentez pour bien peu de chose!...

» — Mais, enfin, comment faire?...

» — Ceci me regarde. — Ne vous inquiétez de rien, — j'agirai pour vous et avec vous... — Mettez vous l'esprit en repos, — dans huit jours, au plus tard, vous serez le tranquille et légitime possesseur de votre charmante bien-aimee...

» — Vous me répondez de tout?

» — De tout absolument.

» — Dois-je tenter une démarche?

» — Non, — du moins jusqu'à nouvel ordre. — Retournez au château d'Anet, où celui de mes gens que je vous ai déjà envoyé vous tiendra au courant de mes démarches et de leur résultat.

» — Je me tais, car des paroles seraient insuffisantes pour vous témoigner ma reconnaissance...

» — Vous ne m'en devez pas... — Le bonheur de vous être utile est le seul auquel j'aspire.

» — Un mot encore, je vous prie...

» — Dites.

» — Comment avez-vous appris mon amour pour Geneviève, amour que je croyais inconnu du monde entier?

» Il me sembla voir une légère nuance d'embarras sur le visage de mon beau-frère.

» Cependant il me répondit au bout d'une minute et d'un air de franchise :

» — Ne m'interrogez point à ce sujet, je vous en prie, — je serais obligé, pour vous répondre, de révéler un secret qui n'est pas le mien...

» Je n'insistai point, mais je m'étonnai, malgré moi, de la réponse du duc d'Orléans.

» L'entretien ne se prolongea pas plus longtemps.

» Le duc me serra les mains et me dit :

» — A bientôt! — et je pris la route d'Anet.

» Quatre jours se passèrent sans que j'entendisse parler de rien ni de personne.

» Enfin le cinquième jour, dans la matinée, Champagne me prévint que l'inconnu — (c'est ainsi qu'il désignait l'émissaire du Palais-Royal) — était au château et demandait à me voir.

» Je le fis introduire sur-le-champ.

» — Qu'avez-vous à m'apprendre? — lui demandai-je.

» — Monseigneur, — me dit-il, — c'est pour ce soir.

» — Quoi?

» — L'enlèvement.

» Ce mot me fit tressaillir.

» J'éprouvai je ne sais quelle épouvante en songeant que j'allais préluder par un enlèvement à l'action si sainte et si solennelle du mariage.

» Ce n'était pas ainsi que j'avais rêvé mon union avec ma douce et chaste Geneviève.

» Mais il n'y avait point à reculer et je repris :

» — Que dois-je faire?

» — Il faut, — répondit l'inconnu, — il faut que Monseigneur veuille bien écrire à mademoiselle Galliot pour la prévenir que ce soir, à neuf heures, monsieur le curé de Rouvres s'absentera pour un temps assez long. — Aussitôt après son départ, Monseigneur ouvrira la porte du presbytère à l'aide d'une clef que j'aurai l'honneur de lui remettre, et mademoiselle Galliot gagnera avec Monseigneur une chaise de poste qui stationnera à peu de distance et qui les emmènera tous les deux à Paris.

» — Mais, la lettre que je vais écrire, — demandai-je, — qui la fera parvenir?

» — Je m'en charge.

» — Vous me répondez qu'il n'arrivera point de mal à monsieur le curé de Rouvres?...

» — J'en réponds sur ma vie.

» — C'est bien. — Je vais préparer le billet que vous me demandez et je vous le remettrai dans un instant.

» L'agent de mon beau-frère s'inclina et sortit.

» Je pris une plume et j'écrivis en effet.

IX

Le Mariage.

» — Geneviève, — disais-je dans cette lettre, — mon amie, ma fiancée, bientôt ma femme, — tous nos chagrins, toutes nos douleurs vont avoir un terme. — Ce soir nous serons réunis... — réunis pour ne plus nous séparer, car ce soir tu quitteras avec moi le presbytère de Rouvres et, quelques heures après, un prêtre bénira les liens indissolubles qui nous attachent déjà l'un à l'autre...

» J'entrais ensuite dans tous les détails relatifs à ce qui devait se passer et je demandais à Geneviève de se tenir prête à la tombée de la nuit afin de pouvoir profiter sans retard de l'absence du vieux prêtre.

» J'étais certain d'avance que Geneviève ferait

littéralement ce que j'attendais d'elle et qu'elle m'accompagnerait sans une arrière-pensée et sans un scrupule.

» D'abord sa candeur était trop profonde et trop complète pour lui permettre de soupçonner le mal. — Ensuite sa confiance en moi était entière et elle savait bien que se remettre en mes mains, c'était remettre une sœur entre les mains de son frère.

» Je cachetai ma lettre et je la donnai à l'agent du Palais-Royal qui me quitta en ajoutant qu'il viendrait me chercher quand l'heure en serait arrivée.

» J'appris plus tard que, vers le milieu de la journée, un colporteur s'était présenté au presbytère avec une balle remplie de livres pieux et d'images de dévotion.

» Tandis que le curé et sa sœur faisaient leur choix parmi ce bagage édifiant, le prétendu colporteur avait laissé tomber ma lettre dans l'une des poches du tablier de Geneviève en murmurant à l'oreille de la jeune fille :

» — De la part du prince de Lamballe !...

» Les autres moyens employés par l'émissaire du duc d'Orléans étaient tout aussi simples et tout aussi peu compliqués que celui-là, et cependant jamais je

ne me serais avisé de tels subterfuges, non pas, je crois, que mon esprit soit moins vif et moins ingénieux que celui d'un autre, mais, sans doute, à cause de cette horreur de toute fourberie qui est innée en moi.

» Un peu avant neuf heures du soir, Champagne me prévint que j'étais attendu au bout de l'avenue de la Vicomterie.

» Je me hâtai de me rendre à l'endroit désigné.

» J'y trouvai un carrosse sans armoiries et de la plus modeste apparence, attelé de deux chevaux noirs qui semblaient remplis d'impatience et d'ardeur.

» Le postillon était en selle.

» L'agent de mon beau-frère se tenait debout auprès de la portière, qu'il ouvrit aussitôt qu'il me vit arriver.

» — Montez, Monseigneur, — me dit-il.

» Je pris place dans le fond de la voiture. — L'agent s'assit en face de moi.

» Les chevaux partirent au petit pas.

» — Pourquoi donc allons-nous si lentement? — demandai-je.

» — C'est que nous avons du temps devant nous, Monseigneur.

» — Vous le croyez?

» — J'en suis sûr. — M. le curé de Rouvres n'est pas encore sorti de chez lui...

— Comment le savez-vous?

» L'agent tira sa montre et il en regarda les aiguilles à la pâle clarté de la lune.

» — Il est neuf heures et un quart, — me dit-il ensuite, — à neuf heures et demie un enfant tout en pleurs sonnera à la porte du presbytère et réclamera pour sa mère mourante les secours du vieux prêtre, qui, vous le savez vous-même, Monseigneur, ne se fera point attendre et suivra l'enfant jusqu'à un hameau distant d'une demi-lieue environ...

» — Mais, — dis-je avec une simplicité qui dut faire sourire l'agent, — cette femme mourante, qui donc est-elle?...

» — Elle n'existe pas, Monseigneur, — c'est un être fantastique inventé tout exprès pour la circonstance, et l'enfant disparaîtra dans l'obscurité un peu avant d'arriver au hameau.

» Je ne me souciais pas de continuer plus longtemps cette conversation. — Je gardai le silence

» La voiture ne tarda pas à s'arrêter.

» L'agent descendit le premier et m'abaissa le marchepied.

» Je m'élançai au dehors, je regardai autour de moi et je reconnus parfaitement l'endroit dans lequel nous nous trouvions.

» Cet endroit était situé au milieu d'une prairie, à quatre ou cinq cents pas du presbytère de Rouvres, que nous cachait un bouquet de grands arbres.

» — Venez, Monseigneur, — me dit l'agent.

» Nous nous dirigeâmes du côté du village et nous atteignîmes le cimetière, qui faisait face à la maison curiale.

» Les ténèbres nous enveloppaient entièrement.

» Au bout d'une minute, j'entendis un bruit de voix, la porte du presbytère s'ouvrit et il en sortit deux personnes, le curé et un enfant.

» L'enfant portait une petite lanterne, ce qui me permit de les distinguer.

» — Vous voyez, Monseigneur, — me dit l'agent tout bas.

» Peu à peu la clarté du fallot qui guidait les pas du vieux prêtre s'affaiblit et disparut dans le lointain.

» Il était temps d'agir.

» — La clef?... — demandai-je.

» — La voici.

» Je pris la clef que me tendait l'agent, je traversai l'étroite rue qui séparait le cimetière de la cure et j'ouvris doucement la porte.

» Il se fit aussitôt un bruit d'étoffes agitées et j'entendis une voix douce, une voix bien connue, une voix qui me remua le cœur, demander avec un léger tremblement :

» — Est-ce vous, Louis?

» — Oui, ma Geneviève, c'est moi, viens...

» La jeune fille sortit, et comme à mon gré elle ne marchait pas assez vite, je la pris dans mes bras et je l'emportai rapidement dans la direction du carrosse.

» L'agent nous y avait précédés.

» Je mis Geneviève en voiture. Je m'élançai à côté d'elle; — l'agent referma la portière et monta sur le siége, — le postillon fouetta et éperonna ses chevaux qui partirent avec la rapidité de l'éclair, et nous roulâmes comme un tourbillon sur la route de Paris.

» Il me serait impossible, chère maman, de vous

donner une idée, même imparfaite, de ce que j'éprouvais en ce moment.

» Avoir cru Geneviève perdue pour moi et la sentir à mes côtés, presque dans mes bras, — savoir que dans quelques heures elle serait ma femme devant Dieu et que tous les trésors de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté, m'appartiendraient pour toujours. — C'était trop de bonheur!...

» Geneviève partageait ma joie, mais il s'y mêlait une pensée pénible qui me fit voir combien cette chère enfant valait mieux que moi.

» Au milieu de l'ivresse de notre réunion, elle s'affligeait en songeant à la douleur qu'allait ressentir le vieux curé de Rouvres en ne la retrouvant plus.

» — Nous le consolerons, — lui répondis-je, — et pour le récompenser de ce qu'il a fait pour toi, ma Geneviève, nous rendrons son église et ses pauvres plus riches qu'il n'aurait jamais osé le désirer ni le rêver...

» Geneviève souriait à mes paroles et me pressait la main.

» Notre voyage fut un long enchantement.

. . . . . .

» Je ne veux point, chère maman, m'appesantir

davantage sur ces détails. — D'ailleurs, je ne le pourrais pas. — On aime à raconter longuement les chagrins qu'on a soufferts, les douleurs qu'on a ressenties. — Le bonheur se peint en peu de mots.

» Nous arrivâmes à Paris.

» Le duc d'Orléans nous attendait. — La chapelle était illuminée, — le prêtre montait presque à l'autel.

» Une heure après avoir quitté le carrosse qui nous avait amenés, nous prononcions le *oui* solennel et Dieu sait avec quelle ivresse mutuelle et indicible !

» C'en était fait, — Geneviève Galliot était princesse de Lamballe !!! »

Le prince se tut.

— Mon cher enfant, — lui dit alors madame de Créquy, — comment se fait-il qu'avec votre haute intelligence vous n'ayez pas deviné que le duc d'Orléans vous tendait un piége?...

— Un piége!... — répéta M. de Lamballe.

— Sans doute ?

— Je ne vous comprends pas...

— Je vais m'expliquer : — Le duc n'a-t-il point épousé votre sœur?...

— Oui, mais je ne vois pas quel rapport...

— Attendez. — Le duc, soyez en sûr, a fort bien

calculé que les enfants provenus d'un mariage secret ne pourraient jamais être considérés comme apanagistes ni comme héritiers de votre immense fortune. — La duchesse d'Orléans, votre sœur, deviendrait par conséquent et nécessairement l'unique héritière de M. de Penthièvre et de vous. — C'est pour cela, et pour cela seulement, croyez-le, qu'il a aplani avec une infernale hypocrisie les sentiers détournés qui pouvaient aboutir à une mésalliance. — C'est pour cela qu'il a fait consacrer votre mariage dans sa chapelle et qu'il a voulu être l'un des témoins d'une union qui n'était ni plus ni moins qu'un acte d'exhérédation...

— Ah! — s'écria le prince de Lamballe avec amertume, — est-il bien possible, mon Dieu, que la perversité humaine puisse aller aussi loin?... — est-il bien possible qu'un gentilhomme, un prince, un parent, puisse concevoir un pareil plan et l'exécuter?... — Non, chère maman, je ne le crois pas, — je ne veux pas le croire!...

— Mon enfant, — répondit la marquise, — l'avenir nous apprendra si je m'étais trompée!...

Puis, comme le prince baissait la tête et s'absor-

bait dans une préoccupation sombre et profonde, madame de Créquy reprit :

— Dites-moi maintenant, mon pauvre ami, comment vous n'avez pas trouvé dans votre union tout ce bonheur que vous rêviez...

— C'est bien simple, — répondit M. de Lamballe. — Une fois marié, je me débattis au milieu d'inextricables embarras. — Les exigences de mon rang ne me laissaient guère de liberté, sans compter la difficulté de me soustraire à l'attention et à la curiosité d'un nombreux domestique. — J'avais en outre une crainte extrême d'alarmer et d'affliger mon père et, par la même raison, je tremblais de provoquer la surveillance et la malignité d'une foule d'oisifs dont les bavardages médisants pouvaient arriver aux oreilles de monsieur de Penthièvre.

» D'un autre côté, je ne pouvais laisser Geneviève se montrer à Paris, ne fût-ce que dans une église, car sa merveilleuse beauté n'aurait point manqué d'attirer à l'instant même sur elle tous les regards. — Je ne pouvais pas non plus la cacher à tous les yeux en la gardant en quelque sorte comme prisonnière et je me déterminai à l'établir très-modestement et sans train de maison dans une petite habitation de cam-

pagne à Clamart-sous-Meudon, habitation que j'avais achetée à monsieur Bouret de Valroche et qui se trouvait très-voisine du château de mon père à Sceaux-Penthièvre, où je vais, comme bien vous pensez, le plus souvent possible.

» J'ai fait pour le mieux et tout cela n'empêche pas que les arrangements de mon père, une indispensable prudence et les impérieux devoirs de ma position, exigent souvent que je sois à Paris ou à Versailles pendant sept ou huit jours de suite, sans pouvoir mettre les pieds à Clamart ou sans pouvoir y rester plus de dix minutes.

» Jugez de ce que doit souffrir ma douce Geneviève, ma pauvre jeune femme bien-aimée, dans cet apparent abandon et traînant le plus souvent, solitaire et désolée, des journées interminables!

» Geneviève, aujourd'hui madame de Saint-Paër (c'est le nom de l'un des fiefs de la principauté de Lamballe), Geneviève m'écrit tous les matins et souvent deux fois par jour.

» Je n'ai d'autre embarras que de recevoir ses lettres, attendu qu'elles arrivent par la petite poste; mais, quand il s'agit de lui envoyer les miennes, j'ai tant de précautions à prendre et de ménagements à

garder que les difficultés deviennent prodigieuses.

» Une lettre mise à la poste à Paris n'arrive dans la banlieue que le troisième jour, et dans toute ma livrée il n'y a qu'un seul domestique en qui j'aie assez de confiance pour oser l'envoyer à Clamart.

» Ce domestique est ce même Champagne, mon filleul, dont j'ai déjà eu l'occasion de prononcer le nom, et son frère est valet de chambre de madame de Saint-Paër.

» Afin d'éviter de leur part un jugement défavorable à l'honneur de ma chère Geneviève, j'ai cru devoir leur confier le secret de ma véritable position, comme aussi, dès le lendemain de notre mariage, Geneviève et moi nous le révélâmes par une lettre au vénérable curé de Rouvres...

— Cher prince, — interrompit la marquise de Créquy, — ce fut peut être une imprudence, mais elle attestera du moins votre moralité charitable et la délicatesse de votre noble cœur.

XIII

Le Portrait de Greuze.

— Mes alarmes sont continuelles, — reprit M. de Lamballe; — mon père est, après Geneviève, la personne que j'aime le plus en ce monde. — Je sais que son chagrin serait profond s'il apprenait la vérité, et je tremble toujours qu'une indiscrétion ou une imprudence ne viennent la lui faire connaître.

» Il y a deux mois environ, je conçus le désir d'avoir dans mes appartements de Paris un beau portrait de Geneviève, afin que, quand je serais séparé de cette chère enfant, son image adorée restât du moins sous mes yeux.

» Greuze était le seul artiste dont le pinceau me parût digne de reproduire les traits charmants de ma femme.

» Mais je ne pouvais me mettre à la merci d'une indiscrétion du peintre.

» Je voulais que la personne dont il ferait le portrait lui restât inconnue, et qu'il ignorât même où demeurait cette personne.

» En conséquence, j'envoyai chez Greuze mon valet Champagne, auquel, bien entendu, je fis préalablement quitter ma livrée.

» Champagne avait ses instructions.

» — Monsieur Greuze, — dit-il, — voulez-vous vous charger de faire un portrait de femme, lequel portrait vous sera payé mille louis?

» — Sans doute, je le veux, — répondit l'artiste.

» — Il faudra seulement, — poursuivit Champagne, vous soumettre à deux petites formalités qui sont indispensables...

» — Lesquelles?

» — Vous vous laisserez bander les yeux, — vous monterez dans une voiture qui vous conduira auprès de la personne que vous devez peindre. — Une fois arrivé dans la maison de cette dame, vous n'en sortirez que quand le portrait sera complétement achevé, et vous donnerez en outre votre parole d'honneur de ne chercher à découvrir ni le nom de

l'endroit où vous vous trouverez, ni celui de la personne dont vous aurez reproduit l'image...

» Greuze réfléchit pendant un instant, puis il demanda :

» — Me conduira-t-on bien loin?

» — En moins de deux heures vous serez arrivé.

» — La femme dont il s'agit est-elle jeune? ..

» — Oui.

» — Et jolie?...

» — Oui.

» — Je vous demande cela, — poursuivit l'artiste, — parce que mes pinceaux sont tout dépaysés quand il leur faut peindre autre chose que la jeunesse et la beauté.

» Après une nouvelle hésitation d'un peu moins d'une minute, Greuze ajouta :

» — Je n'ai jamais fait de mal à personne, — je ne me connais pas d'ennemi, ainsi votre proposition ne peut cacher un piége. — D'ailleurs, vous m'avez l'air d'un honnête jeune homme...

» — Donc, vous acceptez? — demanda Champagne.

» — J'accepte.

» — Vous vous laisserez bander les yeux?

» — Sans conteste.

» — Vous passerez tout le temps nécessaire dans la maison où on vous conduira?

» — Parfaitement.

» — Vous donnez votre parole d'honneur de ne point chercher à pénétrer le mystère dont on veut s'entourer?

» — Je la donne.

» — Monsieur Greuze, voilà vos mille louis.

» — Quand viendra-t-on me chercher? — demanda l'artiste.

» — Êtes-vous libre ce soir?

» — Oui.

» — Eh bien! donc, ce soir, à dix heures.

» — C'est convenu, — fit Greuze.

» Champagne m'apprit le résultat de sa démarche et j'en fus enchanté.

» A l'heure dite, un carrosse s'arrêtait devant la maison du peintre; — je me trouvais dans ce carrosse que Champagne conduisait lui-même.

» Un commissionnaire se tint devant les chevaux, tandis que Champagne montait pour prévenir Greuze.

» Tous les deux redescendirent au bout d'un instant.

» Je bandai les yeux de l'artiste, ce qui d'ailleurs était une précaution bien inutile, attendu l'épais-

seur des ténèbres. — Champagne regrimpa sur son siége et nous partîmes.

» Je ne prononçai pas un seul mot durant le trajet, de crainte que Greuze ne vînt un jour à me reconnaître à la voix, si le hasard le mettait en relation avec moi et s'il m'entendait parler.

» Nous arrivâmes.

» J'introduisis Greuze dans la petite maison de Clamart et il trouva, dans l'appartement qui lui avait été préparé, un bon souper et un bon lit.

» Geveviève s'amusa fort de la tournure mystérieuse et romanesque que j'avais donnée à cette espèce d'enlèvement du peintre. — D'ailleurs je m'étais arrangé de manière à pouvoir passer quelques jours auprès d'elle, elle se trouvait heureuse et tout lui semblait charmant.

» Le lendemain commencèrent les séances, auxquelles j'assistais caché par un grand paravent.

» J'avais voulu que Geneviève se revêtit d'un costume de paysanne, simple, frais et gracieux comme elle.

» Je vis à merveille que Greuze était ébloui de la beauté de son modèle, — son admiration se formula sur la toile et il enfanta un véritable chef-d'œuvre,

— chef-d'œuvre facile, du reste, car Greuze n'avait qu'à copier fidèlement pour produire le beau idéal.

» Au bout d'une semaine le portrait était terminé et je faisais reconduire le peintre à son logis avec les mêmes précautions qui avaient présidé à son arrivée.

» Il est évident pour moi, maintenant, que Greuze n'a pu résister au désir de conserver pour lui-même une copie de la tête de Geneviève. — Il aura ébauché secrètement cette copie à Clamart et il y aura mis la dernière main dans son atelier.

» Vous savez le reste, chère maman, et vous comprenez quelle a dû être mon émotion en voyant chez vous la reproduction fidèle d'un portrait que je croyais unique, et surtout en apprenant que ce tatableau, — chose étrange! — vous avait été donné par mon père!. .

» Je ne sais ce qui s'est passé en moi. — Je n'ai pas eu le temps de la réflexion. — Il m'a semblé que tout était découvert et je suis tombé foudroyé.

» Maintenant, ce portrait de Geneviève, regardez-le, chère maman, et dites-moi comment vous le trouvez?...

» — Je ne répondrai pas à cette question, — dit madame de Créquy, je ne saurais vous approuver et

je ne veux pas vous adresser des paroles de blâme. Laissez-moi seulement vous dire que l'on ne manque jamais impunément aux obligations de son état, comme vous le voyez par vous-même, Monseigneur. — Et quant à Geneviève, innocente et faible créature, si vous l'aviez aimée parfaitement, vous n'auriez pas manqué de l'éloigner de vous et de l'éviter avec soin, au lieu de lui faire le fatal présent de votre cœur et de votre main!

» Sachez donc, mon pauvre enfant, sachez que lorsqu'on est déplacé dans sa position sociale, on n'est jamais sans trouble! — Il en est des êtres sociaux comme des individus matériels, il ne leur est pas bon de sortir de leur condition!... — Joignez à cela les alarmes, et les frayeurs, et les angoisses mortelles qui doivent assaillir le cœur de votre pauvre femme!... — Vous n'avez pensé qu'à vous, mon prince! — Vous avez cru faire un généreux trait de véritable en épousant une paysanne et vous n'avez fait qu'un acte d'égoïsme!... Au demeurant, vous êtes un homme, tout ce qu'il y a de plus homme et, qui pis est, un amoureux des mieux conditionnés, un véritable amoureux de roman, mon cher ami! — Vous n'avez songé qu'à vous, et, n'en déplaise à ce que vous

me disiez, il n'y a pas longtemps, ce serait encore une preuve que vous êtes de sang royal!

— Chère maman, — dit le prince de Lamballe, — dussé-je encourir de nouveau votre blâme, non-seulement je ne me repens point de ce que j'ai fait, mais, le cas échéant, je le ferais encore...

— Oh! nature humaine! — murmura madame de Créquy, — aveuglement, égoïsme et folie!...

Puis elle ajouta tout haut :

— Enfin, vous savez qu'on doit compter sur ma discrétion dans tous les cas, et surtout quand on a ma parole; mais vous, soyez prudent! — Gardez bien votre funeste secret, — songez à votre père!... ayez pitié de sa douleur!... — Et si le duc d'Orléans vous trahissait! Et si le roi, le chef de votre maison, allait faire sévir contre cette pauvre jeune femme que vous m'avez fait aimer sans la connaître!...

Le prince interrompit madame de Créquy.

— Je l'aime! — s'écria-t-il avec une sorte de délire, — je l'aime et je l'aimerai toujours de toutes les puissances de mon âme! — J'aime toutes choses en elle, oui, toutes choses et jusqu'à l'infériorité de sa naissance! — En pensant à la distance qui devrait nous nous séparer je l'en aime encore plus tendre-

ment et plus fortement! — Il me semble que je me suis élevé moi-même en l'élevant jusqu'à moi! — Tout ce qui touche à sa famille est devenu pour moi cher et sacré et presque vénérable! — Si je vous disais que j'ai fait exhumer son père et sa mère et qu'ils sont ensevelis, non plus dans l'humble cimetière de Rouvres, mais dans l'église d'Anet, entre le mausolée de la duchesse Diane et le cénotaphe d'Henri II?..

» Je vous avouerai pourtant que si les parents de Geneviève n'avaient pas été des gens honorables et parfaitement honorés dans leur pays, c'est une chose qui m'aurait arrêté peut-être et qui, du moins, m'aurait torturé!. .

» J'ai peine à croire, encore aujourd'hui, que j'eusse pu supporter cette sorte de chagrin!...

Le prince de Lamballe s'interrompit, puis il ajouta presque aussitôt, avec un désordre dans les idées qui provenait de son extrême exaltation :

— Le roi!... vous me parlez du roi!... — Ah! si l'on osait s'attaquer à la femme de mon choix... à celle que je veux, que je dois défendre, je me raidirais contre les obstacles du rang et du sang et, ap-

puyé sur mon amour, je serais le plus fort!... — Mais le roi n'est pas un tyran...

» Quant au duc d'Orléans.. — s'il me trahissait!... — disiez-vous... — Le duc d'Orléans n'oserait point!...

— Pourquoi donc cela, Monseigneur?

— Le duc d'Orléans est un lâche.

— C'est vrai, mais il est un traître.

— Enfin, — poursuivit M. de Lamballe avec énergie, — je vous connais et je connais mon père. — Si l'orage grondait contre Geneviève et contre moi, — si la persécution nous atteignait, — c'est à vous, marquise de Créquy, à vous et à lui que j'irais confier ma femme!...

Ces mots terminèrent l'entretien du prince et de la marquise, et monsieur de Lamballe quitta l'hôtel de la rue de Grenelle, après avoir baisé la main de la douairière et jeté un dernier regard au portrait de Geneviève Galliot.

DEUXIÈME PARTIE.

UN MARIAGE SECRET.

I

La Police du Palais-Royal.

Un an environ après l'entretien du prince de Lamballe et de la marquise de Créquy que nous avons rapporté dans le cours des précédents chapitres, midi sonnait à l'horloge du Palais-Royal et un personnage d'assez haute taille et de robuste apparence achevait sa toilette dans une grande chambre à coucher du Palais.

Cette chambre, — quoiqu'il fût midi et quoique les tièdes rayons d'un beau soleil de printemps étincelassent sur les arbres du jardin, — était éclairée par la lueur de vingt bougies parfumées qui combattaient victorieusement la nuit factice que créaient des contrevents toujours fermés.

Nous ne décrirons point le luxe vraiment royal de la pièce dans laquelle nous introduisons nos lecteurs, nous dirons seulement que sur les boiseries d'un blanc mat, rehaussées de filets en or bruni, se voyait une étrange collection de chefs-d'œuvre impudiques, — statuettes scandaleuses, médaillons érotiques et tableaux obscènes — C'était, en petit, un véritable musée pareil à celui que le roi de Naples a réalisé plus tard sur une grande échelle.

L'habitant de cette chambre était déjà à moitié chauve, malgré sa jeunesse et sa force.

Ses cheveux plats et poudrés se collaient sur ses joues blafardes, marbrées par endroits de taches vineuses ; — des pustules de l'aspect le plus révoltant formaient sur son front déprimé une couronne de sinistre augure.

Il achevait sa toilette, avons-nous dit plus haut.

Cette toilette consistait en un frac échancré, — un pantalon de peau blanche, collant, — un gilet de piqué et des bottes à retroussis jaunes, — prétentieux costume indiquant clairement que celui qui le portait était un *anglomane*, — un engoué de Londres, — un homme de clubs et de jockeys, de cheval et de pari.

Dans l'expression de ses yeux ternes et fauves on pouvait démêler au même degré l'impuissance, l'envie, la haine, toutes les passions basses et honteuses, et, quant à ses regards qui fuyaient toujours obliquement et ne pouvaient pas plus soutenir un coup d'œil ferme et scrutateur que ceux du hibou ne supportent l'éclat du soleil, ce n'étaient, en vérité, ni des yeux ni des regards humains.

Cet homme, ou plutôt ce démon, — le beau-frère et le mauvais génie du malheureux prince de Lamballe, — s'appelait Philippe d'Orléans.

Le duc frappa sur un timbre.

Un valet de pied à ses livrées se présenta aussitôt.

— Je déjeunerai ici, — lui dit Philippe, — faites servir.

Au bout de trois ou quatre minutes un maître d'hôtel parut, suivi de deux laquais chargés de plateaux couverts.

Le déjeuner de monseigneur fut placé sur un guéridon d'orfévrerie, à côté duquel on roula un large et profond fauteuil.

Sept ou huit bouteilles de formes différentes étaient plongées dans un vaste rafraîchissoir en argent à moitié rempli de glace.

Sur le guéridon, auprès des mets que le maître d'hôtel venait d'y placer, se voyait un verre de cristal, un seul, mais d'une dimension peu commune.

Ce verre était si grand, que le contenu d'une bouteille pouvait s'y déverser sans le remplir entièrement.

Philippe d'Orléans prit place à cette table et se mit à savourer avec lenteur un repas délicat et copieux.

Un page, placé derrière lui, lui versait de successives et larges rasades des vins de Porto, de Madère, de Chambertin et de Champagne.

A mesure que les plats et les bouteilles se succédaient devant monseigneur, les taches vineuses de son visage s'élargissaient de plus en plus, finissaient par se rejoindre, et noyaient le front, le nez et les joues dans une teinte uniformément violette et pourprée.

En même temps ses yeux fauves brillaient d'un éclat qui ne se pouvait attribuer qu'à la fièvre de l'ivresse se communiquant au sang.

Le duc acheva son déjeuner.

A la place des friandises et des sucreries du dessert, on plaça sur le guéridon une cafetière japonaise

rempli de café brûlant, — une tasse, — un sucrier, — un flacon en verre de Bohême rempli de vieille eau-de-vie et une petite lampe à esprit de vin, à côté de laquelle se trouvaient sur une assiette d'argent des allumettes en papier toutes préparées.

Monseigneur versa d'abord du café dans sa tasse jusqu'à moitié de la hauteur, à peu près, — ensuite il remplit d'eau-de-vie le reste de la tasse en ayant bien soin de ne point mêler le café et l'acool. — Il sucra méthodiquement cette préparation et il y mit le feu.

Ceci fait, il se renversa en arrière, — les mains croisées sur son abdomen satisfait, — suivant des yeux les flammes bleuâtres qui s'élevaient de l'eau-de-vie enflammée, — savourant enfin, dans le silence et le recueillement, le souvenir présent encore des voluptés gastronomiques qu'il venait de goûter.

L'eau-de-vie s'éteignit.

Monseigneur remua doucement le mélange qu'il avait obtenu et l'avala par petites gorgées.

Ensuite il appuya de nouveau sa tête au dossier de son fauteuil, — ses paupières tuméfiées s'abaissèrent sur ses regards louches et il s'endormit profondément,

Pages et valets de pied sortirent de la chambre avec précaution, et le silence le plus profond régna dans cette partie reculée des appartements du Palais-Royal.

Au bout de deux heures environ, monseigneur se réveilla, lourd encore des fumées du vin qu'il venait de cuver.

Il quitta son fauteuil, — fit deux ou trois tours dans sa chambre, — s'approcha d'une glace, — sourit à la reproduction de son image et enfin frappa de nouveau sur le timbre qui servait d'appel.

On accourut.

— Lupiano est-il au Palais? — demanda le duc au valet qui se présenta le premier.

Le valet n'en savait rien.

— Qu'on le cherche, — qu'on le trouve et qu'on l'amène! — dit monseigneur.

Le domestique s'inclina et sortit.

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées que déjà on frappait discrètement à la porte.

— Qui est là? — demanda le duc.

— C'est moi, Monseigneur, — moi, Lupiano, — répondit du dehors une voix caressante et miellcuse.

— Allons, mauvais drôle, entre vite ! — dit monseigneur, je t'attends.

La porte s'ouvrit, puis se referma après avoir donné passage à un individu que nous connaissons déjà et qui n'était autre que l'agent mystérieux dont le duc d'Orléans s'était servi pour mener à bonne fin le mariage du prince de Lamballe avec Geneviève Galliot.

Lupiano avait plus que jamais sa mine sournoise et hypocrite, ses manières basses et flagorneuses.

Quoiqu'il comptât parmi les domestiques du Palais-Royal, il ne portait point la livrée et son costume était celui d'un bourgeois dans l'aisance.

Lupiano jouissait d'une foule de priviléges qu'il devait à la nature toute particulière de ses attributions.

Son poste était un poste de confiance, et une large rémunération payait ses services quotidiens.

Lupiano faisait de l'espionnage pour le compte de monseigneur ; — il était à la tête de la police secrète du Palais-Royal et il cumulait ces nobles fonctions avec celles non moins honorables de fournisseur en chef des plaisirs galants de Philippe.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il eût fallu fouil-

ler longtemps dans les boues de Paris et remuer les sentines les plus impures de la grande ville avant de trouver un être aussi vil, — un drôle aussi abject, — un aussi lâche coquin que ce Lupiano, — Napolitain échappé des galères de son pays.

Il ne manquait d'ailleurs ni d'intelligence ni d'astuce ; — il ne reculait devant aucune mauvaise action, si infâme fût-elle, et, malgré sa couardise, il aurait risqué dix fois la potence et la roue pour quelques louis de quarante-huit livres.

On voit que Lupiano était pour Philippe d'Orléans un être précieux et indispensable.

— Monseigneur m'a fait l'honneur de me demander?... — dit-il, après s'être incliné à trois reprises d'une facon qui faisait le plus grand honneur à la flexibilité de son épine dorsale.

— Oui, je t'ai fait demander, — répondit le duc, — et toi, maraud, tu m'as fait attendre !...

Il n'y avait aucune colère dans la façon dont ces paroles étaient prononcées, mais bien, au contraire, une sorte d'enjouement cynique.

Lupiano le comprit ainsi, car il se permit un sourire. — Il se sentait d'ailleurs le favori du maître,

— J'attends les ordres de Monseigneur, — reprit Lupiano.

— Nous avons à causer, dit le prince, — je te permets de t'asseoir.

L'espion indiqua par un geste qu'il comprenait tout ce qu'il y avait de précieux dans la faveur que le duc d'Orléans voulait bien lui accorder, puis il attira un pliant à quelques pas du fauteuil de monseigneur, et prit place dans une attitude attentive et respectueuse.

Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'entretien confidentiel du prince et de l'espion, nous devons leur apprendre comment il se fait que Lupiano ait joué jusqu'à présent dans cette histoire un rôle beaucoup plus important qu'ils ne le supposent eux-mêmes.

Le duc d'Orléans faisait toujours, partout, pour toutes choses et en toute occasion, emploi de l'espionnage, — mais c'était surtout contre l'hôtel de Penthièvre et contre les deux princes de cette maison que se dirigeaient ses batteries.

Nous savons déjà que depuis son mariage avec la sœur de M. de Lamballe il avait un intérêt direct, — le plus puissant des intérêts selon son cœur cupide,

— à se tenir au courant de toutes les actions de son beau-père et surtout de son beau-frère.

Comme il se délectait dans la dépravation, il avait souvent fait diriger contre Louis de Lamballe toutes les tentatives de corruption les plus perversives; — mais le prince avait été sauvegardé par le sentiment d'amour passionné, solide et pur, qu'il éprouvait pour Geneviève Galliot, alors pensionnaire du curé de Rouvres.

Le duc d'Orléans, qui ne croyait ni à la moralité ni à la vertu, voulut savoir quels pouvaient être les motifs de la résistance opposée par un homme jeune et qui devait être ardent à des séductions dont quelques-unes lui semblaient irrésistibles.

Une foule d'agents à l'œil de lynx épièrent à Paris toutes les actions et toutes les démarches du prince.

Cette surveillance occulte n'amena aucun résultat.

M. de Lamballe n'avait même pas de maîtresse; — sa vie était à jour et il ne semblait aspirer qu'à quitter les bruyantes splendeurs de l'hôtel de Penthièvre pour retourner dans le Véxin, au milieu des calmes solitudes d'Anet.

Cet enthousiasme pour la campagne, ces goûts bu-

coliques et champêtres, ne parurent point naturels au duc d'Orléans.

Il soupçonna un mystère et il envoya Lupiano dans les environs d'Anet avec ordre de redoubler de vigilance.

L'Italien était seul, afin de ne point éveiller de défiance.

Il se surpassa, — disons-le hautement.

Véritable Protée, il sut prendre toutes les formes, — tous les aspects, — tous les visages.

Il déploya dix fois plus d'astuce et de talent qu'il n'en fallait pour tromper des gens simples qui ne se méfiaient point, et qui croyaient n'avoir rien à cacher.

Tantôt marchand forain, — tantôt moine mendiant, — quelquefois voyageur égaré ou pèlerin porteur du bourdon et des coquilles, il pénétra partout, — s'assit à tous les foyers, — interrogea tout le monde et finit par arriver à la découverte de l'amour du prince de Lamballe et de Geneviève Galliot.

A peine informé de cette romanesque aventure, Philippe d'Orléans sourit de son plus mauvais sourire.

Le plan infernal, — si bien deviné par la mar-

quise de Créquy, — venait de se présenter tout entier à son esprit qui n'était lucide que pour le mal.

Nous savons déjà comment il s'y prit pour amener l'entière réalisation de ce plan.

Mais ce que nous ignorons, c'est que ce jour même où le mariage de Geneviève et du prince de Lamballe avait été célébré par ses soins, dans sa chapelle et par son aumônier, il s'était senti ébloui par la divine et rayonnante beauté de la jeune femme, et cette beauté avait allumé en lui une passion aussi vive que son cœur corrompu était capable d'en ressentir, c'est-à-dire une passion toute sensuelle, toute bestiale, et qui ne ressemblait pas plus à l'amour épuré et délicat de Louis de Lamballe, que le cuivre ne ressemble à l'or.

Le duc d'Orléans n'avait pas même cherché à combattre cette passion, seulement, comme il n'espérait point entrer en lutte victorieuse avec son beau-frère, quant à présent du moins, et qu'il lui fallait, pour avoir quelques chances de succès, laisser s'écouler la lune de miel du couple amoureux, il résolut de temporiser.

Seulement il espérait que le prince de Lamballe lui ouvrirait la maison de sa femme, pour prix de la

complaisance avec laquelle il avait prêté les mains au mariage secret.

Il en fut autrement.

Le prince ne se souciait en aucune façon d'introduire dans l'intimité de la douce et chaste Geneviève un homme dont les débauches jouissaient d'une honteuse célébrité, — un homme dont la seule présence auprès d'une femme était une souillure.

La convenance qu'il convenait de garder dans toutes ses démarches, servit de prétexte à M. de Lamballe pour ne point recevoir son beau-frère dans la petite maison de Clamart.

— Vos visites donneraient l'éveil et nous compromettraient tous les deux, — lui dit-il poliment.

Et la porte resta fermée.

Philippe d'Orléans s'irrita profondément de ces défaites dont il devina sans peine le vrai sens.

En outre, le prince, éclairé par la marquise de Créquy sur les véritables mobiles qui avaient poussé son beau-frère à lui rendre un apparent service, rompit de nouveau avec lui toutes relations, à la grande joie du duc de Penthièvre et à la grande colère du duc d'Orléans qui s'en irritait et s'en inquiétait, non-seulement à cause du motif que nous ve-

nons de dire un peu plus haut, non-seulement à raison des propos du monde, mais à cause de l'attention du roi, et, sur toute chose, à raison de ce que M. de Penthièvre avait refusé d'employer sa médiation pour ménager entre son fils et son gendre un raccommodement qu'il aurait tout au plus toléré.

Madame la duchesse d'Orléans n'avait jamais pu triompher de la résistance de son père, et elle avait l'innocente bonté de s'en affliger immodérément, ce qui faisait plus l'éloge de l'excellence de son cœur que celui de la rectitude de son esprit.

On comprend que tout ceci avait mis un véritable levain de haine contre le prince de Lamballe au fond de l'âme du duc d'Orléans qui, dans le succès de l'infâme entreprise qu'il voulait tenter à l'endroit de Geneviève, entrevoyait la double joie de ses passions assouvies et de sa vengeance satisfaite.

Aussi ne manquait-il point de faire espionner plus que jamais son beau-frère, et la consigne de Lupiano et de ses subordonnés était de ne perdre de vue ni l'hôtel de Penthièvre, ni surtout la petite maison de Clamart sous Meudon.

Et, maintenant que nous croyons avoir éclairci

suffisamment la situation, rejoignons, s'il vous plaît, le duc d'Orléans et son espion.

L'Italien attendit dans un respectueux silence que son maître lui adressât de nouveau la parole.

— Eh bien! — lui demanda le duc, — y a-t-il du nouveau?

— Il y en a, Monseigneur.

— Bon, ou mauvais?

— Excellent.

— Qu'est-ce que c'est?...

— Que Monseigneur veuille bien prendre la peine de m'interroger. — Ses questions, en guidant mes réponses, mettront plus d'ordre dans mes souvenirs.

— Soit. — L'intéressant pour moi c'est le ménage de Clamart. — Comment va-t-il?...

— Il est à moitié disloqué.

— Ainsi, l'amour?

— Ne bat plus que d'une aile, — d'un côté du moins.

— Lequel?

— Celui du mari.

— Ah! ah! il paraît que mon cher beau-frère se refroidit décidément.

— Dites, Monseigneur, qu'il est frappé de glace, comme une bouteille de vin de Champagne.

— Cette comparaison me plaît, Lupiano!

— Je la crois juste, Monseigneur.

— Elle est d'autant plus que l'amour ressemble beaucoup au vin de Champagne, plus il pétille, plus vite il s'évapore...

— Et le mariage active l'évaporation, n'est-ce pas Monseigneur?

— Tu es observateur, Lupiano! — s'écria le duc en frappant joyeusement sur l'épaule de l'espion.

— C'est mon état, — répondit ce dernier.

— Revenons à nos moutons, — reprit Philippe, tu dis que le petit Lamballe se dérange?...

— Prodigieusement.

— Et, comment cela?...

— Il y a aujourd'hui sept jours qu'il n'a paru à Clamart.

— Ah!... ah!...

— Il écrit des billets de trois lignes, et, depuis avant-hier, on n'a pas eu de ses nouvelles.

— Voilà qui va bien! — fit le duc, — et la belle Geneviève?...

— Elle pleure,

— Souvent?

— Toujours.

— Elle aime donc encore?...

— Du moins elle se le figure. — Mais cela ne durera pas longtemps.

— Tu crois?...

— J'en suis sûr. — J'ai beaucoup étudié le cœur féminin, Monseigneur.

— Et, qu'est-il résulté de tes observations, matcoquin?...

— Ceci, que quand une femme a suffisamment pleuré elle se fatigue des larmes, — qu'à l'amour succède la haine et qu'en même temps que la haine vient le désir de la vengeance. — Or vous savez, Monseigneur, ce que c'est qu'une vengeance de femme...

— Ainsi, selon toi, la charmante madame de Saint-Paër en est à la prériode de lassitude?...

— Comment en serait-il autrement?... — Il a fallu déjà que sa tendresse fût bien robuste pour avoir résisté si longtemps! — Voici, en peu de mots, sa vie depuis son mariage. — Dès les premiers jours et par la force des choses, un apparent abandon, — l'ennui d'abord, — l'inquiétude après. — Songez

donc, Monseigneur, un beau jeune homme, — un prince! — un père irrité, — une famille toute puissante et peut-être vindicative! — Pour le prince, des séductions! — Pour la jeune femme, des rigueurs et puis l'oubli sans doute!... — Enfin, je vous le répète, la malheureuse enfant gémit et pleure, sans relâche et sans terme. — Pendant l'absence de son mari, c'est parce qu'il n'est pas là; — quand il est arrivé, c'est parce qu'il va repartir; — lorsqu'elle ne reçoit pas de lettres de lui, c'est parce qu'il est prisonnier, parce qu'il est malade ou parce qu'il ne l'aime plus!... — Franchement, Monseigneur, n'y a-t-il pas de quoi devenir folle ou se prendre de prodigieuse aversion pour celui qui, volontairement ou non, vous fait souffrir tout cela?...

— Oui, — dit le duc, — je crois que tu as raison, Lupiano, et qu'en effet le moment approche où Geneviève aura besoin d'un consolateur pour ses chagrins, et d'un complice pour sa vengeance...

— Vous serez l'un et l'autre, n'est-ce pas, Monseigneur?. .

Philippe d Orléans ne répondit point, mais l'expression libidineuse de ses traits et son regard allumé parlèrent assez pour lui.

— Tu es certain, — reprit-il au bout d'un moment, — tu es certain de la parfaite exactitude des renseignements que tu viens de me donner ?...

— Oui, Monseigneur.

— D'où te viennent-ils ?

— De la femme de chambre de madame de Saint-Paër.

— Tu as acheté sa discrétion ?...

— Non, Monseigneur, — répondit Lupiano d'un air fat.

— Comment cela ?

— La donzelle était incorruptible et repoussait l'or, comme Hippocrate fit des présents d'Artaxercès; mais je me suis fait aimer de cette créature, et elle m'a livré à la fois son cœur et les secrets de sa maîtresse.

— Diable ! — s'écria le duc en ricanant, — nous faisons comme cela des conquêtes !

— Pour le service de Monseigneur il n'est rien que je n'entreprenne ..

— Sais-tu, Lupiano, que cette caméristé est une fille de goût ? — Tu es un drôle fort séduisant, mon cher !

L'espion sourit à ce compliment qui, bien que

quelque peu ironique, le chatouillait dans les fibres les plus sensibles de son amour-propre.

Le duc poursuivit au bout d'un instant :

— Lupiano, cette belle Geneviève me préoccupe en vérité beaucoup plus que je ne le voudrais. — Son image me poursuit comme une vision diabolique ou céleste ! — Quand je me mets à penser à elle en soupant (ce qui m'arrive presque tous les jours), je ne peux plus m'enivrer, et c'est fort triste !... — Enfin, mademoiselle Duthé et les autres nymphes et bacchantes ses compagnes me paraissent les créatures du monde les plus fades et les plus insignifiantes !... — Tu vois que cela ne peut point durer ainsi et qu'il faut absolument en finir !

— C'est aussi mon avis, Monseigneur.

— Que me conseilles-tu ?

— Il me semble que le plus sûr et le plus infaillible de tous les moyens, c'est de vous présenter et de déclarer vos sentiments... — Vous n'êtes point habitué, ce me semble, à rencontrer des cruelles...

— Me présenter ?... — répéta Philippe, — où diable veux-tu que je me présente ?...

— A Clamart.

— Y songes-tu ?... — Madame de Saint-Paër n'au-

rait qu'à prendre la mouche et à faire, fort mal à propos, une esclandre; ou bien encore monsieur mon beau-frère n'aurait qu'à arriver au moment où on l'attendrait le moins!... — Sais-tu bien qu'il est brutal en diable, ce petit prince de Lamballe!...

— C'est parfaitement juste, et Monseigneur aura grandement raison de ne point s'exposer!

— Je songe à autre chose...

— A quoi donc?

— Je veux laisser mûrir mon plan et ensuite je t'en ferai part; mais d'abord dis-moi quel est le personnel de la maison de Clamart?...

— Ce personnel est fort peu nombreux et se compose, en outre de la femme de chambre dont je vous parlais tout à l'heure, d'un vieux jardinier, d'un cuisinier et d'un valet de chambre.

— Est-il possible de mettre ce valet de chambre dans nos intérêts?...

— Non, Monseigneur.

— Même en lui offrant une somme considérable?..

— Vous le couvririez de billets de caisse, que vous n'obtiendriez absolument rien de lui!...

— Voilà qui est étrange! — s'écria le duc. — Je

n'ai pas, moi qui te parle, un seul domestique de ce genre !...

— Si j'osais me citer, — dit Lupiano en courbant de nouveau l'échine, — si j'osais parler d'un inaltérable et incorruptible dévouement...

— Toi, — interrompit Philippe avec son rire sinistre, — tu me vendrais pour dix louis, si je ne te payais plus et si tu trouvais un acheteur !...

Lupiano baissa la tête et prit une mine pensive et résignée, comme s'il eût été affecté douloureusement de l'opinion que son maître venait d'émettre à son égard.

Le duc reprit :

— La maison est-elle grande ?

— Non, Monseigneur, très-petite.

— Est-elle au milieu du village?

— Non. — Du village à la maison, il y a pour cinq minutes de chemin. — D'ailleurs, un parc très-vaste l'entoure et l'isole entièrement.

— Connais-tu la distribution intérieure?

— Parfaitement. — Au rez-de-chaussée, un vestibule, — deux salons, — une salle à manger, — un

boudoir, — une salle de bain et une serre. — L'appartement de madame de Saint-Paër occupe le premier étage.

— Où logent les domestiques ?...

— La camériste couche dans un petit cabinet, à côté de la chambre de sa maîtresse. — Le valet de chambre loge au-dessus, dans les mansardes. — Quant au jardinier et au cuisinier, ils habitent un bâtiment isolé où se trouvent les écuries et les remises.

— Quand le prince vient à Clamart, est-il seul?..

— Son domestique de confiance, Champagne, l'accompagne toujours.

— Comment s'introduit-il dans la maison ?...

— Il a une clef de la petite porte du parc.

— A quelle heure arrive-t-il habituellement ?..

— Il n'a pas d'heures fixes. — Il vient tantôt dans la matinée, tantôt le soir, mais jamais au milieu de la nuit.

— Est-on prévenu quand il doit venir ?...

— Rarement.

— Lupiano, encore une question : — Connais-tu

assez bien le parc et l'intérieur de la maison pour pouvoir t'y retrouver au milieu des ténèbres?...

— Monseigneur,— répondit l'espion en regardant le duc d'Orléans bien en face,—j'irais, les yeux bandés, sans hésiter et sans me heurter, depuis l'entrée du vestibule jusqu'à la porte de madame de Saint-Paër, — si profonde que soit la nuit...

— C'est bien! — fit monseigneur, — je vois que tu m'as compris!...

II

La Maison de Clamart.

L'espion n'avait exagéré aucun des faits matériels relatifs à Geneviève dans son rapport à Philippe d'Orléans.

Geneviève Gallio', ou plutôt madame de Saint-Paër, princesse de Lamballe (sinon de fait du moins de droit), n'était, en effet, point heureuse.

Elle éprouvait à la fois les douloureux ennuis de l'isolement, les cuisantes tortures de la jalousie.

Mais Lupiano avait menti en disant que la lassitude et la haine allaient bientôt succéder à l'amour.

Lupiano avait encore menti en disant que Geneviève ne tarderait point à rêver une vengeance.

Jamais, au contraire, jamais la douce enfant n'a-

vait aimé son mari d'une affection plus absolue et plus dévouée. — Jamais elle n'avait mieux senti qu'en lui seul était toute sa vie, en lui tout son bonheur.

Elle subissait ses chagrins sans cesse renaissants avec une résignation profonde, avec une patience angélique.

Elle ne se plaignait point, et elle acceptait sans murmure, sinon sans chagrin, la destinée que son amour lui avait faite.

Le prince voyait bien que Geneviève souffrait. — Il en était désolé pour elle et pour lui, et il comprenait plus douloureusement chaque jour combien la marquise de Créquy était dans le vrai lorsqu'elle lui affirmait que s'il avait aimé parfaitement Geneviève il l'aurait évitée avec soin, au lieu de lui donner son cœur, dont elle ne jouissait guère, et son nom qu'elle ne pouvait pas porter.

Mais le mal était sans remède.

Les deux jeunes gens devaient subir jusqu'au bout les fatales conséquences de la mésalliance accomplie.

Ceci posé, transportons-nous, s'il vous plaît, dans

la petite maison de Clamart, où nous allons retrouver Geneviève.

Le lieu de la scène était un salon que M. Bouret de Valroche (le premier propriétaire de la villa achetée par Louis de Lamballe) avait fait décorer dans le style Pompadour le plus gracieux et le plus coquet.

Boucher et Watteau s'étaient surpassés dans la peinture des panneaux de la boiserie et dans celle des dessus de portes, lesquelles représentaient toutes sortes de bergerades maniérées et de fantaisies mythologiques.

Le plafond, merveilleusement peint à fresque, figurait un ciel d'azur tout rempli de petits amours qui jouaient entre eux et se jetaient des fleurs.

Le tapis, en véritable hermine, valait au moins quatre-vingt mille livres. (Et qu'on ne nous taxe point d'exagération, nous prenons ce chiffre dans les mémoires du temps) (1).

(1) Le tapis de milieu de la salle du dais dans l'hôtel Lesdiguières était en hermine mouchetée, et, pour en évaluer le prix d'après ce que coûtait un manteau ducal, on estima qu'il valait environ quatre-vingt-dix mille livres. — Un manteau d'hermines, moucheté de leurs queues, ne coûtait pas moins de cinq à six cents louis. — La bête étant

Tous les meubles étaient de bois de rose, aussi bien que deux larges jardinières remplies des fleurs les plus rares, qui embaumaient l'atmosphère de leur parfum doux et pénétrant.

Trois portes-fenêtres, formées par de larges glaces sans tain, ouvraient sur le jardin, où des pelouses vertes et touffues, de grands arbres et des eaux limpides, attiraient et charmaient les regards.

Geneviève, entourée de toutes ces merveilles comme d'un cadre qui était dû à sa beauté et qui la rehaussait encore, était assise sur une chaise longue, à côté de l'une des portes-fenêtres.

Un peignoir de mousseline blanche, noué à la taille par un ruban de soie bleu de ciel et laissant à découvert la naissance des épaules de la jeune femme et ses beaux bras de marbre rosé, formait toute sa parure, avec une rose blanche qu'elle avait

fort petite, il fallait avoir l'attention d'écrire à l'ambassadeur de France à Constantinople, afin qu'il fît des commandes en Arménie, plusieurs années avant celle où on devait procéder au sacre des rois — Le sacre de Louis XV a été retardé de trois ou quatre ans parce que monsieur le duc de Bourbon, son premier ministre, n'avait pas eu cette précaution. — Au sacre de Louis XVI, on a porté de la peau de chat.

négligemment placée parmi les touffes de ses cheveux blonds.

Un ouvrage de broderie, auquel elle avait eu sans doute l'intention de travailler, était tombé de ses mains sur ses genoux et de ses genoux à terre.

Ses mains se joignaient.

Ses yeux, tournés vers la profondeur du parc, jetaient sur les cimes des grands arbres un regard vague et qui ne voyait point.

L'expression de ce regard indiquait une rêverie amère et désolée.

— Mon Dieu!... — se disait la jeune femme, — depuis huit jours il n'est pas venu!... — Encore aujourd'hui, sans doute, il ne viendra pas!... — Que se passe-t-il donc?... — Pourquoi ces absences de plus en plus longues? .. ces visites de plus en plus courtes?. . — Oh! mon Louis, mon mari, mon prince, pourquoi donc m'abandonner ainsi, et que pouvez-vous me reprocher, si ce n'est de vous aimer trop?...

» Les devoirs de votre rang... — la crainte de votre père et le respect du roi vous retiennent loin de moi, malgré vos vœux et vos désirs, qui seraient

de ne me quitter jamais!... — C'est vous, du moins, qui parlez ainsi.

» Oh! Monseigneur, mon cher seigneur, puis-je croire ce que vous me dites?...

» Tous les cœurs ne se ressemblent-ils point quand ils aiment, et, si vous m'aimiez d'un amour égal au mien, si vous m'aimiez comme à ce temps où je n'étais que Geneviève Galliot, n'oublieriez-vous pas bien vite et votre rang, et votre roi, et tout le reste du monde, pour ne vous souvenir que de mon amour et de moi?...

» Et cependant, mon Dieu! si ce que vous me dites est vrai... si ce monde qui vous entoure est injuste et tyrannique au point de ne pas même vous laisser la liberté d'être heureux, pourquoi ne point le quitter, cher prince, pourquoi ne point le fuir avec moi et nous en aller cacher bien loin notre bonheur?..

» Hélas! folle, folle que je suis! où m'entraînent mes rêves?... — Est-ce que, quand on s'appelle le prince de Lamballe, quand on est le petit-fils de Louis XIV et le cousin du roi, on peut fouler aux pieds le respect de ses aïeux et de son nom, on peut abandonner sa place auprès du trône pour une

pauvre femme qui n'est rien et qui n'a à vous offrir, en échange de tout cela, que son cœur, que vous avez déjà tout entier?...

» Si du moins, Monseigneur, vous m'aviez donné un autre vous-même!... Si vous m'aviez donné un petit enfant blond et rose, votre image vivante, il me semble que la présence de cet ange dans ma maison déserte m'aurait rendu la force et le courage, et que j'aurais reporté sur lui cette affection dont vous ne voulez plus!...

» Mais Dieu m'a refusé cette joie, et je suis seule, toujours seule, sans autre compagne que l'inquiétude, sans autre avenir que la douleur! ..

» Et tandis que je souffre et me désole ainsi, que faites-vous, Monseigneur?... — Peut-être une autre femme... — Mais, non, je n'y veux pas penser!... — Oh! mon mari, mon maître et seigneur, si votre Geneviève a perdu votre tendresse à tout jamais, il ne lui reste plus qu'à mourir, et, soyez tranquille, elle aura ce dernier courage! ..

Tandis que ces lugubres et sinistres pensées se succédaient dans l'esprit de la jeune femme, ses mains s'étaient peu à peu serrées convulsivement l'une contre l'autre. — Sa poitrine se soulevait vio-

lemment et de grosses larmes coulaient, une à une, de ses yeux abaissés vers la terre.

Certes, ainsi qu'elle venait de se le répéter mentalement, elle se croyait seule et bien seule.

Elle se trompait pourtant. — Cette scène muette avait un témoin.

Depuis quelques instants, le prince de Lamballe était entré dans le salon, où le tapis d'hermine avait assourdi le bruit de ses pas.

Il se tenait debout, immobile, et ses regards fixés sur Geneviève suivaient avec tristesse les larmes qui roulaient sur les joues de la pauvre enfant.

Au bout de deux ou trois minutes, le prince fit un mouvement léger.

Geneviève releva brusquement la tête.

Elle vit son mari, elle poussa un cri de joie et, bondissant de son siége, elle courut à lui, se suspendit à son cou, l'enlaça de ses bras, l'embrassa avidement et murmura au milieu de ses baisers et de ses caresses :

— Oh! Monseigneur, mon prince et mon ami, enfin c'est vous!... enfin! ..enfin!...

— Pourquoi pleurais-tu, ma Geneviève?... — demanda M. de Lamballe.

— Pourquoi ne venais-tu pas? — répondit la jeune femme, souriant à travers ses dernières larmes.

— Geneviève, tu m'avais juré de ne plus être triste!...

— Louis, tu m'avais promis d'être moins longtemps sans me voir!...

— Crois-tu donc, ma bien-aimée, que je pouvais venir plus tôt?...

— Croyez-vous donc, ô mon cher prince, que je pouvais ne point pleurer?

— Enfin, puisque me voici près de toi, sèche tes pleurs, ma pauvre enfant!...

— Mon Louis, à peine t'avais-je vu, que j'étais déjà consolée...

En effet, le charmant visage un instant pâli de Geneviève reprenait ses fraîches couleurs, comme une fleur fanée par l'orage et qui se ravive au retour du beau temps.

Madame de Saint-Paër et son mari s'assirent tous les deux sur une causeuse, et le prince dit à Geneviève, en pressant doucement ses deux petites mains qu'il avait réunies dans les siennes :

— J'ai une nouvelle à t'apprendre.

— Lequel ?...

— J'ai réfléchi que, malgré la réunion de tous les éléments qui peuvent et doivent constituer le véritable bonheur, c'est-à-dire l'amour, la jeunesse et la fortune, nous traînions loin l'un de l'autre une triste existence, malheureuse pour tous les deux !... — J'ai réfléchi qu'il y avait folie à sacrifier ainsi nos joies et nos désirs aux préjugés absurdes de ce je ne sais quoi qu'on appelle le monde, et j'ai résolu de m'affranchir de ces préjugés...

— Sera-ce possible, mon Dieu !... — murmura Geneviève.

— Oui, — ce sera possible et ce sera facile.

— Comment ?...

— Mon père m'aime exclusivement, par-dessus tout, et son vœu suprême est de me voir heureux !.. D'ici à très-peu de jours, la plus vieille amie de notre famille, une sainte et noble femme s'il en fut, lui confiera la touchante histoire de nos jeunes amours, la constance de notre tendresse, et enfin le mariage qui nous unit, mariage secret mais inattaquable — Mon père sera ému, il voudra te connaître et, quand il t'aura vue, il mettra son bonheur et sa gloire à te nommer sa fille...

— Ah! mon cher prince, — dit Geneviève en soupirant et en secouant tristement la tête, — si c'est là tout ce que vous espérez, j'ai bien peur...

— Non, ce n'est pas tout, — interrompit vivement Louis, — et si mon attente est déçue, si j'ai mal jugé mon père, alors nous quitterons cette France que j'aurai prise en haine, — une partie de ma fortune, réalisée à l'avance, nous attendra à l'étranger, et nous irons chercher dans une autre patrie un asile pour notre amour...

III

Les Espions.

Cette fois, Geneviève ne chercha point à cacher la joie qu'elle éprouvait et qu'elle laissa librement éclater.

Toutes ses tristesses, tous ses chagrins s'effacèrent comme par enchantement, sans laisser plus de trace dans son âme que n'en laisse sur les eaux une barque qui passe.

Les teintes sombres du passé disparurent, et l'avenir se revêtit à ses yeux des plus riantes couleurs.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles les jeunes époux, toujours amants, étagèrent dans leur causerie les façades scintillantes de mille châteaux en Espagne ou plutôt de mille palais bâtis

par l'imagination sur les bords du fleuve de Tendre.

Puis arriva le moment du départ, car il fallait que M. de Lamballe assistât, le soir même, au coucher du roi, à Versailles, et, pour la première fois depuis le jour de leur union, Geneviève vit partir son mari, sinon sans regret, du moins sans une profonde tristesse.

— Quand reviendras-tu? — lui demanda-t-elle au moment où il montait à cheval après avoir échangé avec elle une dernière étreinte.

— Bientôt, — repondit-il, — peut-être demain, ma Geneviève?

— Oh! oui, demain... — répéta la jeune femme, — demain je t'attendrai!...

Puis, le prince sortit, comme de coutume, par la petite porte du parc qui donnait sur la campagne.

Tout à côté de cette porte, un homme, un paysan, couché dans un champ de blé mûr et caché par les épis, semblait dormir d'un profond sommeil.

Aussitôt que le prince et Champagne eurent lancé leurs chevaux au galop sur le sentier qui rejoignait la route de Paris, il se leva et regarda les deux cavaliers s'éloigner à toute bride.

Ce paysan était Lupiano.

Il attendit pendant quelques minutes dans l'endroit où il se trouvait.

Ensuite, quand M. de Lamballe eut disparu derrière un massif de verdure qui le cachait aux regards, l'espion prit à son tour le chemin du village.

Son costume était parfaitement composé de manière à lui donner l'apparence placide, débonnaire et même un peu bête, d'un villageois pur sang.

Il portait un sarreau de toile bise, tombant sur de longues guêtres en cuir écru, toutes souillées de boue et de poussière.

Un chapeau de feutre (jadis noir, mais maintenant rougi par la pluie et le soleil), rond de calotte et à larges bords, couvrait sa tête et s'ajustait sur une perruque d'un blond plus que douteux.

Lupiano tenait à la main un long bâton d'un bois noueux, rattaché au poignet par une petite lanière de cuir.

Il dirigea ses pas vers une auberge de modeste apparence, ou plutôt vers un cabaret borgne, situé au milieu du village et dans lequel les bons paysans venaient régulièrement s'enivrer tous les dimanches, après la messe, avec un horrible petit vin bleuâtre,

acide à faire danser les chèvres, et qui les rendait inévitablement tantôt mélancoliques comme des amoureux éconduits, tantôt querelleurs comme des portefaix en goguette.

En revanche, pendant toute la semaine, le cabaretier était réduit à consommer lui-même son vin, s'il tenait à vider sa cave.

Ce jour-là faisait exception à la règle générale.

Au moment où Lupiano pénétrait dans la salle commune, trois individus, revêtus d'habillements de tout point semblables au sien, jouaient aux cartes en trinquant entre eux.

Lupiano échangea un regard muet avec ces trois hommes. — Il souhaita le bonjour au cabaretier, qui l'accueillit comme un personnage de connaissance, puis il alla s'installer à une autre table et il demanda un broc de piquette.

— Ah! — fit-il au moment où on le servait, — vous me donnerez aussi une plume avec une feuille de papier. — Il faut que j'écrive une lettre très-pressée, au sujet d'un cent de moutons qu'on veut me vendre et que j'ai envie d'acheter...

— Du papier!... — dit le cabaretier; — diable! je

ne sais pas trop s'il en reste dans la maison, enfin, on va voir...

Il sortit et revint au bout d'un instant, apportant deux feuilles fort maculées et une écritoire de plomb.

Il posa le tout devant Lupiano.

Une plume ébouriffée trempait dans l'encre coagulée et durcie sa pointe un peu tordue.

L'espion fit contre mauvaise fortune bon cœur. — Avec la plume dont il s'agit, il traça les lignes suivantes, en caractères fort incorrects et fort inégaux, mais cependant lisibles.

« Monseigneur,

» L'aigle vient de prendre son vol, — la colombe » est seule au nid.

» S'il plaît à Monseigneur de se trouver ici cette » nuit, à onze heures, je crois que la réalisation de » ses projets ne rencontrera pas d'obstacles.

» Le carrosse qui amènera Monseigneur devra » stationner, jusqu'à mon arrivée, sur la place de » l'église. — J'aurai soin de ne point-me faire at- » tendre. »

Suivaient la formule, la signature et la date.

Lupiano plia ce billet, — le cacheta et l'adressa à *Monseigneur le duc d'Orléans, — au Palais-Royal. — Très-pressé.*

Ceci achevé, — l'espion fit un signe presque imperceptible.

Un des trois buveurs quitta aussitôt ses deux compagnons, et s'approcha de Lupiano auquel il dit :

— Eh ! compère, voulez vous que nous fassions à nous deux, une partie de piquet?..

— Volontiers, — répondit l'espion.

— Que jouerons-nous?

— Une pièce de quinze sous, s'il vous plaît.

— Ça va.

Les deux faux paysans s'attablèrent en face l'un de l'autre, et, tandis qu'ils faisaient le simulacre de mêler et de distribuer les cartes, le dialogue suivant s'établit entre eux à voix basse :

— Tu vois cette lettre?.. — dit Lupiano.

— Parfaitement.

— Tu vas la prendre.

— C'est facile.

— Tu monteras à cheval.

— A l'instant.

— Tu courras à franc étrier jusqu'à Paris.

— Je crèverai mon cheval s'il le faut.

— Tu descendras au Palais-Royal, — tu demanderas à parler à Monseigneur de ma part, — tu lui remettras cette lettre, et tu lui diras que j'attends une réponse.

— Tout cela sera fait.

— Maintenant, ayons l'air de continuer notre partie comme si de rien n'était...

— C'est convenu.

Les deux partenaires firent semblant de jouer pendant quelques minutes encore, puis Lupiano dit à l'autre :

— Décidément, mon compère, je ne suis pas de force. — Voici les quinze sous que je vous dois, et je ne continue point, vous auriez trop vite fait de voir le fond de ma bourse...

— Un autre jour vous prendrez votre revanche, mon compère, — répondit l'espion en sous-ordre qui mit bravement les quinze sous dans sa poche et sortit du cabaret.

Cinq minutes après il entrait dans une maisonnette, inhabitée en apparence, et qui se trouvait sur le bord de la route, un peu en dehors du village.

Au bout de cinq autres minutes, il quittait cette maison, métamorphosé en piqueur de gentilhomme, et monté sur un excellent cheval qu'il lançait à fond de train sur la route de Paris.

Immédiatement après le départ de son subordonné, Lupiano prit la seconde feuille de papier, sur laquelle il écrivit ce qui suit :

« Ma Norine, — mon idole, — il faut que tu » trouves le moyen de m'accorder, à l'instant même, » un entretien de cinq minutes.

» Ce que j'ai à te dire, est pour toi de la plus » haute importance.

» Si tu peux me recevoir, fais le signal convenu ; » sinon, sors de la maison et viens me rejoindre où » tu sais.

» Ton adorateur toujours fidèle et plus épris que » jamais,

» LÉONIDAS. »

Léonidas était, dans cette circonstance, le nom de guerre et d'intrigue de Lupiano.

Ceci fait, l'Italien paya sa dépense, — sortit du cabaret, — se rapprocha du mur d'enceinte de la maison de madame de Saint-Paër, — s'arrêta auprès

de ce mur, à un endroit qu'une croix tracée à la craie rouge, rendait parfaitement reconnaissable, attacha un caillou au billet qu'il venait d'écrire, et jeta le tout dans l'intérieur du parc.

Ensuite il tira de sa poche un petit flageolet et se mit à jouer, très-vivement et à plusieurs reprises, l'air bien connu de *la Monaco*.

Après cet exercice musical, Lupiano gagna, à travers champs, un tertre de gazon ombragé par un massif de coudriers.

De cet endroit il était caché à tous les regards et il voyait parfaitement les fenêtres de l'étage supérieur de la maison de Geneviève.

Rien ne parut à ces fenêtres que l'espion ne perdait pas de vue, mais, au bout de moins d'un quart d'heure, la petite porte du parc s'ouvrit et une jeune fille en sortit, regardant autour d'elle avec défiance et presque avec effroi.

Personne ne passait.

La jeune fille se dirigea rapidement vers le tertre de gazon.

C'était la camériste de madame de Saint-Paër. — C'était la trop faible Norine.

Elle avait vingt ans à peine, et plus d'une grande

dame eût envié ses beaux yeux, son frais visage et sa taille de nymphe.

L'Italien s'était débarrassé à la hâte de sa perruque blonde et de son sarreau de toile, et avait repris sa figure naturelle.

— Mon Dieu, — lui dit Norine, d'une voix triste et chargée d'amertume, — mon Dieu, que me voulez-vous encore?..

— Encore! — répéta Lupiano, — le mot n'est pas des plus gracieux, ma belle et tendre amie, cependant je ne le relèverai point! — Tu me demandes ce que je veux?.. — J'attends un petit service de ton inépuisable obligeance...

— Vous venez, — dit la jeune fille, — vous venez exiger quelque nouvelle trahison, quelque nouvelle infâmie?.. — vous venez m'ordonner de continuer le honteux espionnage dont vous m'avez fait une loi, après m'avoir trompée indignement...

— Qu'est-ce que c'est que tous ces grands mots-là!.. — interrompit Lupiano, d'un ton railleur, — qu'est-ce que c'est que ce honteux espionnage à propos duquel tu déclames comme une confidente de tragédie?. — Où donc est le mal, mon enfant, de tenir ton plus intime ami au courant des faits et

gestes de ta maîtresse, et explique-moi si tu peux quelle espèce de tort font à cette chère dame tes petites communications?..

— Assez! — murmura la jeune fille, — hâtez-vous, il faut que je rentre..:

Lupiano tira de sa poche un flacon de cristal à moitié rempli d'une liqueur aussi incolore et aussi transparente que de l'eau de roche.

Il le tendit à Norine en lui disant :

— Je veux que ta maîtresse boive ceci.

Et, comme la jeune fille restait stupéfaite et silencieuse, il ajouta :

— Je veux que, ce soir, tu présentes à madame de Saint-Paër un verre de limonade ou de toute autre boisson dans lequel tu auras versé le contenu de ce flacon.

Norine fit un geste d'horreur.

— Dans quel but — demanda-t-elle — me donnez-vous cet ordre?..

— J'ai des ordres à te donner, — répondit Lupiano, — et non point des explications...

— Je n'obéirai pas! — dit résolument Norine.

— Bah! — et pourquoi donc, s'il te plaît?...

— J'ai consenti à trahir... je ne veux point assassiner!...

Lupiano haussa les épaules.

— Voilà que nous jouons la tragédie plus que jamais! — dit-il en ricanant. — Qui te parle d'assassiner et où diable vas-tu chercher ces idées-là?...

— Mais, il me semble... — murmura Norine.

— Il te semble mal, ma petite, — interrompit de nouveau l'espion, — et je veux bien te dire, pour mettre ton faible esprit en repos, que c'est le sommeil et non pas la mort qui se trouve dans ce flacon...

— Le sommeil!... — répéta Norine.

— Oui.

— Votre projet est donc d'endormir ma maîtresse?...

— Oui.

— Il y a là-dessous quelque abominable machination!... Encore une fois, je n'obéirai pas!

— C'est ton dernier mot, Norine?...

— C'est mon dernier mot.

— Tu ne changeras point d'avis?

— Non.

— Tu en es sûre?

— Parfaitement sûre.

— Nous allons voir.

Lupiano fouilla de nouveau dans sa poche.

Il en retira un parchemin qu'il présenta à la femme de chambre en lui disant :

— Regarde un peu ceci, ma petite...

Norine jeta les yeux sur le parchemin, poussa un cri et devint très-pâle.

— Tu sais ce que c'est?... — demanda l'Italien.

— Une lettre de cachet!... — balbutia la jeune femme.

— On ne peut plus en règle, — poursuivit Lupiano : — voici le sceau royal, — voici la signature de M. le lieutenant de police; — seulement, tu vois, la place d'un nom a été laissée en blanc. — Si tu ne m'obéis point avec zèle, intelligence et promptitude, c'est ton nom qui remplira ce blanc et tu rouleras demain matin sur le chemin de la Bastille, d'où les coupables sortent quelquefois, mais d'où les innocents ne sortent jamais! — Or, tandis que tu cheminéras ainsi, j'aurai soin de faire parvenir à ta chère maîtresse deux ou trois lettres que tu m'as écrites et qui lui prouveront que ton dévouement pour elle allait jusqu'à livrer à un étranger tout ce que tu pouvais surprendre de ses secrets. — Allons, ma tendre

idole, — pèse, — réfléchis, — examine le *pour* et le *contre*, il s'agit de te décider et de prendre un parti...

— J'obéirai, — balbutia Norine qui se sentit anéantie et comme écrasée sous le poids des menaces de Lupiano.

— A la bonne heure! — répondit l'espion, — te voilà redevenue raisonnable et gentille!... — Seulement, n'essaye pas de me tromper, car, tu sais, cela tournerait mal...

Et, en parlant ainsi, Lupiano désignait de la main droite le parchemin qu'il avait repris de la main gauche.

La femme de chambre rentra dans le parc et l'Italien, après l'avoir vue en refermer la porte sur elle, reprit le chemin du village en se disant à lui-même :

— Voilà de la besogne bien faite, et monseigneur sera content!...

IV

Philippe d'Orléans à l'œuvre.

Il était dix heures du soir. — La journée avait été chaude, la nuit s'annonçait comme devant être orageuse.

De grands nuages couraient sur la surface du ciel, tantôt voilant les clartés de la lune d'un crêpe de vapeurs funèbres, tantôt laissant une lueur pâle et blafarde glisser entre leurs échancrures.

Des éclairs d'une blancheur éblouissante, — éclairs silencieux que n'accompagnaient point les grondements de la foudre, — sillonnaient par instants la surface des nuées.

Quand s'éteignaient ces rayonnements soudains la profondeur des ténèbres en paraissait plus opaque.

Une berline, attelée seulement de deux chevaux et conduite par un cocher sans livrée, roulait sur la route de Paris dans la direction de Clamart.

Elle atteignit bientôt ce village et le cocher, ralentissant la marche de ses chevaux, les arrêta sur la place de l'église.

Alors le personnage qui se trouvait dans la berline avança sa tête au dehors et regarda autour de lui.

Tout semblait mort, — tout était silencieux, — aucune lumière, — aucun être vivant.

— Hum ! murmura l'inconnu (qui n'était autre que monseigneur Philippe d'Orléans), est-ce que ce drôle se permettrait de me faire attendre?...

Puis il se rejeta dans le fond de son carrosse, avec les irrécusables symptômes d'un mécontentement manifeste.

Au bout de quelques minutes, un pas rapide retentit au milieu du silence de la nuit.

Ce pas s'avançait du côté de la berline.

Le duc d'Orléans mit de nouveau la tête à la portière.

— Est-ce toi, faquin? — demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur, — répondit Lupiano.

— Pourquoi viens-tu si tard, drôle que tu es?...

— Dam! Monseigneur, — répondit l'espion peu respectueusement, — je viens si tard parce qu'il m'a été impossible de venir plus tôt!...

Philippe s'aperçut à merveille de l'oubli de toute étiquette et même de toute convenance que venait de se permettre l'espion, mais comme il avait besoin de lui, il feignit de n'avoir rien remarqué.

— Eh bien?—demanda-t-il,—tout est-il prêt?...

— Oui, Monseigneur.

— Tout ira-t-il bien?...

— Je l'espère.

— Puis-je descendre de mon carrosse?

— Quand il vous plaira, Monseigneur.

— Alors, ouvre la portière et tends-moi la main.

Lupiano fit ce que lui demandait son maître, et le duc d'Orléans sauta lourdement sur le pavé.

Il portait à peu près le même costume *anglo-français* que nous avons décrit précédemment, — seulement il s'enveloppait, malgré la chaleur, dans un large manteau, de cette teinte sombre qu'on appelait alors *couleur de muraille*, et qui était spécialement réservée aux séducteurs de profession, aux hommes à bonnes fortunes et aux coureurs d'aventures.

Ce manteau cachait les vêtements et la plus grande partie de la figure de Philippe.

Le duc, qui ne marchait point très-facilement, grâce aux nombreux accès de goutte qu'il devait à son intempérance et à ses débauches de toutes sortes, s'appuya sur le bras de Lupiano et lui dit :

— Où allons-nous, tout de ce pas?..

— Mais, — répondit l'italien, — nous allons, ce me semble, à la maison de madame de Saint-Paër... N'est-ce donc point votre intention, Monseigneur?..

— Sans doute... sans doute... — fit le duc, et il se remit à marcher, mais d'un pas incertain et irrésolu.

Au bout d'un instant, il s'arrêta de nouveau.

— Lupiano? — dit-il.

— Monseigneur?..

— Sais-tu bien que je ne me sens point trop rassuré...

— Pourquoi donc?..

— L'entreprise que je tente est périlleuse en diable!..

— Je ne vois pas trop en quoi, Monseigneur...

— Si, pendant que je serai là, le prince de Lam-

balle allait venir à l'improviste et fort mal à propos?..

— C'est peu probable. — Songez donc que le prince a quitté Clamart, il y a quelques heures à peine...

— C'est juste, mais enfin tout est possible en ce monde!.. S'il revenait?..

— Eh bien! s'il revenait, il ne pourrait pas entrer chez lui, ou, tout au moins, vous auriez trois fois plus de temps qu'il ne vous en faudrait pour disparaître.

— Comment cela?..

— C'est bien simple. — Le prince arrive toujours par la petite porte du parc, dont il a une clef. — C'est aussi par cette porte que nous entrerons. — Aussitôt introduits, nous pousserons les verroux intérieurs, et la porte se trouvera condamnée. — Quant à la grille de l'avenue, elle est fermée par une chaîne, une serrure, un cadenas. — Il faudrait une demi-heure au moins pour se reconnaître au milieu de la nuit, et venir à bout de l'ouvrir. — D'ailleurs, s'il survenait quelque chose d'inattendu, des hommes à moi, qui resteront en embuscade au dehors, m'en préviendraient aussitôt par un signal...

— Allons! — dit Philippe d'Orléans, — tu me rassures un peu, Lupiano ; mais cependant...

— Quoi donc encore, Monseigneur?..

— Si madame de Saint-Paër allait ne pas être endormie?..

— Impossible! — répondit l'espion en souriant.

— Tu es donc bien sûr du résultat de la préparation qu'on lui a fait boire?..

— On ne peut pas plus sûr, Monseigneur. — J'ai d'ailleurs, plus d'une fois déjà, expérimenté cette préparation pour votre compte...

— C'est juste! je m'en souviens... — Mais il y a encore quelque chose qui m'inquiète...

— Quelque chose?.. — répéta Lupiano.

— Oui! — Cet incorruptible domestique dont tu m'as parlé; est-ce que tu l'as aussi endormi celui-là?...

— J'ai fait mieux...

— Qu'as-tu donc fait?

— Je l'ai envoyé à Paris.

— Toi?..

— Moi-même.

— Et par quel moyen?..

— Un homme à la livrée de Penthièvre est venu,

il y a une heure, le prévenir que son frère Champagne (le valet de confiance du prince de Lamballe) se mourait à Paris, des suites d'une chute de cheval faite en revenant de Clamart. — Cinq minutes après il partait, et, quelle que soit sa diligence, il est impossible qu'il soit de retour avant demain matin...

— Décidément, tu es un habile homme, Lupiano! — s'écria le duc.

— Monseigneur est bien bon!

— Je te rends justice, et ta prudence dissipe toutes mes craintes...

— C'est heureux!.. — pensa l'espion...

Puis il ajouta tout haut :

— Nous voici arrivés, Monseigneur.

En effet, le duc et l'Italien touchaient à la petite porte du parc.

Lupiano approcha deux doigts de sa bouche, et produisit un sifflement faible et prolongé qui fit tressaillir le duc d'Orléans.

A l'instant même, deux ombres surgirent du milieu du champ de blé, à peu de distance de l'endroit où Lupiano s'était caché dans la journée pour épier la sortie du prince de Lamballe.

Ces deux ombres s'avancèrent jusqu'à l'Italien.

— Vous êtes à votre poste, — leur dit-il, — c'est bien!

Les ombres s'inclinèrent.

— Vous vous souvenez de la consigne? — ajouta Lupiano.

— Parfaitement, — répondirent les ombres.

— Allez, — reprit l'espion, — et faites votre devoir avec zèle, — vous aurez sujet de vous en applaudir...

Les ombres disparurent.

— Venez maintenant, Monseigneur, — continua Lupiano en s'adressant à Philippe d'Orléans.

Et en même temps il mit une clef dans la serrure, et ouvrit la porte du parc.

Le duc le suivit.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de cette porte Lupiano la referma, et, ainsi qu'il venait de le dire, il poussa les verrous intérieurs.

Ensuite le prince et l'Italien s'enfoncèrent sous une épaisse allée de charmille, et se dirigèrent vers la maison de Geneviève.

Le temps était de plus en plus lourd, — le ciel de plus en plus orageux.

Les éclairs se succédaient presque sans interrup-

tion, et il se faisait dans les nuages une sorte de bruissement sourd, précurseur de la foudre prochaine.

Tantôt l'épaisse feuillée de la charmille dormait immobile dans une pesante atmosphère, que pas un souffle de brise ne venait traverser, — tantôt une raffale subite faisait s'entrechoquer, pendant une seconde, les branches et les rameaux.

Les pas du duc d'Orléans se ralentissaient peu à peu, et sa poitrine s'oppressait à chaque instant davantage.

— Qu'avez-vous, Monseigneur, — lui demanda Lupiano qui le sentait s'appuyer lourdement sur son bras, — on dirait que vous souffrez?..

— Je souffre, en effet, — répondit le duc, — et il me semble que toute l'électricité du ciel s'est communiquée à mes nerfs !

Philippe d'Orléans avait peur de l'orage.

Peut-être se rendait-il justice, et craignait-il que Dieu, dans sa colère, ne le frappât d'un coup de foudre.

— Voulez-vous retourner en arrière?.. — dit l'espion, — il en est temps encore.

Le duc hésita.

Mais il se souvint en même temps, et de la souveraine beauté de Geneviève, et de sa propre haine contre le prince de Lamballe, et il dit résolument :

— Allons!

Au bout de quelques minutes, les deux hommes sortirent de la partie boisée du parc, et arrivèrent sur une vaste pelouse qui s'étendait jusqu'à la maison.

A l'une des extrémités de cette pelouse se trouvait une pièce d'eau large et profonde, sur laquelle se jouaient pendant le jour deux beaux cygnes aussi blancs que la neige.

La surface de cette eau étincelait sous les reflets fulgurants des éclairs.

On eût dit une nappe de phosphore.

Le duc s'arrêta tout à coup, et dit à Lupiano, d'une voix tremblante de terreur :

— Regarde!.. regarde!..

— Quoi donc?.. — demanda l'espion.

— Là-bas... — répondit le duc en indiquant du geste l'endroit où lui apparaissait quelque chose d'effrayant.

Lupiano crut d'abord que son maître était le jouet de quelque hallucination produite par la peur.

Mais il ne put s'empêcher de frissonner à son tour en voyant courir ou plutôt glisser sur la pelouse une forme blanche, légère et presque vaporeuse qui, après être sortie de la maison, s'avançait rapidement du côté du bassin.

Cette forme en atteignit les bords, — elle prit son élan et le bruit de l'eau fouettée par sa chute arriva jusqu'aux oreilles des deux témoins de cette scène.

Pendant un instant, la forme blanche se débattit dans le linceul humide qui l'enveloppait de ses plis mouvants.

Puis tout disparut, et les éclairs se reflétèrent de nouveau sur la surface du petit lac que ridait à peine un large cercle qui s'agrandissait toujours.

V

Un Lâche.

— Mon Dieu! que veut dire cela?... — s'écria le duc.

— Ne vous inquiétez de rien, Monseigneur, je sais ce que c'est... — répondit Lupiano.

Et comme Philippe allait l'interroger il ajouta vivement :

— Monseigneur! Monseigneur! ce n'est point le moment des questions! — Si vous voulez en finir cette nuit, hâtons-nous...

Le duc n'insista point et se laissa conduire où le menait l'Italien.

Ils atteignirent le péristyle de l'habitation.

Lupiano s'attendait à trouver fermée la porte du vestibule et il avait apporté avec lui tous les instru-

ments nécessaires pour l'ouvrir sans peine, — instruments qui lui étaient familiers et dont le trop fréquent usage l'avait conduit jadis aux galères de son pays.

A sa grande surprise, cette porte était ouverte dans toute sa largeur.

— La chance nous favorise, Monseigneur!... — s'écria-t-il.

— N'est-ce point un piége?... — demanda le duc.

— Non, Monseigneur, — répondit l'espion, — c'est un oubli, voilà tout!...

Les deux hommes entrèrent.

§

Aussitôt après le départ de monsieur de Lamballe, Geneviève s'était enfoncée de nouveau dans une rêverie aussi profonde que celle qui avait précédé l'arrivée de son mari.

Seulement cette rêverie était moins triste.

Les paroles du prince et ses tendres promesses avaient ouvert à la jeune femme les horizons magiques d'un avenir de félicité.

Vivre auprès de son mari bien-aimé, — ne plus se

séparer de lui, — porter publiquement, non point ce titre de princesse dont elle se souciait peu, mais ce titre si beau de sa femme, c'était un rêve que la veille encore Geneviève aurait à peine osé caresser.

Et voici que soudain ce rêve allait se réaliser peut-être!

Geneviève se jeta à genoux et remercia Dieu ardemment, sinon du bonheur qu'il ne lui avait pas encore donné, au moins de l'espérance qu'il lui permettait.

Le reste de la journée se passa ainsi.

Les repas de madame de Saint-Paër, presque toujours solitaires, n'étaient jamais bien longs. — Après son dîner, Geneviève alla, comme de coutume, se promener dans le parc.

Sa promenade fut courte : les symptômes précurseurs de l'orage la décidèrent presque aussitôt à regagner la maison.

Elle se sentait oppressée et elle s'étendit sur un sopha, espérant que quelques instants de sommeil dissiperaient un peu son malaise, — mais elle ne pouvait pas dormir.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Norine, mon enfant, — lui dit-elle, — apportez-moi un verre d'eau glacée...

— Madame veut-elle de l'eau pure?... — demanda le caméristé d'une voix tremblante.

— Mettez-y un peu de jus de citron, sans sucre... — répondit Geneviève.

Norine sortit, sans que sa maîtresse eût remarqué à quel point elle était pâle et combien d'égarement exprimaient ses regards.

Elle revint au bout d'une minute, apportant sur un plateau de vermeil un verre en cristal de Bohême, rempli jusqu'aux bords.

Un tressaillement visible agitait sa main, tandis qu'elle présentait ce plateau à Geneviève.

Madame de Saint-Paër prit le verre et l'approcha de ses lèvres.

Norine fit un geste brusque pour arrêter ce mouvement.

Il était déjà trop tard, — Geneviève avait bu.

Norine se retira à pas lents et inégaux.

Madame de Saint-Paër, se trouvant de nouveau seule, quitta le sopha sur lequel elle était assise et se dirigea vers une harpe placée dans un des angles du salon.

Elle laissa ses doigts gracieux et légers courir sur les cordes de l'instrument et elle chercha le prélude d'un air que le prince aimait ; mais on eût dit que les cordes étaient mouillées et que les doigts rebelles de Geneviève refusaient d'obéir à la volonté qui les dirigeait.

Les sons que produisait la jeune femme n'avaient point de liaison entre eux et n'offraient aucun sens musical.

En même temps, un engourdissement progressif figeait le sang dans les veines de Geneviève, et une sorte de brouillard opaque s'étendait devant ses regards.

— Mon Dieu ! — se demanda-t-elle avec effroi, — qu'ai-je donc?... on dirait que je vais mourir !...

Épouvantée par cette pensée sinistre, brillant comme un point lumineux au milieu des brumes qui commençaient à obscurcir son intelligence, elle quitta le salon et se dirigea vers sa chambre à coucher.

Arrivée au bas de l'escalier, les forces lui manquèrent tout à fait. — Elle voulut appeler au secours, mais sa voix était déjà si faible qu'elle ne fut point entendue.

Elle comprit qu'elle allait rouler sur les dalles et

s'y briser peut-être, et, faisant un suprême effort, elle parvint à gravir les marches et à arriver jusqu'à sa chambre.

Là elle se jeta tout habillée sur son lit, et à peine sa tête avait-elle touché l'oreiller que déjà elle était endormie d'un sommeil lourd et profond.

. . . . . .

Vers les neuf heures du soir, ainsi que Lupiano l'avait annoncé au duc d'Orléans, un homme à la livrée de Penthièvre et à la mine effarée, était venu annoncer au valet de chambre de Geneviève que son frère Champagne se mourait à Paris.

Ce domestique perdit la tête et partit à l'instant même, sans en demander la permission et sans songer seulement à prévenir de son départ.

A neuf heures et quart, Norine entra au salon afin d'y prendre les ordres de sa maîtresse.

Le salon n'était point éclairé et Geneviève ne s'y trouvait pas.

Norine, le cœur serré par un pressentiment funeste, monta au premier étage où la jeune femme gisait sur son lit, plongée dans un sommeil semblable à la mort.

Norine l'appela à deux reprises, — Geneviève ne répondit point.

Norine appuya sa main sur le cœur de sa maîtresse, — il lui sembla que ce cœur ne battait plus, et que le corps se refroidissait par degrés.

Une épouvante indicible se peignit alors dans les regards de la camériste.

Elle frappa sa poitrine de ses mains contractées, et elle s'écria :

— Cet homme avait menti!.. — ma maîtresse est morte!.. morte assassinée, et assassinée par moi!..

Puis, elle s'enfuit de la chambre, — folle de terreur et de désespoir.

§

Nous avons laissé le duc d'Orléans pénétrant dans le vestibule en compagnie de Lupiano.

Certes, s'il eût été possible de voir au milieu des ténèbres la mine inquiète et effarée du visiteur nocturne, on l'aurait pris pour un voleur flairant sur ses talons les limiers de la police, bien plus que pour un prince en quête d'une galante aventure.

C'est que les amours de Philippe d'Orléans étaient,

presque sans exceptions, monstrueux et criminels. — C'est qu'ils procédaient par le rapt, par le viol, par toutes sortes de moyens infâmes, et que la peur, — la peur honteuse et couarde, — ne manquait jamais d'être la compagne des entreprises de ce prince du sang royal.

En ce moment, le duc tremblait de tous ses membres, — l'étrange apparition du jardin, et les grondements de l'orage qui s'approchait de plus en plus, avaient achevé d'ébranler son courage si chancelant déjà.

Il aurait donné beaucoup pour se retrouver en ce moment à Paris, joyeusement attablé avec les convives habituels de ses soupers du Palais-Royal et de Mousseaux.

S'il ne reculait pas absolument, et s'il ne disait point à Lupiano :

— Allons-nous-en d'ici ! — c'est qu'il était retenu par la honte d'avouer ainsi que la lâcheté l'emportait encore sur tous ses autres vices.

— Monseigneur... — murmura l'Italien d'un voix très-basse, — suivez-moi, l'escalier est au fond...

Et, comme le duc restait immobile, l'espion ajouta :

— Prenez ma main, je vais vous guider...

Le duc abandonna passivement sa main, et suivit en chancelant celui qui l'entraînait.

Mais, tout à coup, Lupiano s'arrêta et prêta l'oreille.

A travers les bruits de la tempête qui commençait à se déchaîner, on entendait d'une façon distincte le cri lugubre et lointain d'un hibou.

L'espion abandonna la main de Philippe, et courut à la porte du vestibule.

Le même cri de mauvais augure, retentit à deux reprises différentes.

— Oh! oh!—fit l'Italien presque intérieurement. — Per Bacco! voici qui va mal!..

Puis, il revint au duc, et lui dit :

— Monseigneur, tout est manqué pour cette nuit!... sauvons-nous donc, et hâtons-nous, car nous n'avons pas une minute à perdre!..

— Qu'y a-t-il?.. — qu'y a-t-il donc?.. — demanda Philippe d'une voix entrecoupée, et que la terreur rendait indistincte.

— Il y a qu'une incompréhensible fatalité déjoue

toutes mes prévisions!.. — Le signal de mes agents me prévient que monsieur de Lamballe se présente à la petite porte du parc. .

— Nous sommes perdus!.. — s'écria le duc.

— Non, Monseigneur, car votre beau-frère a trouvé cette porte fermée, et nous aurons quitté le parc avant qu'il ait eu le temps de tourner le mur d'enceinte, et de se faire ouvrir la grille... — Seulement, je vous le répète, dépêchons-nous...

— Courons!.. — balbutia Philippe, — il me tuerait, vois-tu, Lupiano. . il me tuerait!

Le duc parlait de courir, mais ses jambes, paralysées par l'émotion et par la peur, refusaient de lui prêter leur secours.

L'espion le soutint de son mieux, et l'entraîna hors de la maison.

Tandis que Philippe opérait cette retraite précipitée, ses dents claquaient, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front.

Enfin, les deux hommes atteignirent la charmille épaisse qui longeait le mur d'enceinte.

— Monseigneur... — dit alors Lupiano, vous êtes sauvé!..

— Crois-tu?.. — demanda le duc.

— J'en réponds.

— Tu m'as répondu de bien des choses aujourd'hui, — murmura Philippe, — et aucune de ces choses ne s'est réalisée...

L'espion allait répliquer.

Mais le bruit de la cloche de la grille, agitée violemment, lui coupa la parole.

— Vous entendez, Monseigneur, — dit-il au bout d'un instant, — voici que le prince de Lamballe est à l'autre bout du parc, ainsi que je l'avais prévu, — vous voyez donc bien que vous n'avez plus rien à craindre...

Le duc comprit la justesse de ce raisonnement, — il respira mieux, et il put continuer plus allégrement son chemin.

— Voici la porte, Monseigneur, — fit Lupiano; — cachez-vous derrière ce tronc d'arbre, — je vais sortir le premier pour m'assurer si la route est libre...

Philippe ne demandait pas mieux que de se cacher, l'Italien tira les verrous et ouvrit la porte.

La route était déserte.

Il revint chercher le duc qui, au bout d'une demi heure, remontait dans sa berline, en remerciant Dieu (auquel il ne croyait pas), de l'avoir sauvé d'un si grand péril.

VI

Le Réveil.

Il y a des gens qui ne croient pas aux pressentiments.

Selon nous, ces gens-là ont tort.

Pourquoi ne veulent-ils pas que l'âme, cette étincelle intelligente émanée du flambeau divin, puisse, à certains moments solennels, avertir le corps qui lui sert d'enveloppe, des dangers et des malheurs qui le menacent ou qui menacent ceux qui lui sont chers.

Pour notre part nous ajoutons foi aux pressentiments, et nous pourrions citer cent exemples de ces avertissements mystérieux qui n'étaient point trompeurs.

En voici un de plus.

Nous savons que le prince de Lamballe avait quitté Geneviève pour retourner à Paris, et de là à Versailles, où il devait assister au souper et au coucher du roi.

Il alla revêtir à l'hôtel de Penthièvre un costume de cérémonie et il monta dans un magnifique vis-à-vis, attelé de quatre chevaux noirs comme du jais. — Le cocher reçut l'ordre de toucher à Versailles.

Déjà le carrosse avait franchi à peu près la moitié de la distance, quand le prince, fatigué par la double course qu'il avait faite dans la journée pour aller à Clamart et en revenir à franc étrier, s'assoupit à demi dans un des angles. — Il ne dormait pas précisément; — on peut dire, plutôt, que son esprit flottait entre le sommeil et la veille.

En ce moment il eut un rêve, — une vision, — un avertissement d'en haut.

Il lui sembla qu'il voyait Geneviève, pâle, — expirante, — étendue sur un lit et les mains liées à l'une des colonnes de ce lit.

Un être monstrueux, moitié homme et moitié démon, — une sorte de vampire aux regards fauves et aux doigts sanglants, s'avançait vers la jeune femme qui poussait des cris inarticulés et déchirants.

Tout d'un coup, elle aperçut le prince.

Ranimée aussitôt par sa présence, elle tourna vers lui ses yeux suppliants, à défaut de ses mains attachées, et elle s'écria :

— Oh! mon prince... mon cher seigneur... sauvez-moi!. . sauvez-moi !...

Sous la pression de cet effroyable cauchemar, monsieur de Lamballe s'éveilla tout à coup, mais, au lieu de l'appel suprême de Geneviève, il n'entendit que le trot rapide et cadencé de ses chevaux.

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

— J'ai rêvé, — se dit-il, — et, à l'heure qu'il est, ma Geneviève va s'endormir en pensant à moi...

Et le prince s'efforça de chasser les sombres images qui s'obstinaient à venir assiéger son esprit; — mais, quoi qu'il pût faire pour les éloigner, ces images revenaient sans cesse, et à chaque instant le cri de Geneviève agonisante retentissait à ses oreilles.

— Oh! mon Dieu!... — pensa-t-il enfin, — si c'était un pressentiment!... si, en effet, un danger menaçait ma Geneviève!...

A peine cette idée venait-elle de se présenter à lui,

qu'il oublia Versailles et le souper du roi et qu'il donna brusquement l'ordre de tourner bride et de brûler le pavé jusqu'à Paris.

En mettant pied à terre à l'hôtel de Penthièvre une circonstance imprévue vint encore augmenter ses alarmes.

Il rencontra dans la cour le valet de chambre de madame de Saint-Paër, lequel arrivait de Clamart et se réjouissait d'avoir trouvé son frère sain et sauf, tout en maudissant l'auteur de la cruelle mystification dont il venait d'être victime.

Évidemment cette mystification n'était point sans but.

Évidemment on n'avait éloigné de Clamart le domestique dévoué de Geneviève que parce qu'on voulait entreprendre quelque chose contre la jeune femme.

Le prince se sentit devenir fou! — il ne prit pas même le temps de changer de costume et, chaussant des bottes à l'écuyère par dessus ses bas de soie, il enfonça les molettes de ses éperons dans le ventre de sa monture et il partit avec une vitesse aussi grande que s'il eût été emporté par le feu du ciel.

Au bout de moins d'une heure les deux cavaliers,

ruisselants de sueur, s'arrêtaient devant la petite porte du parc.

M. de Lamballe mit pied à terre et voulut ouvrir.

La porte résista.

— C'est étrange ! — murmura le prince.

Une seconde tentative fut infructueuse comme la première. — Le prince se retourna vers Champagne et lui dit :

— Les verrous sont poussés en dedans !... que dis-tu de cela ?...

Champagne ne répondit point. — Comme son maître il pressentait un malheur.

— A cheval ! — poursuivit M. de Lamballe — à cheval et à la grille !...

Au moment où les deux hommes se remettaient en selle, le cri d'un hibou, répété à trois reprises différentes, retentit tout auprès d'eux.

— Oiseau sinistre !... — dit le prince à haute voix, — que viens-tu m'annoncer ?...

Puis il éperonna de nouveau son cheval et disparut dans les ténèbres.

Cinq minutes après, il agitait avec une violence convulsive la cloche de la grande porte d'entrée. —

Il se passa quelques instants avant que le jardinier, arraché à son premier sommeil, vînt reconnaître les visiteurs. — Il fallut plus longtemps encore pour trouver les clefs et ouvrir la grille.

Monsieur de Lamballe interrogeait avec une impatience et une inquiétude convulsives, mais le jardinier ne savait rien et croyait que tout était calme et en bon ordre dans la maison.

Enfin le prince put entrer.

Il courut au vestibule et poussa un cri d'effroi en s'apercevant que la porte en était ouverte.

Champagne l'accompagnait avec la lanterne qu'il avait prise au jardinier. — Le prince saisit cette lanterne et monta à la chambre de Geneviève.

Nous savons déjà dans quel état il trouva la jeune femme.

— Geneviève!.. Geneviève!..— murmura-t-il d'une voix suppliante, en se jetant à genoux auprès du lit et en saisissant la main de sa femme, — au nom du ciel, ma Geneviève, réveille-toi et réponds-moi!..

Mais Geneviève ne pouvait ni se réveiller ni répondre.

— Si elle était morte!... — pensa le prince. — dont un frisson glacial effleura l'épiderme.

Il chercha la place du cœur, et, après l'avoir interrogé pendant une seconde, il se répondit :

— Elle n'est pas morte et elle dort!... mais quel sommeil!... quel sommeil étrange!...

— Monseigneur, — demanda Champagne à travers la porte entrebaillée, — n'avez-vous donc aucun ordre à me donner?

— Cours auprès de Norine, — répondit M. de Lamballe, — éveille-la et amène-la ici; — sa maîtresse a besoin de ses soins..

Champagne se hâta.

— Monseigneur, — reprit-il en redescendant, — il n'y a personne dans la chambre de Norine, et voici un papier que j'ai trouvé à côté de son lit et qui est adressé à Monseigneur...

M. de Lamballe prit ce papier et le parcourut rapidement.

La malheureuse Norine y disait comment, séduite par un étranger qui promettait de l'épouser et de la rendre riche et grande dame, elle s'était donnée à ce misérable qui avait abusé de son empire sur elle pour la contraindre à un honteux espionnage. —

Elle racontait la scène qui s'était passée le matin même, et elle ajoutait que, sûre d'avoir empoisonné et non point endormi sa maîtresse, et ne pouvant plus vivre après une action aussi infâme, elle allait faire justice d'elle-même en se donnant la mort. — Elle terminait en demandant pardon de son double crime à Dieu et à M. de Lamballe.

La lettre de Norine fut tout une révélation pour le prince. — Il vit clair dans la trame ourdie avec une habileté infernale et il comprit que, sans son arrivée inattendue et providentielle, la chaste Geneviève allait être profanée par un misérable qui ne reculait devant rien pour assouvir ses désirs criminels.

Seulement, quel était ce misérable?... — Voilà ce que M. de Lamballe ne devinait point. — L'idée que le coupable pouvait être Philippe d'Orléans ne se présentait même pas à son esprit, et il se serait reproché comme une mauvaise action de supposer son beau-frère capable d'une scélératesse aussi lâche.

— Il n'est qu'un moyen — se dit le prince — de mettre désormais ma Geneviève à l'abri de pareilles tentatives, et ce moyen, c'est de la proclamer

ma femme devant les hommes comme elle l'est déjà devant Dieu! .. — Mon parti est pris!... — quoi qu'il en doive arriver, je n'hésiterai pas, je ne tarderai pas, je ne tarderai plus!...

M. de Lamballe passa le reste de la nuit au chevet de Geneviève, que lui-même avait déshabillée et couchée avec les soins tendres et touchants que prend une mère pour son enfant.

Le visage de la jeune femme était calme, mais un peu pâle; — sa respiration égale et la douce chaleur de son corps indiquaient qu'elle ne souffrait point.

Le prince la regardait avec une adoration profonde, et, de minute en minute, il s'affermissait davantage dans la résolution qu'il avait formée.

Déjà le soleil montait à l'horizon quand commencèrent à se dissiper les effets du narcotique.

Geneviève entr'ouvrit les yeux ; — elle se souleva sur son coude et regarda autour d'elle. — En voyant le prince assis à côté de son lit, elle fit un geste de surprise accompagné aussitôt d'un cri de joie.

— Toi !... toi ici !... — murmura-t-elle, — est-ce possible?...

— Oh! — répondit le prince avec un sourire, —

il y a déjà longtemps que je suis là. . — J'ai veillé sur toi toute la nuit...

— Et pourquoi donc, Monseigneur, ne m'avez-vous pas réveillée? — demanda Geneviève d'un ton de doux reproche.

— Je te le dirai dans un instant, — répondit M. de Lamballe; — mais d'abord, je t'en prie, ma bien-aimée, raconte-moi ta soirée d'hier...

— Ma soirée d'hier?.. — répéta Geneviève avec étonnement.

— Oui.

— Mais, mon ami, je n'ai rien à te raconter.

— Enfin, dis-moi, après mon départ que s'est-il passé?..

— J'ai pensé à toi, — j'ai remercié Dieu des bonnes paroles que tu m'avais dites, — je me suis promenée pendant un instant dans le parc, d'où la crainte de l'orage m'a bientôt chassée; — j'ai essayé de faire de la musique, mais la chaleur m'accablait, je me sentais la tête lourde et j'étais, je crois, un peu souffrante; — alors je suis montée ici, je me suis couchée, et je viens de me réveiller. — En vérité, voilà tout! — Maintenant, à ton tour...

Tandis que Geneviève parlait ainsi, le prince

avait réfléchi que, puisqu'elle ne se doutait nullement du péril qu'elle venait de courir, il était au moins inutile de l'alarmer, et de lui créer de continuelles insomnies en lui faisant connaître ce péril.

Cependant, comme son silence pouvait laisser soupçonner à Geneviève qu'il lui cachait quelque chose, il tourna la difficulté en disant :

— Hier au soir, mon enfant, au moment où je me mettais en route pour Versailles, ton valet de chambre est venu m'annoncer à Paris qu'il était arrivé ici un malheur...

— Un malheur!.. — s'écria Geneviève avec épouvante.

— Oui. — Norine est tombée dans la pièce d'eau, où elle a péri.

— Oh! mon Dieu!.. — murmura madame de St-Paër, dont les yeux se mouillèrent de larmes. — Pauvre Norine!.. si jeune, si dévouée, si fidèle!.. — Oui, certes! c'est un malheur!.. un grand malheur!..

M. de Lamballe poursuivit :

— Comme je craignais que cette nouvelle ne te fût annoncée à l'improviste, et ne te causât une émotion funeste, je suis accouru aussitôt, et je t'ai trouvée

endormie d'un si doux et si calme sommeil, que je n'ai point voulu le troubler, et que j'ai passé le reste de la nuit à te regarder dormir...

— Mon ami, — reprit Geneviève, — cette mort est horrible!.. — Il n'y avait donc aucun moyen de sauver la pauvre enfant?..

— Aucun, — répondit le prince; — quand on s'est aperçu de ce qui venait d'arriver, il était déjà trop tard.

— Je prierai Dieu pour elle!.. — balbutia la jeune femme.

VII

Un piége.

M. de Lamballe passa à Clamart cette journée et la suivante.

Le surlendemain, il retourna à Paris, afin d'y poursuivre la réalisation du projet qui était désormais le but de sa vie.

Nous voulons parler de son ardent désir de déclarer, et de faire reconnaître son mariage avec Geneviève Galliot.

Nous savons déjà — pour le lui avoir entendu dire à lui-même, — que sa position avait deux issues.

La première, était de solliciter l'intervention de la marquise de Créquy auprès du duc de Penthièvre,

afin de faire envisager à ce dernier, la mésalliance de son fils sous le jour le moins défavorable, et afin qu'elle arrachât en quelque sorte, un consentement à sa tendresse paternelle.

La seconde, était de jeter au vent les cendres de sa haute position, et de s'expatrier avec Geneviève et son amour.

Une seule chose causait à M. de Lamballe une inexprimable contrariété et presque du chagrin. — C'était la nécessité d'une démarche auprès de son beau-frère.

Pourquoi cette nécessité? — demandera-t-on.

Les motifs en sont bien simples.

Philippe d'Orléans, quel qu'eût été d'ailleurs le mobile de cet acte de complaisance, avait prêté à M. de Lamballe sa chapelle et son aumonier, et avait servi lui-même de témoin au mariage secret.

Si cette union était divulguée, le duc pouvait se trouver en butte à l'irritation de M. de Penthièvre, à la colère des autres princes, et enfin à la défaveur de leurs majestés, devant lesquelles il ne paraissait jamais alors que sous le masque du sujet le plus exactement fidèle, et du courtisan le plus soumis et le plus obséquieux.

De hautes convenances interdisaient donc au prince de Lamballe d'agir avant d'avoir prévenu le duc d'Orléans, et d'avoir en quelque sorte sollicité son autorisation.

S'il refusait cette autorisation, le prince était parfaitement décidé à s'en passer, mais la démarche n'en était pas moins obligatoire.

En conséquence, M. de Lamballe, le jour même de son retour à Paris, écrivit à Philippe pour lui demander une entrevue.

Sa lettre était conçue dans les termes d'une politesse froide et cérémonieuse. — Le prince ne s'expliquait point sur les raisons qui lui faisaient désirer ce rendez-vous avec son beau-frère.

Le duc d'Orléans se reprit à trembler.

Il se figura d'abord que M. de Lamballe savait tout et qu'il se préparait à tirer de sa conduite honteuse et déloyale une vengeance éclatante.

Mais il réfléchit bien vite que personne n'avait eu intérêt à le trahir, et que d'ailleurs le prince, franc et emporté comme il l'était, lui aurait proposé une rencontre sanglante au lieu d'une entrevue pacifique s'il avait eu quelque raison de se croire insulté.

Ainsi rassuré, il se hâta de répondre qu'il était

entièrement aux ordres de son beau-frère et qu'il rechercherait avec empressement une occasion de lui être agréable.

Il ajoutait qu'il attendait M. de Lamballe chez lui, le lendemain, toute la journée.

Le lendemain, en effet, le prince arriva au Palais-Royal en grand équipage.

Il fut introduit sur-le-champ et le duc accourut au devant de lui jusqu'à la porte du salon de réception avec les formes de la plus cordiale et de la plus bienveillante hospitalité.

M. de Lamballe resta glacé en face de ces chaleureuses démonstrations de son beau-frère, qui commençait à perdre contenance en voyant ses avances ainsi accueillies.

Enfin le prince en arriva au sujet de sa visite.

— Monseigneur, — dit-il, — dans une occasion solennelle vous avez bien voulu me rendre un service important...

— J'ai été heureux de le faire autrefois, — interrompit le duc d'Orléans ; — je serais plus heureux d'être à même de le faire encore...

— Il s'agissait, — poursuivit M. de Lamballe, — il s'agissait de mon mariage avec une jeune

fille que j'aimais et que je ne cesserai jamais d'aimer plus que ma vie...

Le duc interrompit M. de Lamballe pour la seconde fois.

— Votre femme, — s'écria-t-il, — votre femme est un ange que l'on doit adorer toujours!..

Le prince continua :

— L'union qui a été célébrée dans la chapelle de votre palais, sous votre patronage, et à laquelle vous avez bien voulu servir de témoin, était un mariage secret. — Je désire aujourd'hui faire reconnaître ce mariage.

— Oh! — s'écria le duc d'Orléans, stupéfait de cette ouverture imprévue, — y songez-vous?.. vous!.. un prince du sang!..

— Toutes mes réflexions sont faites! — répondit M. de Lamballe, — ma résolution est prise. — Elle est irrévocable! — D'ailleurs ce ne sont point des conseils que je suis venu vous demander...

— Que voulez-vous donc de moi?.. — murmura le duc.

— Je veux vous prévenir que je vais tout avouer à monsieur de Penthièvre, mon père, et je viens

vous prier de ne me point savoir mauvais gré de cette démarche...

Philippe d'Orléans était atterré.

Jamais il ne se serait attendu à la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Si M. de Lamballe accomplissait son projet, il allait en résulter un éclat terrible, et cet éclat pouvait entraîner une disgrâce, peut-être un exil.

Comment parer le coup?

Le démon de l'astuce et de l'hypocrisie lui suggéra le plus infernal expédient dont l'idée ait jamais pris germe dans le bourbier d'un cerveau corrompu.

Il sembla réfléchir pendant un instant, puis il répondit :

— Ecoutez, cher prince, je veux être franc avec vous. — Ce que vous me demandez est grave...

— Je le sais, — fit M. de Lamballe.

Philippe continua :

— La position que vous allez me faire vis-à-vis de monsieur de Penthièvre mon beau-père, et vis-à vis du roi lui-même, est à la fois triste et dangereuse!.. Que va-t-on penser de moi?.. — Calculera-t-on que mon amitié pour vous m'a entraîné à prêter les mains à une action que les plus indulgents trai-

teront de condamnable folie, et ne cherchera-t-on point à ma conduite d'autres mobiles peut-être moins honorables?..

— Je n'ignore rien de tout cela, — dit le prince; — mais je ne vous ai point promis de garder à propos de mon mariage un éternel secret.

— Ne conviendrez-vous pas vous-même, — répondit Philippe, — que cette promesse était sous-entendue?.. — Qui donc aurait pu supposer que monseigneur Louis de Bourbon, prince de Lamballe et de Corentin, songerait un jour à faire reconnaître son mariage avec Geneviève Galliot?

— Où voulez-vous en venir? — demanda le prince.

— J'en veux venir à ceci : — à l'époque où je vous ai tendu une main que vous trouviez alors secourable, je vous croyais mon ami comme j'étais le vôtre, du fond du cœur. — Depuis ce temps, sans aucun motif que je sache, vous m'avez brusquement retiré votre affection, à moi qui vous laissais la mienne tout entière. — Je ne m'en suis pas plaint, cher prince, mais j'en ai profondément souffert! — Aujourd'hui vous venez me demander de ne point m'opposer à une démarche qui peut me perdre!..

— C'est un nouveau service, plus grand que le premier. — Eh! bien, je consens à tout et j'y consens de grand cœur, si, en échange du danger que je vais courir pour vous, vous me rendez un bien qui est à mes yeux le plus précieux de tous, je veux dire votre amitié...

Le duc d'Orléans s'interrompit.

Tandis qu'il avait prononcé les paroles que nous venons de rapporter, le masque blafard de son visage exprimait l'émotion la plus vraie, — sa voix tremblait, et l'on eût dit que des larmes allaient se suspendre aux cils étiolés de ses yeux fauves.

M. de Lamballe, qui croyait difficilement au mensonge, comme toutes les natures loyales, se sentit touché.

Il se dit qu'il restait, à coup sûr, de généreux sentiments chez son beau-frère, et que peut-être la marquise de Créquy l'avait bien sévèrement jugé.

Son visage exprima ce qui se passait dans son âme.

Philippe triomphait.

Il ne s'agissait plus pour lui que de ne pas laisser son œuvre incomplète, aussi se hâta-t-il de poursuivre ;

— Oui, cher prince, permettez-moi de croire que vous effacerez de votre esprit les injustes préventions qui m'y noircissent et qui ont été suscitées contre moi par des ennemis bien acharnés et bien dangereux! — Permettez-moi d'espérer que vous redeviendrez mon ami, et je vous dirai d'agir librement ainsi que vous penserez devoir le faire. — Je vous dirai de disposer de moi, de mon nom, de mon influence, — je vous remettrai votre acte de mariage rédigé par le chapelain qui l'a célébré, acte qui est la seule preuve que votre union est légitime et au bas duquel j'apposerai ma signature, qui, mieux que toutes les paroles du monde, témoignera contre moi et me signalera à la colère de votre père et de mon roi...

M. de Lamballe quitta son siége et s'avança vers Philippe d'Orléans.

— Voici ma main, — lui dit-il, — vous savez que je ne la tends qu'à ceux à qui je rends mon cœur...

Philippe osa presser avec effusion cette noble main entre ses deux mains déloyales.

— Cher prince, — dit-il, — j'ai consenti à ce que vous attendiez de moi. — Mon tour est venu de vous demander quelque chose...

— Quoi donc? — fit M. de Lamballe.

— Promettez-moi d'abord de ne point accueillir ma prière par un refus...

— Je vous le promets, — répondit le prince.

— Eh bien! pour célébrer joyeusement notre réconciliation, venez souper ce soir à Mousseaux.

— Souper à Mousseaux? — répéta M. de Lamballe d'un ton de répugnance manifeste.

— Ah! — dit Philippe, — j'ai votre promesse, et vous ne pouvez point vous dédire!..

— Mais, au moins, ce souper ne sera pas une orgie?..

— Avez-vous donc besoin de me le recommander?.. — dit Philippe avec un sourire, — et croyez-vous que je ne connaisse point vos mœurs de Caton?..

— Eh! bien, soit! — puisque vous le voulez, j'accepte.

— Merci, cher prince! mille fois merci! — s'écria le duc d'Orléans; ce jour est un des plus beaux de ma vie, puisqu'il me rend la confiance et l'estime d'un parent tel que vous!..

Les deux beaux-frères se séparèrent.

A peine Philippe se trouva-t-il seul que l'expres-

sion de ses traits changea, et de bienveillante qu'elle était devint haineuse et sinistre.

Il montra son poing fermé à la porte par laquelle venait de sortir le prince de Lamballe, et il murmura entre ses dents :

— Je le tiens !

VIII

Un souper au jardin de Mousseaux.

Le soir vint et M. de Lamballe, qui ne voulait point *se compromettre* devant ses gens, se rendit au souper de Mousseaux dans un carrosse de louage, et accompagné seulement de son fidèle Champagne.

Tout le monde a entendu parler des bacchanales de Mousseaux, et, pour en tracer un tableau exact, il faudrait tout à la fois la plume cynique de Juvénal et le pinceau dénonnete de l'Arétin.

On comprend que nous n'essayerons pas même d'en crayonner une esquisse affaiblie.

D'ailleurs, cette nuit-là, Philippe d'Orléans semblait disposé à tenir la promesse qu'il avait faite au prince, et l'on ne voyait que des hommes parmi ses

convives, au nombre desquels se trouvait son secrétaire intime et confidentiel, M. de Laclos, le trop célèbre auteur des *Liaisons dangereuses*.

M. de Lamballe, très au fait de la profonde immoralité de son beau frère, avait redouté qu'il n'en fût autrement, et il ressentit une joie véritable en voyant que, cette fois du moins, le duc aurait fait honneur à sa parole.

M. de Lamballe fut placé entre Philippe d'Orléans et M. de Laclos. — Derrière lui se tenait bebout un valet de pied, presque mulâtre, dont la figure grimaçait un singulier sourire.

Ce valet était l'espion Lupiano, qui, mis au fait des projets de son maître, avait, pour le mieux servir, endossé la livrée.

Le souper commença.

Tous les convives étaient joyeux, — quelques-uns étaient spirituels, — ce fut bientôt un feu roulant de mots piquants et lestes, — de vives et folles reparties.

M. de Lamballe, fort réservé d'abord et mis en défiance par un entourage qu'il connaissait peu et qu'il n'estimait pas, finit bientôt par s'animer comme les autres et par prendre sa part de l'entrain général.

Le duc d'Orléans applaudissait à chacune de ses

saillies et, sous prétexte de le faire répondre à des toasts, l'excitait sans cesse à boire.

Le prince, chez qui la sobriété était tout à la fois un goût et une habitude, ne pouvait refuser de faire raison aux santés que portait son hôte, mais, à chaque rasade que lui versait le valet de pied placé derrière lui, il ajoutait lui-même de l'eau d'une carafe qui se trouvait à portée de sa main.

Philippe d'Orléans l'en raillait, mais le prince ne changeait rien à sa façon d'agir.

Et cependant le souper était loin encore de toucher à sa fin, que déjà une ivresse incompréhensible s'emparait de M. de Lamballe.

Ce n'était point une ivresse ordinaire, comme en recèlent les flacons du vieux chambertin ou les bouteilles au casque goudronné du joyeux et pétillant vin d'Aï.

C'était plutôt une de ces hallucinations extatiques que les orientaux provoquent avec l'opium et le haschish.

M. de Lamballe perdit à la fois la conscience de lui-même et celle de ses actes ; — il oublia qui il était et dans quel lieu il se trouvait.

Il se sentit emporté en quelque sorte dans un monde fantastique, et une vision vint le visiter.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, disons d'abord en quelques mots quelle était la disposition intérieure de la salle à manger de Mousseaux.

Tout à l'entour, dans les panneaux de la boiserie, se trouvaient enchâssés de grands tableaux de Coypel, représentant des scènes galantes empruntées à la mythologie grecque et romaine.

Les amours fort peu chastes des déesses olympiennes s'y trouvaient reproduits sous toutes les formes, et rien ne saurait donner une idée du décolleté de ces peintures.

Précisément en face de M. de Lamballe, une Vénus d'une beauté et d'une ardeur singulières, enlaçait ses bras amoureux aux bras robustes du dieu Mars.

Les lumières vingt fois répétées des lustres du plafond semblaient détacher de la toile les corps du couple palpitant.

M. de Lamballe regardait ce tableau et n'en pouvait détacher ses yeux.

Tout à coup, — disions-nous, — il eut une vision.

Il se crut transporté en plein Olympe ; — une musique douce et céleste, — molle et voluptueuse, —

une musique dans laquelle on eût dit que se mêlaient des soupirs et que s'étouffaient des baisers, l'enveloppa tout entier dans ses flots harmonieux.

En même temps les figures des tendres et faibles déesses s'animèrent par degrés et descendirent des cadres qui les retenaient captives.

La plus belle de toutes, — la Vénus, — vint à lui, et murmura à son oreille d'une voix brûlante et passionnée :

— Jeune prince, dont les dieux eux-mêmes seraient jaloux, je t'aime, et si tu veux j'oublierai Mars pour toi...

§

Quatre jours après le souper de Mousseaux, on annonça le duc de Penthièvre chez la marquise de Créquy.

Le duc était un vieillard de l'aspect le plus noble et de la plus vénérable apparence.

Il y avait quelque chose de patriarchal dans sa haute taille, que l'âge n'avait point courbée, et dans sa tête pâle et expressive couronnée de beaux cheveux blancs.

La franchise, — la loyauté, — la générosité se peignaient dans ses traits.

Ce jour-là, il semblait profondément triste. — Ses yeux humides et la douloureuse amertume de son regard décelaient un chagrin cuisant

— Mon Dieu ! — s'écria vivement la marquise, — qu'avez-vous, Monseigneur, et que vous est-il arrivé ?...

— Mon amie, — répondit M. de Penthièvre, — un malheur... un grand malheur s'est appesanti sur moi...

— Un malheur !.. — répéta la marquise atterrée, — Un grand malheur !.. — lequel ?..

— Mon fils... murmura le vieillard.

Mais il ne put continuer. — L'émotion de son cœur montait à sa gorge et étouffait le son de ses paroles.

La marquise n'osait interroger et elle attendait avec une anxiété dévorante.

Enfin M. de Penthièvre reprit :

— Mon fils, mon pauvre fils a eu le malheur et la faiblesse de se réconcilier avec son beau-frère...

Madame de Créquy fit un geste de stupeur.

— Il s'est laissé entraîner, — continua le duc, —

jusqu'à aller souper au jardin de Mousseaux . . On l'a enivré... on a fait venir des courtisanes...

La marquise interrompit vivement le duc.

— C'est impossible !.. — s'écria-t-elle. — Oui, c'est impossible !.. je suis sûre que c'est impossible !..

La marquise parlait avec cette assurance parce qu'elle connaissait l'amour si profond du prince pour Geneviève, et parce qu'un tel amour lui semblait une égide à l'épreuve de toute faiblesse.

Le duc secoua tristement la tête.

— Hélas ! mon amie, — murmura-t-il, — vous vous trompez !.. Rien n'est plus désolant, mais aussi rien n'est plus certain que ce que je viens de vous dire... — Le lendemain de ce souper infâme on a ramené mon malheureux fils à l'hôtel dans un état déplorable... Sa santé est perdue pour longtemps... peut-être pour toujours... Nos premiers médecins, Bordeu, Bouvard, Lassusse et Bitaume se sont réunis en consultation, et leur inquiétude est grande. . — Le prince est plongé dans un désespoir sombre et effrayant. — Les facteurs de la poste apportent à chaque instant pour lui des lettres et des billets au timbre de Sceaux ; — la lecture de ces lettres paraît redoubler ses angoisses. — Ajoutez à cela que son

domestique de confiance est revenu de Mousseaux aussi malade que lui-même. — L'état de ce valet l'inquiète outre mesure et il envoie demander de ses nouvelles au moins dix fois par jour... — Il y a dans tout ceci un mystère que je ne puis pénétrer, mais ce que je sais bien, c'est que quelque chose tue mon fils et me brise le cœur!..

Ce mystère dont s'effrayait le duc de Penthièvre, madame de Créquy le connaissait.

Elle souffrait horriblement de ne pouvoir répondre à la confiance de son vieil ami, mais elle se sentait liée par la promesse qu'elle avait faite au prince de Lamballe de garder le secret.

Elle tremblait que ce secret ne finît par s'échapper; — elle avait scrupule de le retenir avec un si bon père, et l'obsession qui résultait de ces sentiments contradictoires devint tellement visible, que M. de Pentièvre finit par lui dire avec un air de surprise et d'effroi :

— Comme vous êtes contrainte avec votre meilleur ami!..

— C'est vrai... — répondit la marquise d'une voix étouffée.

— Vous me cachez quelque chose?...

— Oui.

— Quelque chose qui concerne mon fils ?

— C'est vrai, — répondit-elle pour la seconde fois et en sanglotant.

— Oh ! mon amie... au nom du ciel !.. au nom de mon fils lui-même !.. parlez !.. parlez !...

— Eh ! — s'écria madame de Créquy, — vous voyez bien que je ne dois pas, vous voyez que je ne peux pas parler !... Ne me questionnez donc plus... ne m'en demandez pas davantage et dites à ce pauvre prince que j'irai le voir demain ..

— La porte de l'hôtel ne sera ouverte que pour vous et pour ma fille, — répondit M. de Penthièvre.

Le lendemain, la marquise trouva le prince de Lamballe renfermé au fond de son appartement et anéanti dans le plus amer, dans le plus mortel chagrin.

Sa figure était bouleversée et décomposée ; — en quelques jours il avait vieilli de dix ans. — On eût dit qu'il allait mourir.

Il se souleva sur son lit afin de prendre la main de madame de Créquy, et il la porta à ses lèvres avec autant de respect que d'affection.

— Chère maman, — murmura-t-il ensuite d'une voix éteinte d'abord, mais qui se ranima par degrés, — chère maman, vous savez tout, n'est-ce pas?...

— Oui, mon pauvre enfant, — répondit la marquise, — et il faut accepter ce qui vous arrive comme le châtiment cruel, mais mérité, d'une faute que je ne comprends guère...

— Une faute! — répéta M. de Lamballe avec étonnement.

— Mais... il me semble .. — répondit la marquise en hésitant.

— C'est juste! reprit vivement le prince, — vous ne pouvez savoir, en effet, que ce que les autres connaissent; mais attendez avant de me juger, car moi je vais tout vous dire...

M. de Lamballe raconta alors à la marquise les derniers événements de Clamart, — la résolution qu'il avait prise, — sa démarche auprès du duc d'Orléans, — le souper qui avait été la suite de leur raccommodement et la trahison dont il avait été la victime innocente. — Trahison inouïe, — infâme, — sans précédent et sans exemple dans les fastes du crime et de la débauche.

Quand il eut achevé, madame de Créquy l'écoutait encore, — pétrifiée d'épouvante et d'horreur.

— Eh bien! — lui demanda-t-il, qu'en dites-vous?. .

La marquise ne put que lever les mains au ciel en s'écriant :

— Oh! ces d'Orléans!. . ces d'Orléans!... famille maudite!...

Puis, au bout d'un moment, elle ajouta :

— Et Geneviève?...

IX

La lettre de Geneviève.

— Geneviève ! .. — répéta le prince avec une déchirante amertume, — chère maman, vous mettez un fer rouge dans la plaie de mon cœur !... — Geneviève subit les tortures des alarmes et des tourments jaloux, et je ne puis ni la consoler, ni la rassurer !... Et, si elle savait !... si elle savait !...

— Mais, mon enfant, — dit madame de Créquy, — en supposant que tout ce qui s'est passé arrivât à sa connaissance, vous pourriez vous affranchir du blâme en faisant connaître la véritable cause du malheur qui vous a frappé...

— Non, — répondit fermement M. de Lamballe, — la personne et la famille de mon beau-frère en

seraient diffamés à jamais! — Je ne veux point déshonorer un prince français et les enfants de ma sœur... — Et cependant, savez-vous bien que ce misérable a poussé son infernale astuce jusqu'à envelopper mon pauvre domestique Champagne dans la machination ourdie contre moi!..

— Pourquoi donc unir tant de bassesse à tant d'infamie? — demanda madame de Créquy.

— Afin d'interrompre forcément mes communications avec Clamart, répondit le prince.

La marquise fit un geste d'horreur.

M. de Lamballe continua :

— Eh bien! — dit-elle, — cet homme, ce colosse de lâche fourberie, a envoyé la duchesse d'Orléans, ma sœur, me dire qu'il était *malade*, dans l'intention de me faire croire qu'il avait été plus étourdi que méchant et plus imprudent que criminel...

» Il a même eu l'audace et l'impudeur de m'écrire à ce sujet une longue lettre que je n'ai pas voulu ouvrir et que je lui ai renvoyée, comme bien vous pensez, sans daigner y joindre un mot de reproche ou d'explication.

» Depuis le lendemain du souper de Mousseaux, il ne quitte pas le Palais-Royal, mais j'ai su, de source

certaine, que sa maladie prétendue ne l'empêchait point de donner dans son appartement de joyeux soupers de quinze à vingt personnes, avec lesquelles il passe le reste des nuits autour d'une table de creps.

» La princesse de Conti disait à mon père que trois jours auparavant il avait gagné seize mille louis contre son fils, le comte de la Marche, — presque un enfant!..

» Ah! chère maman, tout cela est bien honteux bien sale et bien déshonorant!...

— Mais Geneviève!... Geneviève!... — reprit de nouveau madame de Créquy, — qu'allez-vous faire à l'égard de Geneviève?

— Eh! — murmura le prince, — le sais-je moi-même!.., — Vois-je clair au milieu de tout ce qui m'arrive, et n'y a-t-il pas de quoi devenir fou ou désespéré?...

— Calmez-vous, mon enfant!.. je vous le demande au nom de Geneviève elle-même!..

— Tenez, — dit M. de Lamballe, en ouvrant une petite cassette placée auprès de son lit et en en tirant un papier qu'il présenta à madame de Créquy : — Lisez! C'est une lettre d'elle... — Je l'ai reçue il y a

deux heures... — C'est la quinzième depuis dix jours !..

La marquise prit la lettre que lui tendit le prince, et elle lut :

« Est ce possible, Louis ?.. — Est-ce croyable ?..
» — Quoi, vous ne venez pas... — vous ne m'écri-
» vez pas... — vous ne me répondez pas !.. — J'at-
» tends... — je me désespère... je me meurs... e
» rien ! rien ! rien ! toujours rien !..

» Est-ce que tu ne m'aimes plus, Louis ?.. —
» est-ce que tu me trompes ? — est-ce que tu m'aban-
» donnes ? — Que se passe-t il donc, et pourquoi me
» laisses-tu souffrir ainsi ?..

» Mon Dieu, je ne t'ai rien fait pourtant !.. — je
» ne t'ai jamais offensé !.. je n'ai jamais eu une pensée
» qui ne fût pour toi !.. — Je t'ai aimé, je t'aime,
» je t'aimerai toujours de toute mon âme, de toutes
» mes forces !..

» A l'heure qu'il est, je ne sais pas si tu es vivant
» ou si tu es mort !.. — Comprends-tu, Louis, ce
» que doit être un pareil supplice ?..

» Ayez donc pitié de moi, Louis, — mon ami, mon
» mari, ayez pitié de ta pauvre Geneviève !.. —
» Viens !.. il faut que je te voie !.. — je veux te

» voir!.. — Je vais mourir si je ne te vois pas!..

» Je ne sais pas ce que je t'écris... — je deviens » folle... je pleure... Mes larmes effacent les mots » que je trace... Ma tête est perdue... mon cœur est » brisé...

« Quand tu vas venir tu ne me reconnaîtra plus, » tant j'ai pleuré... tant j'ai souffert! ..

» Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, pour- » tant!.. Tu m'avais dit que bientôt... — Tiens, je » ne veux pas rappeler ce que tu m'avais dit, car en » y pensant je me trouve encore plus malheu- » reuse!.. — Ces promesses, mon Dieu, je ne te » les demandais point... je n'exigeais rien... je n'at- » tendais rien... Tu m'as montré le ciel, et, en- » suite.. Louis, mon Louis, c'est bien cruel!...

» Il y a des femmes heureuses!... elles aiment!.. » elles sont aimées!... — Leurs maris ne sont pas » princes! — Leurs maris ne sont pas forcés de ca- » cher leur amour comme si cet amour était une » honte!... — Oh! oui, il y a des femmes heu- » reuses!...

» Que ne suis-je une de ces femmes?... — Que » ne dois-je demander au travail mon pain de » chaque jour?... — Que n'es-tu, toi, un artisan,

» un paysan, un laboureur... tu m'aimerais peut-
» être !

» Les minutes s'écoulent, et les heures, et les
» jours, et tu ne viens pas!... Oh ! c'est trop!... je
» ne veux plus... je ne peux plus souffrir ainsi!...

» Louis, je suis ta femme, après tout!... — ta
» femme légitime, — je t'appartiens devant Dieu
» comme tu m'appartiens!... J'ai des droits... des
» droits sacrés, que tous les rois du monde ne sau-
» raient fouler aux pieds.

» Ce que je vais te dire n'est point une menace, —
» c'est un cri de désespoir et d'agonie.

» Louis, si dans une heure tu n'es pas venu à
» Clamart, dans deux heures je serai à l'hôtel de
» Penthièvre. »

Cette lettre délirante et déchirante s'échappa des mains de madame de Créquy.

— Vous avez lu?... — demanda le prince.

— Oui, — répondit la marquise; — et vous, qu'avez-vous fait?..,

— En face de la résolution insensée de Geneviève, j'ai dû mettre de côté toute prudence, et j'ai envoyé à Clamart un domestique de ma livrée, chargé d'une réponse dans laquelle je défendais absolument et sé-

vèrement à Geneviève de venir, en ajoutant qu'il y allait de l'honneur d'un prince...

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria la marqnise, — quelle imprudence et quelle folie!... — Vous la donnez belle à votre malheureuse femme avec l'honneur de ce prince que vous voulez ménager à ses dépens! .. et quelle interprétation effrayante et lamentable ne va-t-elle pas tirer de cette ambiguité! — Ah! pauvre femme!.. pauvre femme!.. combien elle paie cher le douloureux bonheur de vous appartenir!...

— Vous êtes irritée contre moi?.. — demanda douloureusement M. de Lamballe.

— Oui, certes! répondit la marquise, — je vous trouve cruel!.. Vos ménagements me semblent absurdes et iniques, et tous ces infâmes d'Orléans ne valent pas un des cheveux de votre Geneviève!..

Et madame de Créquy quitta le prince de Lamballe, qu'elle laissa désespéré et se heurtant la tête aux panneaux de la boiserie.

X

Geneviève.

La marquise était de retour à son hôtel depuis environ deux heures, quand elle vit arriver son valet de chambre Dupont qui avait l'air étrange et la mine troublée.

— Qu'y a-t-il, Dupont, et que voulez-vous?... — lui demanda madame de Créquy.

— Madame la marquise, — répondit-il d'une voix émue, — il y a dans l'antichambre un frère du jeune Champagne, — de Champagne qui est à monseigneur le prince de Lamballe... Il conjure madame la marquise de vouloir bien le faire entrer, parce que c'est pour une affaire de vie et de mort...

— Qu'il vienne!.. qu'il vienne!.. — s'écria la marquise

Presque aussitôt le valet de chambre de Geneviève se précipita dans le salon.

Sa poitrine était haletante, — ses traits décomposés, — il chancelait.

— Madame la marquise, — dit-il sans attendre qu'on l'interrogeât, — j'arrive de l'hôtel de Penthièvre...

— Eh bien?...

— Eh bien! je n'ai pu parvenir jusqu'à monseigneur de Lamballe... et alors... alors, n'osant m'adresser au duc de Penthièvre et sachant l'intimité de vos rapports avec lui... je suis venu... vous dire...

— Quoi donc?.. — Parlez!.. Parlez!.

— Que la femme de son fils... que ma bonne maîtresse, madame Geneviève, se meurt empoisonnée!..

— Empoisonnée!.. — s'écria la marquise, — empoisonnée, mon Dieu!.. et par qui?..

Le valet de chambre baissa la tête et ne répondit pas.

Madame de Créquy comprit qu'il s'agissait d'un suicide

— Vous avez bien fait, mon ami, — dit-elle, — vous avez bien fait de venir!

Puis, appelant aussitôt Dupont, elle lui donna

l'ordre de faire atteler sa voiture et de courir chercher Baudret, son chirurgien, qu'heureusement on trouva chez lui.

Au bout de dix minutes, la marquise et le médecin roulaient rapidement sur la route de Clamart.

§

Le logis de madame de Saint-Paër était livré au plus complet désordre et à la plus douloureuse confusion.

La nouvelle femme de chambre de Geneviève, — jeune fille naïve et inexpérimentée, qui remplaçait la malheureuse Norine, — avait perdu la tête et avait appelé tout le village au secours de sa maîtresse.

Au moment de l'arrivée de madame de Créquy, les paysans avaient envahi la maison et la chambre se trouvait remplie de curieux.

— Au nom du ciel!... — s'écria la marquise, espérant ainsi éloigner tous ces importuns, — courez... courez chercher un prêtre!..

Le tabellion du village, gros petit homme à l'air important, répondit :

— Oui, certainement, on peut aller chercher un

prêtre, mais il n'est point probable que monsieur le curé consente à venir.

— Et pourquoi donc ne viendrait-il pas?.. — demanda vivement la marquise.

— Parce que, — répliqua le tabellion en indiquant du doigt l'alcôve où se trouvait Geneviève, — parce que cette dame est *la propre cause de sa mort.*

Madame de Créquy ressentit un frisson.

A cette époque, en effet, les lois humaines s'associaient aux lois divines pour la punition du suicide, et il était défendu aux ministres du Dieu de clémence d'accorder les secours de la religion aux malheureux qui avaient porté sur eux-mêmes une main criminelle.

— N'importe!.. — dit la marquise, — allez... allez toujours!..

Et, comme personne ne bougeait, elle ajouta :

— Je désire, je veux rester seule avec madame de Saint-Paër.

Les paysans, étonnés de ce ton de commandement que prenait avec eux une femme inconnue, murmurèrent sans obéir.

Alors intervinrent les laquais de la marquise.

Ils annoncèrent fièrement et solennellement que leur maîtresse était la marquise de Créquy, et, tel était alors l'empire d'un nom et d'un titre sonores, que tous ces villageois, qui sans doute n'avaient jamais entendu parler de madame de Créquy, se retirèrent avec soumission.

La marquise put alors s'approcher du lit de cette belle et douce Geneviève qui se mourait, et dont elle aurait voulu prolonger les jours aux dépens des siens.

L'adorable et pâle figure de la jeune femme était en ce moment d'une beauté surhumaine.

L'émotion, la souffrance et la fièvre ajoutaient encore à l'éclat de ses yeux célestes.

Elle avait entendu nommer madame de Créquy, et elle s'était soulevée sur son lit, confuse, palpitante, étonnée et reconnaissante.

— Ah! Madame!.. murmurait-elle, c'est vous!.. vous près de moi!.. ah! Madame... quel excès de bonté!..

Voilà tout ce que pouvait dire cet ange de candeur et d'amour, marqué par la fatalité de son inexorable sceau.

— Oui, mon enfant, ma chère enfant, — répon-

dit la marquise en pressant contre son cœur les deux belles mains tremblantes de Geneviève. — Oui, c'est moi... moi qui vous aime, et qui suis venue pour vous consoler... pour vous sauver...

Après avoir ainsi parlé, madame de Créquy prit à part son chirurgien, qui pendant une minute avait regardé la malade avec attention.

— Eh bien? — lui demanda-t-elle vivement et à voix basse.

Le médecin secoua la tête d'une façon sinistre, puis il répondit :

— Elle est perdue.

— Perdue! — répéta la marquise avec stupeur.

Le médecin fit signe que oui.

— Quoi!.. — poursuivit madame de Créquy, — mourir si jeune!.. mourir si belle!.. si adorée!.. oh! mon Dieu!.. ne peut-on rien tenter?.. rien entreprendre?..

— Il est trop tard, — le poison a brûlé les entrailles... — Dans six heures, au plus tard, la malheureuse enfant sera morte, et bientôt la torpeur et l'anéantissement succéderont aux convulsions.

— Ah! c'est horrible!.. c'est horrible!.. — murmura la marquise.

— Madame, — dit alors Geneviève, — revenez près de moi ; revenez, je vous en prie... — Quoique vous parliez tout bas et que je n'entende pas vos paroles, je devine bien ce que vous dites .. Vous demandez si je vais mourir et on vous répond que rien ne peut me sauver... Ah ! je le sais bien, moi aussi, allez !.. je le sais bien que je vais mourir !..

— Non, chère enfant, non, vous vous trompez et vous ne mourrez pas !.. — balbutia madame de Créquy à travers ses larmes.

— Un sourire déchirant d'incrédulité entr'ouvrit les lèvres de Geneviève.

— Je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu ! — dit-elle, — que je puisse au moins me réconcilier avec lui... — Un prêtre, au nom du ciel !.. — oh ! Madame, vous qui êtes si bonne, faites-moi venir un prêtre !.. — Mais si en effet, comme le disaient ces hommes, le curé refusait de venir !.. alors, que deviendrais-je ?.. —Oh ! je tremble !...—oh ! pauvre femme que je suis !

— Mon enfant, — murmura la marquise, — votre mari a beaucoup de confiance dans le vicaire de cette paroisse...

Geneviève se souleva avec un grand cri, et dans son égarement :

— Mon mari!.. — s'écria-t-elle, — vous avez dit : mon mari!.. il vous a dit que j'étais... — Ah! pardonnez-moi, grand Dieu! pardonnez-moi mon crime. — Il avait dit à madame de Créquy, à l'amie de son père... il avait dit que j'étais... et comment n'ais-je pas su qu'il avait dit!.. — Ah! Dieu de miséricorde, et j'avais pu douter de votre bonté!.. — Ah! pardonnez-moi mon défaut de lumière!.. pardonnez-moi mon ignorance, mon aveuglement et mon manque de confiance en vous!.. Il avait dit que j'étais sa femme... et voilà que je vais mourir, et voilà que tout le monde sait que je me suis empoisonnée! .

Geneviève cacha sa tête dans ses mains et, pendant une ou deux minutes, elle sanglota avec une amertume convulsive.

Puis elle reprit d'une voix suppliante et en étreignant de ses deux bras madame de Créquy, qui s'était penchée sur son lit et qui pleurait :

— Madame, ayez la bonté de faire en sorte que mon pauvre malheureux corps ne soit pas traîné sur la claie... — vous me le promettez, n'est-ce pas, Madame?..

— Chère et malheureuse enfant, — répondit la marquise, — mettez-y de l'humilité, du courage et

de la résignation ! je ne saurais vous promettre d'empêcher ce qui vous effraye, et peut-être ne le voudrais-je pas si Dieu ne vous permet pas de vous réconcilier avec lui... — Faites-en le sacrifice en vue de l'expiation de votre faute... Je ne saurais, en consciente, entraver la justice du roi, quand elle agit en vue de la justice de Dieu ! — Repentez-vous de ce grand péché que vous avez commis ! ..

Geneviève leva ses beaux yeux vers le ciel et son visage prit une expression de résignation sublime.

— S'il le faut, murmura-t-elle, — je me soumettrai à tout...

Puis, au bout d'un moment, elle ajouta :

— Et... lui ?... monseigneur ?...

— Il est aussi malade que vous, — dit madame de Créquy.

— Ah ! tant mieux ! — s'écria Geneviève avec l'expression d'une joie ardente, — ah ! tant mieux ! nous allons nous rejoindre...

Ses yeux rayonnaient tandis qu'elle prononçait ces paroles, mais, presque aussitôt, elle ajouta tristement :

— Nous rejoindre !.. le souhaite-t-il, lui ?.. —

m'aime-t-il encore?... oh!.. dites-moi, Madame, m'aime-t-il encore?

— Cent fois plus que sa vie!.. — répondit la marquise.

— Ces lettres mentaient donc!.. — dit Geneviève, — elles mentaient!.. oh! si j'avais su!..

— Quelles lettres? — demanda madame de Créquy à qui ces paroles faisaient soupçonner quelque nouveau mystère.

Geneviève prit sous son chevet deux feuilles de papier, tellement froissées, si souvent relues et tant mouillées de larmes, que l'écriture en était devenue presque indéchiffrable.

Madame de Créquy prit ces deux lettres et les parcourut avec horreur.

Toutes deux étaient anonymes.

La première en date, habile, insidieuse, véritable chef-d'œuvre de fourberie et de modération dans les termes, parlait d'un jeune prince *que l'on n'osait nommer à l'adorable madame de Saint-Paër*, et représentait sous un jour perfide les précautions, la prudence et toute la conduite de ce prince, comme étant les symptômes assurés d'un naturel inconstant, d'un cœur volage et d'une rupture inévitable, à la-

quelle il était nécessaire et prudent de se préparer.

Dans la seconde lettre, arrivée deux jours après la première, on parlait insolemment des amours du prince de Lamballe avec une femme de condition, connue pour la légèreté de sa conduite, et Dieu sait quels affreux mensonges venaient à l'appui de cette folle calomnie !

On ajoutait une liste de maîtresses imaginaires, prises dans toutes les classes de la société, depuis les femmes le plus haut placées jusqu'aux filles de bas étage.

Enfin arrivait le récit complet du souper de Mousseaux, souper qui se trouvait suivi d'un résultat si honteux pour M. de Lamballe, qu'il était obligé de pas sortir de son appartement, ce qui pouvait durer pendant six mois.

Toute cette lettre était libellée d'un style impudent et cynique, — mais on y voyait à l'air familier dans l'outrage et à la connaissance de certains détails de localités, que l'auteur anonyme devait être un des convives de Mousseaux, — le pied fourchu s'y montrait.

— Allons ! — pensa madame de Créquy, — Philippe d'Orléans a achevé son œuvre !...

XI

La mort d'un ange.

En ce moment arriva le vicaire, qu'un des gens de la marquise avait couru prévenir.

Madame de Créquy fit quelques pas pour quitter la chambre.

Geneviève s'en aperçut et s'écria avec une sorte d'effroi :

— Restez, Madame !... ah ! restez auprès de mon lit !... auprès de moi !... que je ne meure pas comme une abandonnée !... je vais mourir toute seule !... Ah ! restez !... restez !... vous pouvez entendre ma confession...

— Ma chère enfant, — ma bonne Geneviève, — répondit la marquise en fondant en larmes de nouveau, — il faut que je vous quitte pour un instant

il faut que je retourne à Paris; mais vous me reverrez, je vous assure, et j'espère que je ne reviendrai pas seule...

Pour la seconde fois, Geneviève fit un geste de résignation mélancolique; puis, se tournant vers le prêtre, elle lui dit en joignant ses mains :

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché!...

Alors commença la confession.

Dieu lui-même dut écouter cette bouche si chaste racontant cette existence sans souillures.

Pas une fois l'ange gardien de Geneviève n'eut à voiler de ses blanches ailes son front humilié, tandis que la jeune femme déroulait lentement sa vie devant le prêtre incliné pour l'entendre.

Dans cette vie entière, Geneviève n'avait commis qu'une seule faute, et cette faute c'était sa mort!...

Geneviève reçut l'absolution.

Immédiatement après, elle tomba dans une sorte de délire doux et calme qui la reporta par la pensée aux temps de son enfance.

Elle revit les solitudes pittoresques du Véxin, — les vieux arbres du parc d'Anet, — les rochers de la

Thymérale, — l'humble chaumière de Suzanne Galliot et le petit jardin du curé de Rouvres.

Il lui sembla qu'elle était redevenue enfant et que Louis de Lamballe lui donnait son écharpe, comme autrefois, pour rattacher sa chèvre rebelle.

A ce délire succéda l'affaissement narcotique que le chirurgien avait prévu et annoncé.

La tête de Geneviève retomba sur l'oreiller ; — ses yeux étaient ouverts, — ses lèvres souriaient ; — elle ressemblait plus que jamais à l'admirable portrait de Greuze.

La porte de la chambre se rouvrit.

Madame de Créquy entra.

— Geneviève ! Geneviève !... — s'écria-t-elle, — entendez-vous et reconnaissez-vous ma voix ?... — Voici monseigneur de Penthièvre ; il m'a dit : — « Comment, la femme de mon fils !... de mon pauvre enfant !... de mon fils bien-aimé !... — Allons, je vais à Clamart, je veux la voir et la bénir, sa femme !... »

Les lèvres de Geneviève remuèrent faiblement et répétèrent ces mots : — *Sa femme*... — mais d'une façon presque indistincte et sans aucun accent de la voix.

Cependant elle n'avait point encore perdu connaissance, et madame de Créquy le voyait bien; aussi elle reprit :

— C'est monsieur le duc de Penthièvre... il est là, — avec moi, — près de vous...

— Les yeux de Geneviève étaient ouverts, mais ils ne voyaient pas.

Un joyeux rayon de soleil vint scintiller sur la plaque en diamants que portait le duc de Penthièvre, et l'éclat de cette plaque attira et fixa pendant un instant les regards affaiblis de la mourante.

Un sourire d'une ineffable douceur erra sur ses lèvres pâlies, et elle dit :

— Comment ai-je pu mériter?... — Pardonnez-moi, Monseigneur... votre fils... je l'aimais...

La voix de Geneviève s'éteignit.

— Mon fils, — s'écria le duc, — ne vous a-t-il pas élue pour sa compagne en présence de Dieu! — N'a-t-il pas mis en vous le bonheur de sa vie!... — Je vous bénis, ma fille!... — je vais prier avec vous et pour vous...

M. de Penthièvre s'agenouilla.

Avant qu'il eût cessé de prier, Geneviève était morte, et, d'après la beauté, la candeur et le calme

de son visage, on aurait dit qu'elle était morte de bonheur.

Geneviève Galliot est inhumée dans les caveaux de l'église collégiale de Dreux, à côté de Marie-Thérèse d'Est, de Modène, la mère du prince de Lamballe.

La maladie de M. de Lamballe fut longue et pénible, mais la convalescence de ce malheureux prince fut plus longue et plus pénible encore.

Sa vie était perdue désormais; — il le savait, — il le sentait, et sa résignation fut égale à sa douleur.

Dix ans plus tard, par déférence pour les désirs de son père et à la sollicitation de sa sœur, il se résolut à épouser mademoiselle de Carignan.

Funeste alliance! — Sinistres fêtes!

Dans la chapelle splendidement illuminée de l'hôtel de Penthièvre, au moment de la bénédiction nuptiale, le prince de Lamballe pleurait, sous les regards de deux familles consternées et sous ceux de la jeune fille, qui pleurait aussi en voyant la tristesse de son fiancé.

Il n'était ni plus pâle ni plus défait le jour de sa mort, qui suivit de bien près celui de son mariage.

Quant à la seconde princesse de Lamballe, on connaît sa fin tragique. — Elle était belle et vertueuse comme Geneviève Galliot.

Louis de Lamballe portait malheur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR D'UN PRINCE.

CHAP. I. Madame de Créquy 7
II. Un portrait de Greuze 19
III. Louis de Lamballe 31
IV. Le Thyméval 43
V. Suzanne Galliot 55
VI. Geneviève et Louis 67
VII. L'histoire d'une nuit 81
VIII. Le curé de Rouvres 105
IX. Philippe d'Orléans 136
X. Le mariage 149
XI. Le Portrait de Greuze 163

DEUXIÈME PARTIE.

UN MARIAGE SECRET.

CHAP. I. La police du Palais-Royal 173
II. La maison de Clamart 197
III. Les espions 211

CHAP. IV. Philippe d'Orléans..... 225
V. Un lâche..... 237
VI. Le Réveil..... 249
VII. Un piége..... 261
VIII. Un souper au jardin de Mousseaux..... 273
IX. La lettre de Geneviève..... 285
X. Geneviève..... 293
XI. La mort d'un ange..... 305

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Impr. de MUNZEL frères, à Sceaux.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

ok is under no circumstances t
en from the Build